

UR-841

PALAFOX Y MENDOZA, Juan de, Obispo de Osma

Oeuvres spirituelles de Dom Jean de Palafox, evêque d'Osma ... / traduit d'espagnol en français par ***. — A Paris Chez

C. J. B. Henissant ..., 1728. — 347, [5] p., [8] h. de grab., A-Z⁶, ZA-ZD⁶, 2E⁸, 2F⁶; 16:

Les h. de grab. son calc.

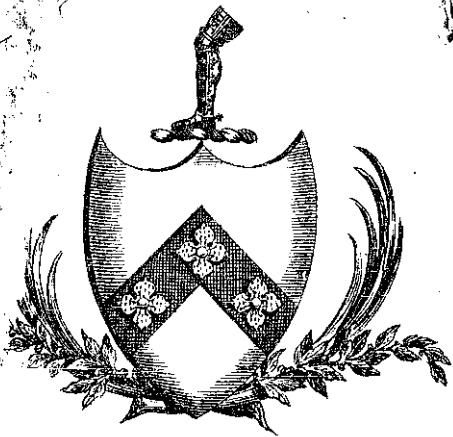
1. Espiritualidad. 2. Izpiritualitatea. 3. Perfección cristiana.

4. Kristau-bikendura. I. Tit.

UR-841 Enc. piel. — Ex-libris autogr.

4 Mary Teresa Widdington⁴ y ex-libris

R. 17795



111194

S

15F 18000

UR-841

2.1779

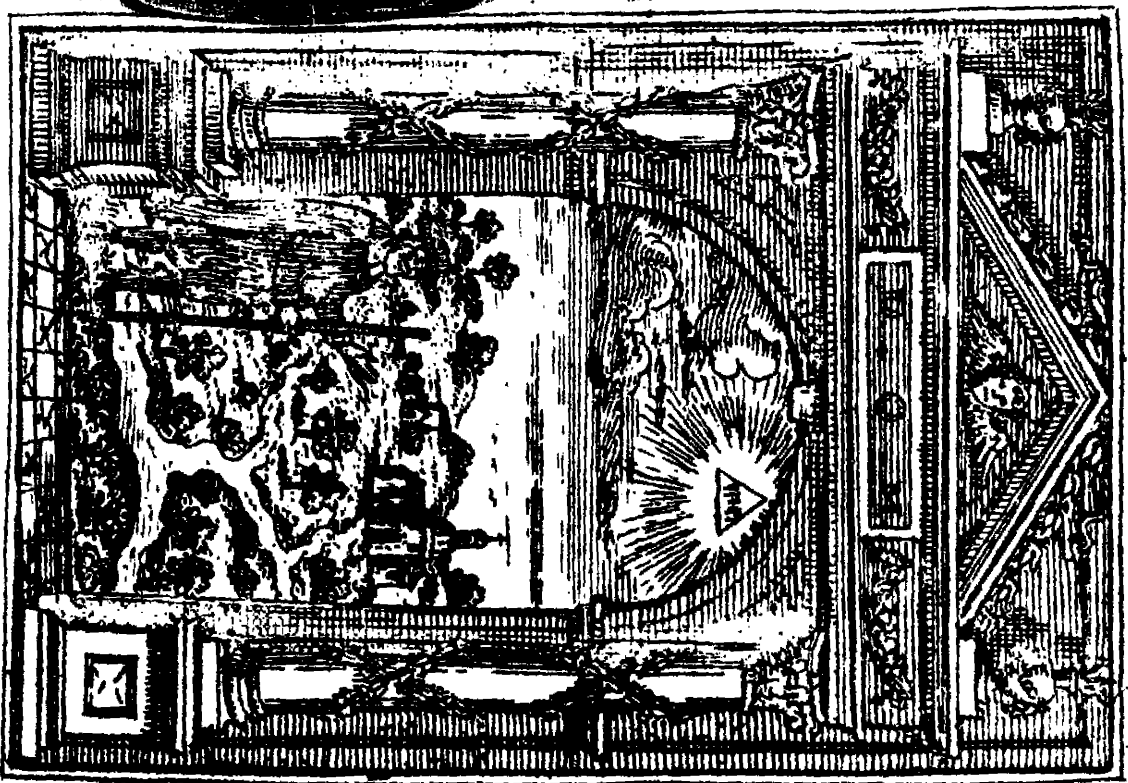
Not com
green to press
of plates
nearly clean

Mary Teresa
Hidington

1750



Deuvres Spirituelles.



OEUVRES
SPIRITUELLES

DE

DOM JEAN DE PALAFOX,

EVESQUE D'OSMA,

SÇAVOIR

*Ses Réponses aux demandes d'une
personne de piété.*

ET

Son Pasteur de la nuit de Noël.

Traduit d'Espagnol en François *

Par ***



A PARIS,

Chés C. J. B. HERRISSANT, rue Neuve
notre-Dame, aux trois Vertus.

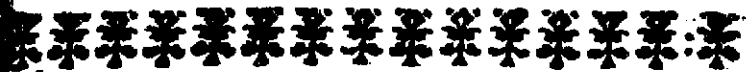
M. DCC. XXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



The following information was obtained from the records of the
 Bureau of the Census, Department of Commerce, Washington, D. C.
 on the subject of the above-named individual, who is known to
 have been in the United States during the period of the
 investigation. The information is being furnished to you for
 your information and is not to be disseminated outside your
 office.

R. F. A. ...
 OVER THE ...
 ...
 ...
 ...



A V I S

A U L E C T E U R .

L'Imprimé Espagnol de ces petites Oeuvres Spirituelles , commence par le Voiage du Pasteur de la nuit de Noël ; ensuite duquel sont les riches & consolantes Réponses de Monsieur l'Evêque de Palafox aux demandes qui lui sont faites par un pieux Seigneur , sur quelques conseils de l'Evangile pour en avoir l'intelligence parfaite , & les mettre en pratique pour sa perfection. Dans l'impression qui a été faite en notre Langue Françoisise de ce charmant Ouvrage , on a trouvé à propos de mettre ces Demandes & Réponses auparavant le Voiage du Pasteur , & l'on peut dire que ce petit Voiage qui est tout spirituel , est un miroir dans lequel on voit toutes les démarches qui sont à tenir dans la vie spirituelle & intérieure pour aller de vertu en vertu à la perfection , & comme par degrés , on peut décheoir de cet état

sublime, & se perdre ; le tout exposé d'une
manière aussi ingénieuse que juste. Il
y a en de certains endroits de ce Livre
tant de sens caché, qu'il sera bien diffi-
cile de tout découvrir si on ne lit posé-
ment, & si même on ne s'arrête quelque-
fois en lisant, pour faire toutes les appli-
cations qui se rencontrent. Et comme la
lecture de ce petit Ouvrage est non seule-
ment très utile, mais bien agréable &
engageante ; on ne se dégoûtera pas pour
lire plus d'une fois, en quoi on ne trou-
vera point sa peine perdue ; puisqu'assû-
rément on y découvrira toujours quelque
chose, dont on ne s'étoit pas encore ap-
perçu.



O E U V R E S
S P I R I T U E L L E S ,

De Dom JEAN DE PALAFOX,

S Ç A V O I R ,

*Ses Réponses aux Demandes d'une
personne de piété.*

P R E M I È R E D E M A N D E .

Saint Jean dit : *Mes petits
enfans , n'aimons pas seule-
ment de parole , mais par ef-
fet & en vérité.* 1. Jean , 3. v. 18.

Je demande de quelle manière
je me dois conduire envers mes
prochains , selon leur condition ,

& dans les différentes occasions qui se présentent tous les jours au regard des amitiés, ou des inimitiés, des bonnes ou des mauvaises fréquentations, & des injures que je reçois, soit en public, ou en particulier; afin que j'accomplisse à la lettre ce saint conseil: comment je pourrai sçavoir si je l'accomplis extérieurement ou intérieurement; & ce que je dois faire pour ne m'en point éloigner selon mon état.

R E P O N S E.

Pour satisfaire à cette Demande, je suppose que son Auteur, comme elle le fait remarquer, a dessein de se conformer à la volonté de Dieu, & de faire tout ce qu'il sçaura être selon la sainte Loi; & cette personne étant dans cette disposition, elle

SPIRITUELLES. 7

peut marcher parmi les dangers
de cette misérable vie, avec une
sainte confiance, que Dieu lui don-
nera la lumière & la grace qui lui
sont nécessaires pour le servir ;
parceque Dieu est fidèle, & qu'il
n'abandonne point celui qui le cher-
che sincérement, 1. Theff. 5. 25.
& que si l'œil intérieur de l'inten-
tion est clair & pur, le corps
de l'action est sans défaut, suivant
la doctrine de notre Seigneur, Si
votre œil est simple, tout votre corps
sera lumineux, Math. 6. 22. par-
ceque, comme il nous le dit ail-
leurs : Un bon arbre ne scauroit
produire de mauvais fruit, Math. 7.
18. & d'une bonne racine & in-
tention, il ne peut venir rien d'a-
mer & de corrompu.

C'est pourquoi le premier con-
seil est de purifier l'intention, &

d'avoir pour objet de se rendre en toutes choses agréable à Dieu, d'observer la sainte Loi, de ne la point violer, & rechercher pour cette fin les moyens qui peuvent y conduire : & agissant de cette sorte, quoiqu'il se rencontre quelque défaut dans le matériel des actions, l'intention le rectifiera.

Cette règle est bonne pour délivrer une ame des dangereuses craintes qui ont coutume de causer des scrupules & des troubles d'esprit : à l'égard de quoi, comme cette vie est pleine d'accidens & de traverses, que notre ignorance est grande, & notre lâcheté encore plus grande, que nos passions naturelles sont si promptes, que notre lumière en est obscurcie, & quelquefois éteinte, il est

Indubitable que nous vivons, & que nous agissons au milieu d'une infinité de dangers, de tous lesquels nous sommes délivrés par une droite & sincère intention de faire la volonté de Dieu; & cette intention est comme un navire très-assûré, qui nous conduit parmi tant de tempêtes, jusqu'au port de l'éternité.

Dans les doutes qui se présentent parmi nos actions, j'estime très-prudente la règle que donna de son tems le Docteur Angélique saint Thomas, à celui qui lui demandoit comment il pourroit être consolé en ses œuvres, & être assûré dans ses actions; auquel il répondit: *Quand vous pourrez rendre raison de ce que vous faites. Et je prendrai pour raison, celle qui est la plus sûre, parcequ'il se trou-*

ve maintenant tant de raisons partout, que je crains que plusieurs de ces raisons ne soient sans raison. De sorte que si quelqu'un fait ce qu'il juge être selon la raison, & qu'il ait une bonne intention, notre Seigneur la recevra, comme s'il l'avoit bien dirigée; & au contraire si l'intention n'est pas bonne, notre Seigneur ne la recevra point: & à cet égard on peut dire que la bonne intention est comme le timon & le gouvernail de ce navire spirituel.

La seconde chose à présupposer est que celui qui fait cette demande a grand soin de son intérieur, qu'il s'applique fort à l'oraison, & qu'il suit le conseil d'un Directeur prudent & éclairé, qui sont deux excellentes cautions du salut, avec lesquelles il est aussi difficile

SPIRITUELLES. II

de se perdre que de se sauver sans elles : parcequ'entre les biens sans nombre que l'oraison porte avec elle, les deux plus considérables sont d'éclairer pour les actions humaines, & d'échauffer pour les opérations chrétiennes.

Il m'importe très-peu de connoître le chemin de mon salut, si je n'ai pas la force de m'appliquer à le suivre ; & il m'importe aussi peu d'avoir les forces nécessaires pour suivre le même chemin ; si je manque de lumière pour le voir. L'oraison donne ces deux choses, parcequ'elle éclaire l'entendement, & éloigne les passions de la volonté ; & avec cela, elle ouvre les yeux de la raison pour la voir mieux, après en avoir éloigné les empêchemens que la

passion y mettoit, & avec l'ardeur de la grace & de la charité qui par le moien de l'oraison, brûle & s'embrâle dans l'ame, elle reçoit de nouvelles forces pour suivre ce qu'elle voit, & pour pratiquer ce qui lui est si avantageux, & s'exercer dans les vertus & les maximes saintes de sa profession, & de son état; en s'affermissant chaque jour dans le bien, surmontant le mal, & se formant une habitude dans ce qui est le meilleur; elle se fait une nouvelle nature, qui est fille légitime de la grace; & se dépouillant du vieil-homme pour se revêtir du nouveau; rejetant & arrachant de l'ame les racines du péché, & Dieu y plantant ses vertus & ses perfections, il se trouve un autre homme & tout différent, passant de la vie extérieu-

e, à l'intérieure.

Au -contraire si l'on ne pratique l'oraison, on manque de lumière pour voir, & de ferveur pour suivre: les passions & les illusions prennent de nouvelles forces, & les vertus s'affoiblissent & se dissipent: on s'arrête & on s'attache à ce qui est sensible, & on met en oubli les choses célestes & invisibles; & ainsi, à chaque pas & à chaque moment, en s'éloignant de la Cité de Dieu, & s'approchant de celle du monde, on s'embarasse tellement dans les pièges de Babylône, qu'on ne peut plus s'en dégager; ou plutôt on peut & on doit craindre de n'en point sortir jusqu'à ce qu'on le puisse entièrement & pour toujours. De manière que, selon mon sentiment, de l'application ou de l'inapplication à l'orai-

son, dépend le salut éternel de l'homme, ou sa damnation : prenant pour oraison tout ce qui nous entretient dans la pensée des choses célestes & de Dieu, & dans le soin intérieur de notre conscience.

L'autre point touchant le Maître & le Directeur Spirituel, est d'une extrême conséquence, parce que c'est une grande disposition à l'oraison. Car encorę que d'elle-même elle suffise pour toutes choses ; néanmoins étant instruite par la connoissance de notre infirmité & de notre néant, de la nécessité d'un Conducteur qui nous donne conseil sur ce que Dieu demande de nous, sur ce qu'il permet & ordonne pour notre avantage ; & permettant que nous vivions & que nous travaillions dans l'obscurité de la foi, par un chemin étroit,

SPIRITUELLES. 15

entre les doutes & les dangers; que nous avancions dans cette vie avec incertitude; que nous nous gouvernions par de prudentes & sages maximes; & que la manière dont Dieu agit intérieurement avec les hommes est mystérieuse & obscure, particulièrement de notre part, & en ce qui nous touche; ce qui fait que comme toutes nos actions sont accompagnées de fragilité, & que nous portons toujours en nous-mêmes cette malheureuse racine, qui est le principe du péché, de la misère & de la corruption, si elle n'est corrigée par la grace, on ne peut se dispenser, afin de voir la lumière, & faire le discernement d'entre la fumée & la poussière que nos mauvaises inclinations excitent même dans le commerce

que l'on a avec Dieu (combien plus dans celui que l'on a avec les hommes) on ne peut, dis-je, se dispenser de se procurer un sage Directeur, qui nous dise par un conseil prudent, ce qui va du mal au bien, du bien au mieux, du sûr au perilleux, & du certain au douteux. Dieu pour lors, voïant l'Humilité du Pénitent, donne la lumière nécessaire au directeur ; & reconnoissant l'obéissance de l'un, il inspire à l'autre la prudence dont il a besoin ; d'où il arrive que le conseil du Maître, & la soumission du disciple, sont le fondement de toutes nos assurances.

Ces deux choses étant ainsi pré-supposées, je vais répondre à cette demande le mieux qu'il me sera possible, selon la foiblesse que je reconnois en moi. La demande est :

Comment dois-je me conduire envers mes prochains, selon leurs états? Et la réponse peut être la même demande, en affirmant ce qui se dit en interrogeant.

Comment me conduirai-je envers mes prochains selon leurs états? La réponse: Traitez avec eux selon leur condition, c'est-à-dire, Rendez à chacun d'eux ce qui lui appartient selon son état; à vos Supérieurs l'obéissance; à vos égaux, la douceur & la civilité; & à vos inférieurs, l'assistance, la bonté & l'instruction.

Il y a de différentes professions dans chacun de ces états. Car entre les Supérieurs, les uns sont Ecclésiastiques; & ceux-là, comme les images de Dieu, doivent être révérends d'une manière respectueuse, chrétienne & prudente.

Les autres sont les Rois, auxquels on doit le respect, la fidélité, & l'obéissance; & il faut les satisfaire, & les servir en tout ce qui n'intéresse point l'honneur de Dieu.

Les autres sont les Magistrats publics, qui représentent le Roi; & on leur doit un respect proportionné à ce qu'ils participent de l'autorité Roiale.

Les autres sont les Peres naturels; & on leur doit le respect, l'amour & la soumission, comme à ceux de qui l'on a reçu la vie, de même que la nature l'inspire aux animaux dépourvûs de raison.

A l'égard des égaux, il y a une grande diversité dans leurs états; parceque quelques-uns sont distingués par leur qualité, d'autres par leur liberté, d'autres par leur condition, d'autres par leur pro-

fession, & d'autres par leur indé-
 pendance; & à chacun de ceux-là
 on doit, conformément à leur état,
 amour, charité, bienveillance, ci-
 vilité & un agréable extérieur,
 sans affectation, mais avec la fin-
 cérité & la vérité que les Chrétiens
 se doivent naturellement, sans la-
 quelle il n'y a aucune société ni
 commerce assuré & bien concerté
 avec les hommes, & tout cela se
 rapporte à la maxime commune :
*Nefaites à autrui ce que vous ne
 voulez pas qu'on vous fasse*, laquel-
 le fut si approuvée, même des
 Payens, que l'Empereur Alexan-
 dre Sévère ordonna qu'elle fût
 écrite au-dessus des portes de son
 Palais.

Le troisième état, qui est celui
 des inférieurs, se peut diviser en
 ceux qui le sont pour le gouver-

nement politique & judiciaire, ou pour l'économique, ou pour le naturel. Pour le politique, celui qui s'exerce sur les sujets & propres vassaux, ou sur ceux de Sa Majesté (comme est son Magistrat ou Ministre, ou un Seigneur sur ses terres) on doit se conduire envers ses sujets & vassaux dans la vûe de leur bien, de leur conservation & bon gouvernement, observant de les assister dans leur nécessités, & de les maintenir en paix & en justice, les traitant en Pere, tant en la correction, qu'en leur subsistance & gouvernement: & sur toutes ces choses, les Supérieurs doivent être bien avertis que Dieu leur demandera un compte très-sévère.

Pour l'économique, qui regarde les serviteurs & domestiques avec

desquels on doit agir humainemēt, agréablement & doucement, & prendre soin de faire qu'ils servent bien, de les paier, de les enseigner, de leur donner bon exemple, & de les détourner, tant en la maison que dehors, des occasions de se perdre.

Pour le naturel, touchant le mari envers sa femme, & le pere envers ses enfans, à la nourriture & assistance corporelle & spirituelle desquels il y a une très-étroite obligation de pourvoir, & de traiter sa femme comme sa compagne; de donner bonne éducation à ses enfans dès le commencement, avant que la passion se rende maîtresse de la raison, avant aussi que le démon écrive sur le papier blanc & net de l'ame des petits enfans, des loix contraires à celles de Dieu: le pere doit aussi leur enseigner ce

qu'ils doivent croire, & ce qu'ils doivent faire, les instruisant de bonne heure, à ce que leurs œuvres soient conformes à leur foi.

Et d'autant que chacun de ces états en particulier, a un grand nombre de règles & de statuts différens, je rapporte seulement ces principes, parcequ'ils sont comme la source d'où coulent les particuliers.

La demande ajoûte: *De quelle manière dois je me conduire dans les différentes occasions qui se présentent tous les jours au regard des amitiés, ou des inimitiés, des bonnes ou des mauvaises fréquentations, & des injures, &c.*

On ne peut satisfaire à ces questions par des instructions particulières, si l'on n'en sçait les cas singuliers; & l'on peut seulement

pour tous ces cas, & ceux de la même espèce, donner un conseil & une instruction générale, qui est d'agir en toutes choses comme un bon Chrétien doit faire, & comme celui dont le premier soin est de se sauver; que tout ce qui ne le fait point dans cette vûë, n'est que vanité & sottise.

Que les amitiés soient telles, qu'elles n'empêchent point celle de Dieu. Car quel avantage peut il me revenir d'avoir tout le monde pour ami, si j'ai Dieu pour ennemi? Dieu est un ami fidèle, & le monde est un traître. Qui est l'homme (s'il n'est pas insensé) qui rejettera un ami fidèle & éternel, pour un ami infidèle & de peu de durée. C'est pourquoi le saint Esprit prononce: *Maudit l'homme qui met sa confiance en l'homme.* Jérém. 17. 5.

& David en une infinité de passages dit : *Seigneur vous êtes toute mon espérance.* Ps. 8. 9.

Après cela, l'homme n'est pas obligé de se priver de toute amitié, & de toute familiarité ; mais elles doivent être proportionnées à son salut, & plus extérieures qu'intérieures. Le cœur doit être à Dieu seul ; & la conversation peut s'étendre vers tout le monde, plus ou moins, selon la différente qualité des personnes & des occasions. Recherchez pour vos amis, ceux qui sont amis de Dieu ; ou s'ils ne le sont pas, faites en sorte de les en rendre amis. Ne soiez ennemi de personne, tâchez au-contraire d'être ami de tout le monde, & choisissez plutôt d'être haï de tous les hommes, que d'en haïr un seul. Enfin il faut communiquer, & faire part de
ses

es affections, avec poids, & mesure, en les réglant par la raison, & par nos obligations, & en conservant toujours notre cœur pour Dieu.

A l'égard des amitiés dont il est parlé dans la demande, l'amour en doit être la règle, & non pas la haine, il y a deux vertus principales qu'il faut posséder pour les amitiés, aussi bien que pour toutes les bonnes œuvres; & ces deux règles sont très-importantes dans les divers accidens de cette vie. La première, de prendre toujours conseil de la charité. La seconde, d'avoir la patience pour sa conductrice.

Il est impossible que la patience soit longue, si elle n'est accompagnée de charité; & la charité ne peut être de durée, si elle n'est

jointe avec la patience. Si l'ame n'est retenuë par ces deux vertus qui lui servent comme d'un double frein , elle tombera dans la haine & dans l'impatience ; la haine perdra l'ame & l'impatience fatiguera l'ame & le corps , & le remplira de chagrins & d'impatiences , qui lui feront souffrir un enfer d'inquiétudes en cette vie , pour en souffrir un autre de tourmens infinis dans l'éternité.

Il est quelquefois nécessaire de refréner la colére ; je dis seulement qu'il faut la refréner , mais non pas l'éloigner pour toujours , parceque souvent elle est nécessaire pour donner vigueur à la justice , pour la défense de la foi , & pour le bon gouvernement d'une famille ; & ce qui paroît alors colére étant bien menagé , est un

le saint, sans lequel rien de grand & de bon ne se peut conserver.

La colére déréglée est une cour-
te folie. La différence qui se ren-
contre entre un homme déréglé-
ment en colére, & un autre qui
qui est insensé, n'est qu'à l'égard
du tems ; l'un est toujours dans
des transports de fureur, & l'au-
tre n'y est que par intervalle. La
colére, dit le Philosophe moral,
est proprement une folie passagère,
& l'homme qui s'abandonne à cet-
te passion n'est distingué de l'in-
sensé que par le tems. Ainsi la colére
modérée s'appliquant à reprendre
le mal, à le corriger & à le répa-
rer, est bonne, sainte & parfaite ;
& ainsi on ne doit pas s'affliger
s'il arrive que par quelque sorte
de dérèglement on voit se mettre
en colére celui qui préside, soit

dans l'administration de la justice ,
ou le gouvernement d'une famille,
d'autant qu'il est souvent à
propos en ces rencontres de se met-
tre en colére ; étant certain qu'il est
plus dangereux de laisser croître
le mal en ne s'irritant point , que
de souffrir quelque dérèglement
en s'irritant.

David dit : *Mettez-vous en co-
lère , mais ne péchez point. Ps. 4. 5.*
Conservant la volonté de ne point
pécher , on peut raisonnablement
se mettre en colére , aiant prépa-
ré son intention au bien , attendu
que dans la foiblesse de notre na-
ture , il est difficile de se régler
dans l'action.

Se mettre en colére quelquefois
avec raison dans la famille , c'est
comme la purger , afin qu'elle soit
mieux réglée ; mais que cela n'ar-

rive pas tous les jours , parceque ce remède perd sa force par l'éloignement de la crainte ; & que d'ailleurs le gouvernement en est plus respecté , & l'obéissance plus prompte.

Quant aux injures dont il est parlé dans la demande, je n'y ai trouvé qu'un seul remède qui m'a toujours paru , non seulement agréable , mais même facile & commode ; savoir de les pardonner ou de les mépriser ; parceque , selon la vérité, il est aussi utile de pardonner , que de donner ; & qu'il n'y a point de plaisir au monde égal à celui de pardonner , pour celui qui peut prudemment ne point châtier. Celui qui donne son argent , donne le moins, & celui qui donne les mouvemens de son ame, donne le plus.

S'il s'agissoit de donner un nom

à Dieu, il faudroit que ce fût celui de *Pardonneur*, parceque jour & nuit il ne fait que nous pardonner à tous ; & ainsi il n'y a point de plaisir égal à celui de se rendre semblable à Dieu en pardonnant les propres injures. Je dis ses propres injures, parceque ce ne sont pas aussi celles de Dieu.

J'ai dit qu'il étoit non seulement agréable, mais même facile & commode : parceque c'est une chose si fâcheuse & si difficile de se satisfaire au sujet des injures, qu'il y a de la facilité & de la commodité à les pardonner, ou pour le moins à les souffrir.

J'ai quelquefois fait réflexion en moi même ou étoit le plus grand avantage, ou à quereller ou à souffrir ; & j'ai conclu que lorsque l'ame n'y est point intéressée,

il est bien plus utile, plus doux, & plus facile d'endurer, que de disputer. La raison de cela est que par le moien d'une courte souffrance, on oublie l'injure & le chagrin qu'elle cause; & que par la querelle & la contestation, on perd le tems, & la bile s'échauffe & s'enflamme, & un homme demeure chargé de beaucoup de déplaisir, pour n'avoir pas eû quelque moment de patience.

Il est vrai que quelqu'un repliquera, qu'il est bien plus aisé de parler ainsi, que de le pratiquer; & il aura raison, s'il ne s'y est pas accoûtumé, & s'il ne le demande pas à Dieu; mais avec ces deux conditions il est ordinairement plus aisé, avec la grace, de pratiquer les choses difficiles, qu'il ne l'est de pratiquer les choses

faciles, avec les seules forces naturelles.

Il est bon pour modérer sa colère, de faire en sorte d'en suspendre l'exécution. Saint Ambroise, à cause du châtement précipité que le grand Théodose fit à Thessalonique, lui imposa pour pénitence, de laisser écouler désormais quarante jours avant que d'exécuter ses sentences. Auguste étoit fort sujet à la colère ; un Philosophe lui enseigna pour remède, que lorsqu'il se sentiroit irrité, & prêt à prononcer son jugement, il récitat toutes les lettres de l'Alphabet avant que de proférer aucune parole. Il le fit en quelques rencontres, & quand il achevoit de réciter les lettres, sa colère se trouvoit calmée.

Le remède que je donne, à qui-

conque en auroit besoin , seroit qu'il s'adressât à Dieu , qu'il le priât de le soutenir , & de lui donner patience , & qu'il se surmontât autant qu'il lui seroit possible ; & avec cela il contestera avec une force modérée , seulement avec juste sujet , & de bonne manière , & si quelquefois , nonobstant ces précautions il sort des bornes de la modération , qu'il se confesse & s'accuse devant Dieu , qu'il le prie de lui pardonner , qu'il s'humilie ; & avec le secours des Sacremens & de l'Oraison , le plus emporté deviendra tempéré , & le plus sujet à la colére , deviendra un homme de paix.

Touchant les mauvaises fréquentations (dont il est fait mention dans la Demande) celui qui désire faire son salut , ne doit s'en met-

tre autrement en peine, que de les boire comme un verre d'eau fraîche l'été dans une grande soif ; parceque le monde est plein d'injustices & de mauvaises hantizes : & si nous voulions nous occuper à contester dans ces querelles, il faudroit avoir de jour & de nuit l'épée & le pistolet à la main. Je n'ai de mauvaises habitudes avec personne, je ne fais tort à personne ; mais tous ceux qui vivent avec moi, aiment les mauvaises fréquentations & les injustices : si nous les sentons, il faut les sentir & les souffrir ; parceque Dieu ne nous ôte pas les sentimens, mais il empêche que nous nous gouvernions pareux, & fait que nous agissons seulement selon la loi, qui est agréable douce & pardonnante.

Si quelquefois il est nécessaire

de donner une satisfaction chrétienne à l'offence, à l'injustice, & à la mauvaise correspondance, il faut consulter l'Oraison, prendre conseil, & faire ce qui est avantageux au service de Dieu; & pour cela il faut se bien souvenir de cette maxime: *Il est plus facile & plus agréable, en une vie aussi courte que celle de ce monde, de souffrir, que de résister; & plus commode de pardonner, que d'offenser.*

Mais je remarque aussi qu'en ce qui concerne les mauvaises correspondances, nos fâcheries prennent souvent naissance de nous-mêmes, & qu'elles tirent leur origine malheureuse de notre amour propre, & de notre intérêt particulier, qui est la racine de toutes nos peines; parceque rarement

avons-nous quelque commerce avec les hommes, soit supérieurs, soit égaux, ou inférieurs, dans lequel, quoiqu'on travaille pour le bien des autres, notre propre intérêt n'est point enveloppé, & pour la passion duquel nous rendons grâces : & comme nous nous considérons en qualité de créanciers pour tous les biens que nous faisons, & que nous regardons les autres comme nos débiteurs, s'ils n'en sont pas reconnoissans, & s'ils ne nous contentent pas, nous en sommes vivement touchés; & de là naissent les chagrins, les dégoûts, les plaintes, & les regrets, qui affligent d'avantage les bienfaiteurs que ceux qui ont reçu le bienfait.

A ceux qui travaillent ainsi pour les autres, & qui leur font du bien,
j'ai

j'ai un conseil à leur donner, que je croi devoir leur être très-utile en cette rencontre; sçavoir de faire tout pour Dieu, en Dieu, & avec Dieu; & de cette sorte, si le Prince ou l'ami n'en est pas reconnoissant, je regarde Dieu pour qui je l'ai fait, & il m'en tiendra compte; & s'il l'a agréable, je trouve que l'un est bien peu de chose en comparaison de l'autre.

J'assiste mon pere, que ce soit pour Dieu & pour mon pere; j'éleve & je nourris mes enfans, que ce soit pour Dieu & pour mes enfans: je fers le Roi, que ce soit pour Dieu & pour mon Roi; je soulage mon ami, que ce soit pour Dieu & pour mon ami; il suit de tout cela, que si la reconnoissance du pere, du fils, du Roi, de l'ami, vient à manquer, celle de Dieu

demeure en sa force, & la consolation divine vient prendre la place de celle qu'on attendoit vainement des hommes; & celle du Tout-puissant, de celle des foibles créatures.

Pour conclusion, gravons en notre cœur la maxime suivante: *Faites les choses de telle sorte, que vous assurant qu'elles seront agréables à Dieu, elles vous soient rendûes à la vie éternelle: mettez-vous peu en peine si le monde ne les approuve point, & s'il ne vous en tient aucun compte.*

La demande porte encore: *Comment sçaurai-je si j'agis, & si je me comporte avec amour envers mes prochains?*

La réponse à cette question, est de considérer & conférer nos actions sur la loi de Dieu; d'autant

qu'il n'y a point d'autre manière de les examiner, que par rapport aux divins commandemens. Persecutai-je mon prochain que je pèse aimer? Je ne l'aime point si je le persecute. Me comportai-je envers lui autrement que je ne voudrois qu'on se comportât envers moi? Je n'observe pas le commandement qui dit: *Vous aimerez votre prochain comme vous-même.* Je parle mal de mon prochain, est-ce le chérir beaucoup? Je ne le chéris point puisque je parle mal de lui. Et ainsi le miroir dont nous devons nous servir pour nous regarder & nous connoître, ce doit être la loi de Dieu; & c'est sur elle que nous devons régler toutes nos actions.

Mais on pourra repliquer: Comment pourrai-je satisfaire le désir

que j'ai de sçavoir l'intérieur de mon ame? A cela je répons, que vous pourrez en juger raisonnablement par l'extérieur; parceque si vous pensez aimer votre ennemi, & que d'ailleurs vous disiez du mal de lui, cela arrivera comme j'ai dit, de ce que cet amour n'est pas certain & assuré. Les œuvres extérieures sont la main qui marque l'heure intérieure; & où est cette main pardehors, elle marque l'heure du dedans.

A l'égard du dernier point de la première demande: *Ce qu'on doit faire en chaque occasion, selon son état.* On ne peut y répondre que par les règles générales que nous avons apportées. Qu'il fasse conformément à son état, ce qu'il doit à chaque état; & qu'il se gouverne en chaque chose, selon ses

SPIRITUELLES. 41

circonstances avec charité, avec prudence, avec patience, chrétiennement & agréablement, en ce que la raison lui enseignera; & s'il est dans le doute, qu'il consulte dans l'oraison, & qu'il prenne conseil; & de cette sorte il agira sûrement.

Enfin, le conseil de saint Jean que l'on propose dans cette première demande, doit tout régler; sçavoir que nous n'aimions pas seulement de parole, mais par effet & en vérité; en supposant, que saint Jean a en vûë les deux amours qui doivent gouverner l'ame, ou les deux ordres d'amour.

Le premier est l'amour de Dieu; & à cet égard, il demande que nous n'aimions pas seulement de paroles, mais par les œuvres, & que nous priions & que nous opé-

rions; & que la foi se scelle en même tems par les œuvres, & l'amour de Dieu par l'observation des commandemens, pour n'être pas du nombre de ceux qui disent: *Seigneur, Seigneur*; mais de ceux qui font la volonté du Pere qui est dans le Ciel; ni de ceux qui honorent Dieu des lèvres, mais dont le cœur est bien de lui; mais de ceux qui adorent en esprit & en vérité; c'est-à-dire, par leurs actions, par leurs paroles, & par leurs pensées, de tout notre esprit, de tout notre cœur, & de toute notre ame. Math. 22. 37.

Le second amour qui regarde les prochains, n'étant qu'accessoire doit avoir pour objet l'amour principal, qui est celui de Dieu: & comme celui-là ne doit pas seulement être dans les paroles, mais aussi dans les actions; de même

celui des prochains doit être dans les actions & dans les paroles, en les honorant par nos discours & par nos œuvres; & il doit de toutes manières imiter celui de Dieu dans la proportion, avec cette seule différence, que l'amour que nous portons au prochain doit être semblable à celui que nous avons pour nous-mêmes; & que celui que nous devons à Dieu, doit être de l'aimer plus que nous-mêmes; qui est le passage de l'Évangile qui a donné occasion à la seconde Demande.

SECONDE DEMANDE.

NOtre souverain Maître dit : *Si quelqu'un vient à moi, & ne hait pas son pere & sa mere, sa femme & ses enfans, ses freres & ses sœurs, & même son ame, ne peut être mon disciple. Luc, 14. v. 26.*

Je demande, comment accom-

plir à la lettre ce saint conseil, sans manquer à la charité que je dois à mes prochains, à l'obligation de conserver la vie, & de prendre soin de la conduite de ma famille, de l'éducation de mes enfans, de l'amitié de mes parens & de mes alliés? Ce qu'il faut que je fasse pour les aimer & pour les haïr, comme l'un & l'autre nous est commandé; & comment je reconnoîtrai dans mes actions, si j'accomplis ou si je n'accomplis pas ce même conseil, soit extérieurement ou intérieurement?

R E P O N S E.

Pour résoudre cette difficulté, il est nécessaire d'expliquer auparavant le passage de l'Évangile. Notre Seigneur n'est pas seulement venu au monde pour nous racheter, mais aussi pour nous in-

struire. Ce qu'il nous enseigne, est de pratiquer les moïens par lesquels on observe & accomplit la loi. Cette loi toute sainte comprend l'amour de Dieu, & celui du prochain. Pour s'exercer parfaitement en ce double amour de Dieu & du prochain, il faut que le Chrétien qui voudra véritablement être disciple de Jésus-Christ, pose pour la règle invariable: *Que celui qui désire être à lui, & qui veut le suivre, doit haïr son pere & sa mere, sa femme & ses enfans, ses freres, ses sœurs, & même sa propre ame.* Ici le mot d'ame signifie la vie, ou la partie inférieure de l'ame, qui est communément la concupiscence qui nous entraîne de telle sorte, que notre divin Maître nous enseigne par une manière de doctrine sublime & relevée, à haïr

pour aimer, & à aimer pour haïr.

Pour parvenir à l'intelligence d'une science si difficile, il faut supposer qu'il y a deux amours & deux ordres d'amour du prochain, qui possèdent ordinairement le cœur de l'homme, l'un de propriété, l'autre de charité: celui de propriété est quand on se recherche soi-même, encore qu'il paroisse qu'on en recherche un autre: celui de charité, est quand on recherche le prochain principalement pour lui-même. Rechercher une belle personne, se la représenter difforme & la haïr, c'est une marque qu'on ne l'a recherchée que pour soi. On recherche un homme qu'on pense être d'autorité; s'il arrive qu'il soit sans crédit, on l'abandonne; & alors il paroît qu'on ne le recherchoit pas pour

lui, mais pour soi-même.

Il résulte de-là, que pour aimer parfaitement le prochain, il est nécessaire de se cacher en quelque manière à soi-même, & à son amour propre, que l'on est homme; parceque si on l'aime pour soi, on abandonnera facilement le prochain lorsqu'on n'en aura pas besoin pour soi.

Cela est vrai en ce qui regarde l'amour du prochain: mais en ce qui concerne l'amour de Dieu, cette règle de se haïr soi-même, son pere, sa mere, ses freres, &c. est plus efficace.

Le premier, parcequ'on suppose que le plus grand embarras qui empêche le cœur du Chrétien de suivre & d'aimer son Créateur, ce sont les créatures; & entre les créatures, celles qui ont accou-

tumé de nous y faire plus d'obstacle, ce sont celles que nous aimons & avec lesquelles nous sommes plus étroitement liés, par l'amitié, par le sang, par l'intérêt, comme sont nos peres, nos meres, nos femmes, nos freres, nos parens, nos amis, & nous-mêmes.

La raison de cela est, parceque nous refusons au Créateur le cœur que nous devons lui donner, pour le mettre en la possession des créatures, & de celles-là principalement avec qui nous avons le plus de familiarité, & que nous aimons davantage. D'où il résulte que moins le cœur d'un Chrétien a d'amour de propriété pour les créatures, plus il en aura pour son Créateur. Car comme il ne peut être sans aimer, si son amour ne se porte point vers les hommes, il se-
ra

uniquement attaché à son Dieu.

Entre les créatures, la principale & la plus dangereuse est notre propre volonté, qui vit, & ce qui est le pire, qui domine presque toujours dans le cœur de l'homme; car de toutes les créatures, celle pour qui le cœur a le plus d'inclination; & qu'il idolâtre davantage, c'est sa propre volonté & son propre amour.

Ainsi notre Seigneur voulant donner une règle certaine & constante pour l'aimer & le servir, ne l'a pas disposée pour la fin, mais pour les moiens qui conduisent à cette fin, qui est de nier à soi-même, à son pere, à sa mere, à ses freres & à ses parens, qu'on soit homme.

Comment est-il possible de haïr pour aimer, & d'aimer pour haïr, afin de se donner entièrement à

Dieu? C'est comme qui diroit:
Ame, voulez-vous être toute à
Dieu? ne soiez donc plus du
nombre des créatures. Voulez-
vous servir Dieu parfaitement? ne
servez point le monde ni les créa-
tures. Comme il est impossible de
servir deux Maîtres aussi oppolés
que sont Dieu & le monde, Jésus-
Christ & Bélial; il ne l'est pas
moins de servir & obéir à deux
volontés; à la volonté propre, &
à la volonté de Dieu. Rejetez vo-
tre volonté, & aiez de l'averfion
pour elle, & vous trouverez la
mienne. Renoncez à votre volon-
té, & haïſſez-la en votre pere,
en votre mere, en vos enfans, en
toutes les créatures, & en vous-mê-
me, & vous trouverez ma volonté.
Et ainſi notre Seigneur ne
veut que nous haïſſions ceux qu'il

SPIRITUELLES. 51

nous commande de haïr, qu'afin
 que nous nous haïssions en ceux
 qu'il nous ordonne de haïr. Sa
 divine Majesté entend les effets
 pour la cause; ou pour l'occasion.
 Nous l'abandonnons à cause de
 nos peres, de nos meres, de nos
 enfans, & de nos femmes, parce-
 que nous livrant à eux nous le re-
 nonçons & l'oublions. Et ainsi il
 dit: Retirez-vous de celui qui est
 cause que vous vous retirez de
 moi; aiez de l'averfion pour celui
 qui vous porte à m'offenser, qui
 est l'amour propriétaire & dérég-
 lé des créatures. Rejettez les
 moiens qui ne vous conduiront
 point à cette fin; & cela fera, &
 doit être votre remède.

En cela Dieu enseigne deux
 choses très-utiles aux ames. La
 première est de rechercher les

créatures de telle sorte qu'on ne perde point le Créateur. C'est l'instruction qu'il nous donne quand il nous dit d'abandonner les créatures qui nous éloignent du Créateur. La seconde, que pour aimer parfaitement les créatures, les hommes se haïssent & renoncent à eux-mêmes ; & il le dit quand il enseigne qu'il faut avoir de l'aversion pour son ame. Il veut dire, que nous renoncions à notre propre volonté, qui prend ordinairement la place de la raison, pour devenir la plus grande perdition de l'ame ; puisqu'ayant à opérer par la raison, qui est la maîtresse, nous agissons par la passion qui est la servante.

Le second dessein de notre Seigneur, est que nous vivions en repos, parceque l'amour de pro-

priété, inquiète & afflige : la raison
 en est, d'autant qu'avec le soin de
 l'objet, le sujet vit en inquiétude ;
 si la personne aimée souffre, celui
 qui aime en a de la peine : si un
 ami est persécuté, son ami en
 meurt d'affliction ; quoiqu'ils ne
 soient qu'une même chose, ils
 sont deux dans l'angoisse. C'est
 pourquoi l'on peut appeller l'a-
 mour des créatures un amour de
 risques & de périls ; & l'amour
 de Dieu, un amour sans combat,
 parceque celui-là est rempli de
 rencontres malheureuses, & ce-
 lui-ci de sûretés. Et ainsi je nom-
 merai l'amour humain, un amour
 de crainte ; & le divin, un amour
 sans crainte d'aimer. Enfin dans
 cette vie nous marchons toujours
 entre deux dangers, tantôt en
 haïssant, tantôt en aimant. Si je

hais, j'ai du dégoût ; si j'aime, j'ai de l'inquiétude. Je jouïs seulement du repos & de la joie de l'ame, quand j'aime Dieu, & quand j'ai de l'aversion pour ce qui m'empêche de l'aimer.

Remarquez aussi que notre Seigneur en ce lieu a deux sortes de disciples, auxquels, quoiqu'ils fussent conformes en eux-mêmes, il communique diverses lumières intérieures, ce qui se tire de diverses règles.

Nous tous qui sommes Chrétiens, nous sommes les premiers de ses disciples ; & la règle que je viens de rapporter est pour eux ; sçavoir de fuir la propre volonté, qui les éloigne de celle de Dieu : & que notre volonté se dépouille & se débarrasse de l'amour de propriété vers le prochain, vers

les peres , & vers nous-mêmes , parceque la propre volonté est contraire à celle de Dieu ; & si l'une ne sort , l'autre n'entrera point, comme nous l'avons déjà dit.

Les autres disciples ont des règles plus étroites , sçavoir ceux qui cherchent Dieu par une particulière vocation ; comme les Evêques , les Religieux & Religieuses , & les autres personnes que Dieu appelle par une vocation particulière , qui ne sont pas seulement obligés de fuir leur propre volonté comme Chrétiens ; mais que pour la fuir , ils doivent s'éloigner de ces moiens permis qui peuvent surprendre leur volonté , & s'en rendre maîtres , en la détournant de se donner à Dieu entière & pure , tels que sont les peres , les meres , & les freres , qu'ils

sont aussi obligés d'abandonner pour suivre leur vocation & les mouvemens de la volonté divine. De sorte que ces personnes doivent non-seulement comme le reste des Chrétiens, renoncer à leur propre volonté, mais à leurs exercices même, & à leur profession, où ils peuvent perdre leur volonté, & Dieu même.

Faisons cette supposition. Au même tems que j'exerçois ma propre volonté dans l'amour de mes pere & mere, Dieu m'appelle, j'abandonne mes parens, & je suis la voix de Dieu. Mes enfans & mes freres m'appellent quand Dieu m'appelle; je me donne à Dieu, & j'abandonne mes enfans & mes freres; ma propre volonté me demande des plaisirs, des divertissemens & le monde, & Dieu m'ap-

pelle à la Religion : j'abandonne le monde, les plaisirs, & ses divertissemens, & je me livre tout entier à Dieu.

De-là nous pouvons conclure, qu'en ces deux ordres de disciples le général & le particulier, on peut donner des règles différentes.

Premièrement à l'égard des séculiers : Qu'ils ne quittent point leurs enfans, ni leurs femmes, ni leurs peres, ni leurs freres, ni leurs postes, ni leurs dignités, ni leur profession, ni leur négoce; mais qu'ils aiment leurs peres pour Dieu, sans perdre Dieu à cause de leurs peres : Qu'ils aiment leurs femmes pour Dieu, & sans perdre Dieu à cause de leurs femmes : Qu'ils aiment leurs enfans pour Dieu, & sans perdre Dieu pour leurs enfans; en un mot,

qu'ils vivent en tout ce qu'ils posséderont , jouïront , exerceront & feront , avec attention de renoncer à tout ce que Dieu leur ôte , & à ce qui les sépare de Dieu ; qu'ils se dépouillent de leur propre volonté , aimant uniquement celle de Dieu ; qu'ils n'abandonnent point leurs postes pour suivre les vertus , mais qu'ils pratiquent les vertus dans leurs postes ; qu'il ne laissent point leur profession , mais qu'ils servent Dieu dans leur profession.

Pour cet effet il faut être averti de deux choses : la première , que notre Seigneur ne demande pas de nous que nous haïssions les personnes , mais leurs défauts ; parcequ'il ne veut pas que j'aie de l'aversion pour mon pere , mais seulement pour les choses que

mon pere pourroit me commander, qui ne feroient pas entièrement conformes à la Loi de Dieu; & ainsi des autres.

La seconde, que comme ce n'est point la faute de mon pere, de ma mere, de ma femme & de mes freres, si je me perds, quoique quelquefois ils puissent être l'occasion de ma perte, si je ne vis pas chrétiennement; toute la règle de notre Seigneur se réduit enfin au dernier renoncement; sçavoir qu'un Chrétien doit renoncer à sa propre volonté, c'est-à-dire, à ses passions déréglées; parceque c'est elle qui me damne & qui me perd, & qui porte la faute de tout. C'est pourquoi ni mon pere, ni mon frere, ni ma femme, ni mes richesses, ni mon emploi, encore qu'ils m'offrent

des occasions de mal servir Dieu, & de faire de mauvaises actions, ne sçauroient me perdre, si moi-même par ma propre volonté, je ne travaille à ma perte. C'est ce que saint Jean Chrysofôme nous enseigne : *Personne, dit ce Pere, ne se perd, s'il ne le veut.*

Il reste à expliquer comment il est possible qu'en haïssant nous aimions, & qu'en aimant nous haïssions ; ce qui se peut facilement entendre de ce que nous avons dit ci-devant : Parcequ'en haïssant le mal, j'aime le bien ; & qu'en aimant le bien, je haïs le mal. Disons la même chose d'une autre sorte : Si j'aime bien, je haïs le mal comme il faut le haïr : si je haïs bien, j'aime le bien de la manière qu'il doit être aimé.

Si dans la femme on aime le plaisir,

plaisir, le plaisir venant à cesser, dès le même jour on haïra la femme. Si dans le pere on aime l'intérêt, le pere devenant pauvre, dès le même jour on haïra le pere. Mais si on haït l'intérêt & le plaisir, on haït bien le pere la femme; & ainsi, bien aimer & bien haïr, dépend de bien aimer. Enfin tout notre remède consiste à fuir l'amour de propriété, & à mettre en usage l'amour de charité.

Ainsi, si je ne me trompe, j'ai répondu à la seconde demande; sçavoir: *Comment pratiquer ce conseil de notre Seigneur, sans manquer à la charité?* Et cette réponse porte, qu'en se comportant avec un amour de charité, & non de propriété, envers la femme, son pere, sa mere, ses freres, & envers les autres, on accomplit ce saint

conseil de la manière que notre Seigneur demande qu'il s'accomplisse, parceque sa divine Majesté de sa part, travaille à allumer en l'ame le feu de la charité divine, & du prochain, en la détournant du commerce des hommes, & de sa propre volonté.

Aimez-vous votre femme? vous faites bien, pourvû que ce soit pour Dieu, en Dieu, & avec Dieu; que vous l'assistiez, la supportiez, la consoliez, & que vous la conduisiez à Dieu, par les saints conseils, par la douceur de la patience, & par l'amour véritable & fidèle que vous lui devez.

Aimez-vous votre pere, ou vos Supérieurs? cela est très-bon, & très-juste: il faut aimer à les haïr & à les aimer; mais que ce soit pour Dieu, avec Dieu,

& en Dieu ; & vous les honorez , supporterez , & aimerez constamment , & avec la fidélité & le respect qui leur est dû. Mais si vous les aimez pour vous , à cause de vous , sans rapporter cet amour à Dieu , vous ne les aimerez parfaitement ni pour eux , ni pour Dieu : vous ne les aimerez point pour Dieu , d'autant que votre propre volonté & le mouvement de votre cœur ne se porte point à Dieu : vous ne les aimerez point pour eux , puisqu'aussi-tôt que vous cesserez d'avoir besoin d'eux , il arrivera que vous les haïrez , que vous ne les aimerez & ne les servirez plus. La raison de cela est , que comme la propre volonté est inconstante , insolente , intéressée , & qu'elle demande toujours pour elle , sans qu'elle

soit jamais contente ; ainsi vous ne le ferez jamais avec eux , ni eux avec vous , chacun tirant de son côté , *sur ces deux mots si contraires à la charité, le mien, & le tien.*

Et même , dans la conversation & l'amour de Dieu , afin de l'aimer parfaitement , il est nécessaire que vous renonciez à votre propre volonté , en l'aimant , non tant pour ses faveurs , pour ses graces , pour ses tendresses , ni pour vous , que pour un Dieu même , & pour son infinie bonté.

Ainsi renoncez à votre propre volonté , & vous aimerez celle de Dieu ; haïssez-vous en toutes choses , & vous l'aimerez en toutes. Haïssez en votre pere , en votre mere , & en votre femme , votre propre intérêt ; & n'aimez en eux que la seule volonté de Dieu , & de

tette sorte vous aimerez parfaitement Dieu, votre pere, votre mere, & votre femme.

Quant à chaque action en particulier, pour suivre ce conseil, on ne peut donner de règle certaine, sans en sçavoir le cas & les circonstances: mais une règle suffisante pour toutes rencontres, est celle que notre Seigneur nous a donnée; sçavoir de renoncer à nous-mêmes, & d'implorer le secours de sa grace pour suivre cette règle, & la mettre en pratique; & il nous donnera toujours cette grace, si nous ne la rejettons point.

Et pour ce qui est de sçavoir si on accomplit, ou non, ce conseil, il y a déjà été répondu sur la première demande; & de plus, si ce désir du Chrétien de sçavoir s'il

accomplit ce même conseil , le conduit à la curiosité de sçavoir s'il est agréable à Dieu , afin de s'assurer si son ame est à la grace de Dieu , ou non.

Je remarque qu'en cela il y a deux manières d'assurer l'homme spirituel , de l'état où se trouve son intérieur.

La première est morale ; sçavoir d'examiner avec pitié , sa conscience & ses actions : & cette manière est bonne , sainte , nécessaire & utile ; il faut vivre toujours élevé au-dessus de soi , en se regardant , & faisant attention sur soi ; & on doit ne se soucier que de soi , *en pensant du cœur , & s'élevant au-dessus de soi-même.* Jérém. 12. 11.

Il y a une seconde manière de s'assurer si on est en la grace de

Dieu, ou non; ſçavoir de s'arrêter avec plaifir, de ce qu'on eſt en la grace; mais elle peut être accompagnée de grands inconvéniens; c'eſt pourquoy il eſt impoſſible de le ſçavoir avec évidence. *Perſonne ne ſçait ſ'il eſt digne de haine ou d'amour.* Ecclés. 9. 1. Et quand on le pourroit, il ne feroit pas à propos de le ſçavoir, parceque la vanité, la préſomption, la fauſſe confiance, & d'autres effets dangereux, pourroient tirer leur origine de cette connoiſſance.

Penſez de Dieu comme d'un bon pere, & eſpérez que ſi vous faites des bonnes œuvres, vous ſerez en ſa grace, par ſa miſéricorde; & ſi vous n'en faites point, il vous la refuſera; & ainſi vous devez vous porter avec ferveur à

la pratique des vertus , & abandonner à Dieu le soin de les reconnoître & de les récompenser. La divine Majesté est fidelle , & elle a plus à cœur le salut des Chrétiens , qu'ils n'y pensent & n'y travaillent eux-mêmes.

TROISIÈME DEMANDE.

Nous lisons dans saint Matthieu & dans saint Marc , le conseil que notre Seigneur donna au jeune homme qui désiroit la perfection , lorsqu'il lui dit , que quoiqu'il eût gardé les commandemens , *S'il vouloit être parfait , qu'il vendît tous ses biens , les donnât aux pauvres , & le suivît.* Math. 19. 21. Marc , 10. 11.

Je demande parmi les obligations auxquelles ma condition m'engage , comment je pourrai accomplir à la lettre ce saint con-

seil ? comment j'administrerai mes biens temporels pour ne point excéder en des dépenses injustes ? & quelle partie j'en puis employer en chaque chose , pour ne rien faire de plus ou de moins qu'il ne convient à mon état ? & comment je pourrai connoître dans ma conduite , si j'accomplis ou non , ce qui est en cela de mon devoir ?

RÉPONSE.

POUR satisfaire à cette Demande, on suppose qu'en l'Eglise de Dieu il y a diverses vocations. La première & la plus générale est la vocation des Chrétiens : la seconde, celle d'Evêque, de Curé, ou de Prêtre : la troisième, celle de Religieux : la quatrième, celle de l'homme qui dans un état séculier, mène une vie in-

térieure & parfaite ; & à cet égard plusieurs autres de diverses professions.

Quand notre Rédempteur appella ce malheureux jeune homme , (je le nomme malheureux , parcequ'il ne suivit pas notre Seigneur qui l'appelloit.) il l'appelloit à une vie plus parfaite que celle qu'il menoit : je me persuade qu'il n'étoit point marié , qu'il n'avoit point de parens âgés à qui il dût la nourriture , ni des petits enfans qu'il fut obligé d'élever , parceque si cela avoit été , il est vrai-semblable que Jésus-Christ ne l'auroit pas appelé ; ou qu'il l'auroit disposé d'une autre manière ; mais que c'étoit un jeune homme riche , qui avoit de bonnes inclinations , & qui s'étudioit à la vertu , & pour cela

Dieu l'aimoit ; & parcequ'il l'aimoit , il l'appella : *Vendez* , lui dit-il , *tout ce que vous avez , & me suivez* , Luc, 18. 22. Ce jeune homme voiant que pour suivre notre Seigneur en la vie plus parfaite de son disciple , il étoit nécessaire qu'il lui en coûtât , & qu'il abandonnât ses richesses auxquelles il étoit trop attaché , *il en fut affligé , & se retira avec douleur*. Il abandonne Dieu , & se retire avec ses moyens ; & à la fin de sa vie il demeurera sans moyens , & il est à craindre qu'il ne reste de même sans Dieu.

Sur cela on peut faire réflexion , combien il est important de ne se point rendre esclave des biens de la terre ; & de faire scavoir aux richesses que les hommes ne sont point pour elles , mais qu'elles sont

pour les hommes; qu'elles ne m'attachent qu'autant que je m'y attache moi-même; & que si je les possède, ce sera pour les donner, & pour les abandonner.

On peut aussi recueillir de-là, combien il est difficile de suivre Dieu en aimant les richesses. Cette difficulté a porté notre Seigneur à dire en ce cas, *Qu'un chameau passera plus aisément par le trou d'une aiguille, qu'un riche n'entrera dans le Roiaume des cieux.* Cette considération est sujette à plusieurs expositions, que je remets à une autre rencontre.

Ce que je dis par rapport à la demande, est que l'homme marié, ou le séculier, avec ses obligations, ou sans elles, ne doit point sans vocation, quitter ce qu'il a, pour servir Dieu, s'il n'y est appelé.

pellé. Ce qu'il doit faire, est de le garder sans le garder, de le conserver sans l'aimer, de le posséder dans l'exercice, & non dans l'affection du cœur; de le retenir pour l'usage, mais non pour la propriété de l'ame, encore qu'il la tienne par celle du domaine.

Ainsi notre Seigneur n'exige pas des hommes qu'ils abandonnent leurs richesses, mais qu'ils les ménagent de telle sorte, qu'ils ne se perdent point à cause d'elles: il désire qu'ils travaillent tellement en cette vie passagère, qu'ils ne perdent point l'éternelle; il souhaite que nous passions de *telle maniere par les biens temporels, que nous ne perdions point ceux de l'éternité.* Notre Seigneur demanda au jeune homme, qu'il vendît ses

biens, parcequ'il l'appelloit au second ordre de disciple dont nous avons parlé. Mais cette règle ne regarde point le gouvernement de ceux que Dieu n'appelle pas à cette haute vocation, sinon qu'ils suivent celle de Chrétiens, puis qu'encore que leur vie soit d'un ordre inférieur, ils pourront néanmoins être ses disciples.

Et ainsi, dans le cas de l'homme marié, notre Seigneur ne commande point qu'il vende les biens, & qu'il les distribuë aux pauvres; mais seulement qu'ils lui servent à acquérir le Roiaume des cieux par le bon usage qu'il en fera, en distribuant aux pauvres avec charité, ce qu'il pourra honnêtement, & en se gouvernant ainsi, encore qu'il ne les vende pas (en agissant à l'égard du surplus, selon

l'esprit de Dieu) il sera véritablement disciple de notre Seigneur.

Quant à la distribution des biens dont jouissent un Seigneur d'Etat, un séculier, ou un homme marié, on ne sçauroit donner des règles particulières, si ce n'est en regardant toutes les circonstances de la personne, de ses obligations, de ses biens, & de sa vocation intérieure ; mais il y a une règle générale qui convient bien à tous les Etats séculiers ; & c'est celle qui suit.

Qu'ils fassent attention à trois distributions.

La première, à beaucoup considérer & examiner la distribution de la volonté. La seconde, la distribution du tems. Et la troisième, la distribution des biens.

Quant à la distribution de la volonté, qui est l'origine de tout notre bonheur, ou de notre perte; j'en ai parlé bien au long dans la réponse à la seconde demande: & ainsi j'ajouterais seulement, que la volonté étant bien disposée & bien réglée, & donnant à Dieu ce qui lui appartient, & à l'obligation, à l'état, à la personne, & à la famille ce qui leur étoit dû, tout le reste ira extrêmement bien, & avec un grand mérite; & pour ce sujet une ame s'estimera très-favorisée de Dieu, quand elle dira: *Il a réglé en moi la charité. Cant. 2. 4.*

La distribution du tems est souverainement nécessaire; parceque c'est le champ auquel on sert Dieu, & où se presente tout ce qui est temporel & éternel; c'est pour-

quoi l'on doit le partager de telle
 sorte, que le tems principal se
 donne pour l'ame, & le violent
 pour le corps; le principal, pour
 soi, & le reste, pour les autres;
 le principal pour l'intérieur, &
 le surplus pour l'extérieur: Cher-
 chez avant toutes choses le Roiaume
 de Dieu, & le reste vous sera donné
 ensuite, Math. 6. 33. Mais j'ai
 pensé dans cette distribution, que
 le tems se passera en le perdant;
 & que le Maître du tems arriyera
 & nous obligera en son tems de
 lui rendre compte du nôtre; il
 l'exigera, non-seulement de celui
 qui a été mal employé, mais en-
 core de celui qui a été perdu;
 parcequ'il est ordinairement vrai,
 ce qui a été judicieusement dit
 par le Philosophe Moral, *Que la
 plus grande partie du tems se passe*

à ne rien faire; une autre partie à mal faire, & le reste à faire toute autre chose que ce que l'on devoit.

(SÉNÉQUE.)

La dernière distribution des biens, se fait premièrement en biens de grace; & à l'égard de ceux-là, on doit rendre un compte fidèle des talens que l'on a reçûs, en remerciant Dieu de ses bienfaits, s'appliquant à les bien ménager, à les administrer avec prudence, & à rechercher en toutes choses la grace de Dieu, & n'y perdre aucun moment: *Trafiquez jusqu'à ce que je vienne, Luc, 29. 13.*

Secondement, en biens de nature, surquoi le Chrétien doit faire un bon emploi de ses puissances & de ses sens, observant trois choses principales en toutes ses œuvres. La première, si ce dont il

s'agit, est permis : La seconde, s'il est à propos ; & la troisième, s'il est honnête. Car trouvant d'abord qu'une action est permise, il faut sur le champ voir s'il est à propos de la faire ; & l'ayant reconnu ainsi, on doit considérer si elle ne répugne point à l'honnêteté. Si une de ces trois conditions manque, un Chrétien ne doit point passer à l'action.

Troisièmement, *en biens de fortune*, qui sont les richesses & l'honneur, dont il faut avoir soin. A l'égard de l'honneur ; en ne faisant rien qui soit contraire à l'honnêteté & à la décence de son état & de sa profession. *Ayez soin de votre réputation, Eccli. 41. 25.* Et à l'égard des richesses, en les employant, en premier lieu, au nécessaire, & ensuite, en ce qui

est honnête, & aux secours des pauvres; leur donnant même du nécessaire dans les occasions d'une indigence extrême ou urgente.

¶ Enfin, il n'est pas possible de donner une règle certaine pour toutes ces trois demandes en particulier, sans en sçavoir les cas & leurs circonstances. Mais en général, les règles suivantes sont bonnes & même nécessaires, pour tous les cas singuliers; & par la pratique de ces mêmes règles, un Chrétien de quelque état qu'il soit, deviendra un bon & fidèle disciple de notre Seigneur.

La première règle, qu'il fasse croître incessamment en son cœur l'amour de Dieu, en se dépoüillant de sa propre volonté; que cet amour soit détaché de tout intérêt particulier, & qu'il envi-

sage uniquement la gloire de Dieu; & de cette sorte il en retirera plus de profit & d'avantage.

La seconde, qu'il vive d'une vie intérieure & spirituelle, regardant Dieu en toutes choses, en faisant toutes choses pour Dieu & en la présence de Dieu.

La troisième, qu'il fasse une oraison réglée; que l'oraison, outre cela, accompagne toutes ses actions; & qu'avec l'oraison il n'abandonne jamais la mortification.

La quatrième, qu'il se choisisse un Confesseur prudent, & un Directeur spirituel, avec lequel il puisse conférer, & prendre conseil sur tous ses doutes.

La cinquième, qu'il se comporte envers ses prochains, de telle manière, que renonçant à sa

propre volonté, faisant en toutes choses celle de Dieu, il s'accommode autant qu'il sera possible aux sentimens de ses mêmes prochains, se renfermant touûjours dans les bornes de la prudence & de la providence.

La sixième, qu'il agisse généralement avec tout le monde, avec charité & patience, douceur & humilité, se réjoüissant de souffrir pour Dieu.

La septième, qu'il examine & confère ses actions avec la Loi de Dieu, & avec cela, fréquentant l'oraison & les saints sacremens, conservant son intention droite, fuyant les occasions du mal, & particulièrement celles qui sont plus conformes à ses inclinations; ces choses jointes au bon désir qu'il témoigne par ses demandes,

qu'il tienne pour certain que sa divine Majesté lui donnera la grace nécessaire pour être un bon disciple de notre divin Maître.

QUATRIÈME DEMANDE.

Saint Mathieu dans son sixième Chapitre dit: *Lorsque vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sçache pas ce que fait votre droite; & auparavant il avoit dit: Pour vous, quand vous jeûnez, parfumez votre tête, & lavez votre visage; & le même Evangéliste avoit dit dans le cinquième Chapitre, Que votre lumière éclaire parmi les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuyres.* Pour l'intelligence parfaite de ces conseils Evangeliques, on demande quelles sont les choses qui doivent se faire dans le secret, & quelles sont cel-

les qu'on doit faire en public ,
afin que notre Seigneur soit servi
plus conformément à sa sainte vo-
lonté.

R E P O N S E .

Pour faire une juste réponse ,
il est nécessaire de bien enten-
dre le sens de ces règles de l'E-
vangile ; parceque l'ayant pénétré,
la résolution en est facile. Dans
l'Écriture il ne faut pas seulement
considérer la lettre , mais l'esprit
qui est caché sous la lettre : saint
Paul nous avertissant, *Que la let-
tre tuë, & que l'esprit donne la vie,*
2. Cor. 3. 6. Tous les lieux pro-
posés signifient une même chose,
& conspirent à une même fin ;
sçavoir que l'intention de celui
qui donne l'aumône, de celui qui
jeûne, & de celui qui travaille,
soit

soit pure & parfaite, c'est-à-dire, que tout se fasse pour Dieu, pour son service, pour son honneur, & pour sa gloire; & ainsi on comprend que le but de tout cela est de dompter le corps, de nettoier l'ame, & de purifier l'esprit.

Que votre main gauche ne sçache point ce que fait votre droite, Math. 6. Cela signifie que comme le corps a un bras droit & un gauche, ainsi l'ame a une intention droite, qui est comme son bras droit, & une autre qui est tortuë, qui est aussi comme son bras gauche. De même ce que notre Seigneur dit, que de quelque manière que l'on agisse, on prenne garde que la mauvaile intention ne s'empare du bien de la bonne intention; & que ce que nous devons faire pour Dieu, nous ne le fassions

pour nous-mêmes, c'est-à-dire, par vanité.

Lavez votre visage, c'est-à-dire, que celui qui jeûne ne doit point faire paroître de tristesse & de pénitence, pour être loué comme un homme mortifié, ainsi que faisoient les Pharisiens; mais que nous jeûnions & servions Dieu en simplicité & joie de cœur, parce que Dieu aime celui qui donne gaie-ment. Faisant toutes vos actions pour Dieu, comme celui qui sert un bon Maître, & avec affection, donnez l'aumône en secret; cela contribuë aussi à purifier l'intention; afin que, comme dit saint Grégoire, nous ne cherchions pas les loüanges des hommes; & il semble que notre Seigneur dit la même chose: Ne faites point sonner la trompette devant vous; ce

qui est dans le même sens.

Que votre lumière éclaire tellement devant les hommes, qu'ils voient vos bonnes œuvres; encore qu'on voie par là, que la demande va plus loin que le texte, en disant, Qu'ils glorifient votre Pere qui est dans les cieux, & qu'elle a le même dessein de purifier l'intention, parceque le mot, afin que, gouverne le sens jusqu'à la fin, vû qu'il ne s'arrêtera pas à dire, Que votre lumière éclaire devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, parceque s'il s'arrétoit là, il feroit un sens contraire à celui que notre Seigneur a voulu lui donner; mais il doit gouverner toute la phrase jusqu'à la fin, sçavoir, afin qu'ils glorifient votre Pere qui est dans les cieux, ne pouvant avoir de plus noble

objet dans toutes les opérations, que d'agir *pour la gloire de Dieu.*

De-là il résulte, que tous ces passages, & un grand nombre d'autres semblables qui se lisent dans l'Écriture, se réduisent à établir pour les différentes paroles, manières, phrases, & comparaisons, une seule maxime, sçavoir, qu'en toutes choses nous agissons pour Dieu, en Dieu, & dans la vûë du service de Dieu, soit en public, soit en secret; parceque si nous agissons pour nous-mêmes, & pour être loüés des autres, notre Seigneur a prononcé que ceux qui ont ces motifs, *Ont déjà reçu leur récompense.*

Cela supposé, celui qui doit faire quelque action, doit avant toutes choses purifier son intention; en agissant avec sincérité &

vérité; prenant garde, comme dit notre Seigneur, *que la lumière qui est en lui ne se change en ténèbres*. Luc, 21. parceque si son intention est bonne, l'action le sera aussi: *Si votre œil est simple; tout votre corps sera lumineux.*

Ayant fixé cette intention, & l'ayant purifiée avec la grace de Dieu, le Chrétien doit se gouverner dans ses actions; avec cet esprit de discrétion, comme en cette même rencontre, disoit le grand saint Grégoire: *Faisons paroître de telle sorte des exemples de lumière, que par la discrétion de la bonne œuyre, nous désirions toujours le secret*, Greg. sur les Evang.

La première règle donc qui doit nous gouverner en cela, est l'intention pure; & ce qui doit donner la forme à l'action, est la

direction spirituelle, sans faire cas de la vanité, ni pour la faire, ni pour l'omettre. Parceque quelquefois la vaine gloire gouverne les bonnes actions, quelquefois elle les accompagne, & quelquefois elle les suit; quand elle les gouverne, elle est mauvaite, parceque l'action est soumise à la vanité, & qu'elle a la vanité pour ame: & c'est ce que notre Seigneur a en horreur, & ce qu'il reprend en toutes occasions, parcequ'elle vuide l'action de mérite, & la remplit d'orgueil; & Dieu nous veut humbles, & nous devons l'être, & travailler pour cela. Mais la vanité qui accompagne le bien quand on n'y donne point son consentement, ou celle qui le suit avec des applaudissemens, étant méprisée, elle ne porte aucun dom-

mage , parcequ'elle est comme l'ombre à l'égard du corps , qui n'embarasse que celui qui est assés foible pour s'en mettre en peine.

Sur cela considérez ce que dit le devot saint Bernard en une occasion où il fut attaqué de cette tentation , (qui a souvent coutume d'être fâcheuse aux plus grands Saints.) Ni pour toi je ferai le bien , ni pour toi je cesserai de le faire. Saint Vincent Ferrier recevant de grandes loüanges pour les mirâcles qu'il faisoit , & pour la multitude de peuple qui le fuivoit , étant interrogé , s'il n'en avoit point de vanité , il répondit : Qu'elle aille , qu'elle vienne , mais qu'elle ne s'arrête pas. Et saint Augustin dit de soi , que pendant trente années de vie spirituelle ,

il n'avoit pû venir à bout de cesser de se glorifier naturellement, lorsqu'on le louoit, ni de s'attrister, lorsqu'on le blâmoit; mais que la partie supérieure méprisoit ces sentimens de la nature, qui lui étoient plutôt une occasion de mérite & de récompense, que d'embarras; d'autant que notre Seigneur ne haït point les sentimens, ni les peines; mais seulement les mauvais contentemens & les fautes.

Réduisant donc toute cette doctrine à la pratique des choses qui se doivent faire en public, & en secret, (ce que contient la demande,) on n'en peut donner de règle certaine plus singulière, que ce qui a été dit ci-devant, d'autant que cela dépend des cas particuliers, & de leurs circonstances.

Généralement parlant, ce que tous les gens de bien & les parfaits de la profession dont on est, font en public, on le peut faire de même en public.

Par la même raison, tout ce qui est naturellement bon, ne doit pas être fait en public avec grande précaution : si ce n'est que par quelque accident, il venoit à être mauvais, ou à causer quelque mauvais effet. C'est une bonne chose de donner l'aumône en public, & on en juge du bien : c'est une bonne pratique de réciter ses prières dans l'Eglise, & d'y demeurer avec dévotion ; & on en juge du bien. Dans les assemblées & congrégations, il est bon de suivre les manières des plus fervens, & on n'en sçauroit juger que du bien ; & ainsi de tout le reste, pourvû que

ce soit avec bonne intention : *Que votre lumière éclaire devant les hommes, afin qu'ils glorifient votre Pere qui est dans les cieux.*

Les mortifications extraordinaires, & qui pour elles-mêmes demandent le secret, comme de porter le cilice, de prendre des disciplines, & de pratiquer d'autres exercices intérieurs de cette qualité, veulent être faites *en secret*. Et ainsi la prudence doit régler toutes ces choses, & non point la politique humaine : & pour cela il faut consulter l'esprit & la lumière de Dieu, afin de distinguer ce qui est parfait, de ce qui est imparfait, & de séparer la paille du grain. Pour cela les règles suivantes seront toujours bonnes.

La première, d'avoir soin pen-

SPIRITUELLES. 99

dant la journée, & particulièrement le matin, de purifier son intention, & d'offrir à Dieu toutes ses œuvres; & le plus souvent que cela se pourra faire, ce sera le meilleur.

La seconde, de désirer faire en particulier, tout ce qu'on fait en public: de sorte que, comme dit saint Grégoire, que *nous souhaitions toujours le secret*, en ce que nous sommes obligés de faire en public, comme d'assister aux congrégations, visiter les Hôpitaux, donner l'aumône, &c. parcequ'alors Dieu regarde les intentions, & non pas l'action: & encore que l'action soit suivie ou accompagnée d'applaudissemens ou de murmures, on ne doit pas cesser de faire le bien.

La troisième, de faire en forte

d'avoir en vûë dans toutes ses œuvres, la gloire de Dieu, & non pas la sienne propre; & d'implorer très souvent pour cet effet, le secours de la grace divine, avec lequel un Chrétien n'a rien à craindre; & je le répète encore, parceque tout dépend de la grace qui s'obtient par la prière; & à l'égard de la bonne intention, celle-là sera toujours la meilleure, qui sera moins intéressée.

La quatrième, de parler peu, ou point du tout, du bien que l'on fait; de louer les actions des autres, & de mépriser les siennes propres; de ne point s'affliger de ce qu'on en murmure & qu'on ne les louë point; & si cela ne peut être en la partie sensitive, faire en sorte qu'il soit en la partie raisonnable.

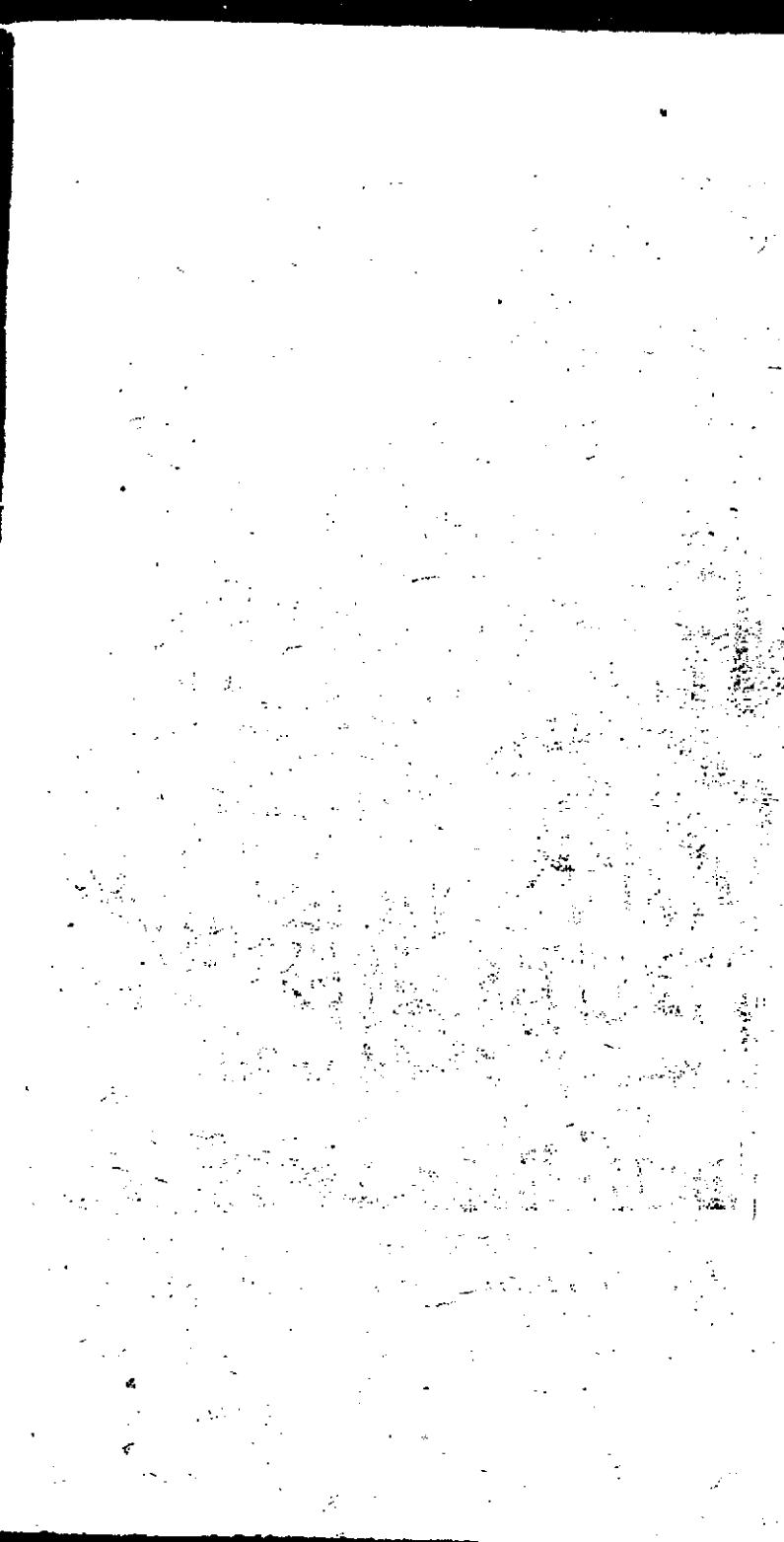
La cinquième, de faire toutes choses avec le conseil d'un sage Directeur, qui ait deux qualités; la première, qu'il soit sçavant; la seconde, qu'il soit pieux & spirituel; parcequ'à la faveur de la lumière de la science & de l'esprit, il vous conduira invariablement dans tous vos doutes.

La sixième, de tenir pour le meilleur en ce genre d'œuvres de surérogation, d'obéir, de ne point faire le bien, que de faire ce qui est le plus parfait, en cessant d'obéir; parceque l'obéissance pour objet de captiver la volonté dans sa racine & dans son tout; & que les œuvres de surérogation n'ont pour but, que de la fortifier dans ses branches & en ses parties; & ce qui est d'obligation l'emporte sur ce qui est de perfection, & le

tout sur la partie : & si Dieu aime mieux l'obéissance que le sacrifice, il la préférera au cilice, à la discipline, & aux autres mortifications.

Ce que j'ai dit, s'est présenté à moi pour répondre à ce qui m'a été demandé, & je soumets toujours mon jugement à un autre meilleur, & particulièrement dans ces matières, où je ne suis pas fort intelligent, dont même je n'ai aucune connoissance, comme le moindre & le dernier des mortels; & que l'on ne sçaurroit bien raisonner de ce que l'on ne peut pas faire. Je désire toujours, & en toutes choses, le plus grand service, & la plus grande gloire de Dieu. A Osma le quatorzième jour de Mars de l'année 1658.

† JEAN, Evêque d'Osma.





Chapitre. I.
 Le Pasteur va chercher
 la Science du Salut.

VOYAGE

SPIRITUEL,

OU L'ON VOIT TOUTES
*les Richesses de la Science du
 Salut, & la tromperie de l'Esprit
 du monde.*

CHAPITRE PREMIER.

UN E nuit de Noël, pen-
 dant que l'on se préparoit
 pour les Matines, un bon
 Curé se retira en particulier,
 pour méditer sur le Mistère de
 cette heureuse nuit. Sa médita-
 tion fut si profonde, qu'il entra
 en extâse, & crut être un des

Pasteurs, qui appellés par la voix des Anges, alloient en Béthléem pour adorer ce saint Mistère ; s'imaginant à travers les ténèbres épaisses qui couvroient les plaines & les montagnes qu'il traversoit, aller à de grandes lumières, qui sortoient de l'Etable où étoit ce divin Enfant. Quand il y fut arrivé, il la trouva si remplie d'Anges & de personnes pieuses, qui y étoient occupées, les uns à chanter des louanges, les autres offrant des présens au nouveau Né, que ce bon Pasteur n'y put entrer ; mais se tenant à sa houlette, & levant la tête le plus haut qu'il put, il appercût, par dessus les autres, la sainte Vierge qui présentoit le petit Jesus à saint Joseph, lequel avec beaucoup de révérence adoroit cet abîme de Divi-

mité, réduite dans la petite cir-
conférence de la sainte Humanité.
Ce Pasteur s'écria aussi-tôt, Sei-
gneur, qui venez en ce monde
pour conduire vos brebis, Pasteur
éternel, donnez aux Pasteurs des
lumières & des graces pour con-
duire celles, que vous avez con-
fiées à leurs soins. Je suis un Pas-
teur aveugle, comment condui-
rai-je les autres? que votre pre-
mier miracle, ô mon Dieu, soit
de me donner la lumière, & vo-
tre première miséricorde de me
médier à ma misère. Car enfin,
je suis égaré, moi qui suis obligé
de montrer le chemin aux autres.
Il représentoit cela plusieurs fois
poussant de si grands soupirs,
qu'au bruit de ses cris, un Ange
le tourna vers lui, & lui dit: Mon
ami, prends courage, & ne doute

point que le Dieu nouveau né ne l'assiste. Le triste Pasteur continuant ses plaintes, dit à l'Ange : O bienheureux Esprit qui voyez mes peines, & qui par les lumières de votre excellente nature, connoissez les foibleſſes de la mienne, aidez-moi, & prenez pitié de mes misères. L'Ange lui répondit : Je le ferai volontiers, puisque nous sommes sur terre pour aider les Pasteurs, aussi-bien que pour adorer le Seigneur. Le Pasteur ravi de voir tant de bonté dans cette nature Angélique, rendant grâces à Dieu, repartit à l'Ange : Hélas ! je suis aveugle, & il me faut des yeux de Linx pour conduire mon troupeau. Il se perd, & je me perds avec lui. L'Ange lui dit : Cette nuit donne à la terre une si grande lu-

mière, qu'il est impossible qu'elle manque à celui qui la cherche. Si tu es dans l'aveuglement que tu dis, Pasteur, tu es en effet digne de pitié; & il y a donc bien de l'apparence que tu n'a jamais été aux saintes Régions, où l'on voit le divin Palais d'une sainte Princesse que l'on appelle *Science du Salut*, dans lequel toutes les vertus y font leurs demeures. Pasteur, jusqu'à ce que cette divine Science t'ait éclairé, il est certain que tu seras toujours dans les ténèbres, & que tu ne pourras jamais conduire les autres. En quel lieu, ô saint Ange, dit le Pasteur, font ces Célestes demeures? Quel chemin faut-il tenir pour y arriver? car enfin je veux sortir des ténèbres de l'ignorance. Si tu veux venir avec

moi, lui dit l'Ange, en peu de tems je te ferai voir de grandes choses. Je te ferai voir clairement à travers les ténèbres de cette courte nuit, des lumières à la faveur desquelles tu pourras te conduire, & dont tu éclaireras ton troupeau. Je vous suivrai, bienheureux Esprit, dit le Pasteur; encore bien que je serois très-content de ne point sortir de cette nuit, de ce lieu où le Seigneur est adoré; car en m'en éloignant, quel grand bien puis-je trouver ailleurs? J'y consens dit l'Ange, tu n'en sortiras point, & cela est très-conforme à mon intention: tiens-toi donc fermé à ta houlette, arrête tes yeux sur ce Seigneur de lumière, ton corps ne sortira point d'ici; mais ton Esprit sans s'éloigner de Dieu,

me va suivre par-tout où je le vas conduire. A peine l'Ange eut-il achevé de parler, que le Pasteur le suivit d'esprit, par le transport de toutes les puissances de son ame, qui opéroient par-tout où il alloit. Et quand il fut revenu de son voyage, il me le raconta ainsi.

CHAPITRE II.

Le Pasteur allant au Palais de la Science du Salut, est rencontré par l'Amour propre, qui le mène à celui de l'Esprit du monde.

CET Ange, me dit-il, me mena par un país que je n'avois jamais vû ni connu, & au-lieu d'y trouver autant

de douceurs & de consolations que j'en goûtois dans l'étable auprès du Seigneur nouveau-né, cette nuit qui avoit commencé de m'être si agréable, me devint pour lors bien fâcheuse. Je passois par des montagnes couvertes de neiges, par des sentiers en apparence égarés, par des côreaux difficiles & rudes, & ce qui m'affligeoit, c'est que je ne vois pas toujours mon Guide, qui souvent me laissoit souffrir, sans me dire quelque mot de consolation. Il lui arrivoit quelquefois de demeurer derrière, me faisant marcher devant lui. Enfin, après beaucoup de fatigue & de travail, je me tournai vers lui, & lui dis : Hélas ! mon bon Ange, voici des chemins bien pénibles & bien obscurs : la nuit qui m'étoit si agréable en

l'étable où repositoit le Seigneur, m'est devenuë bien terrible. Vous me conduisez se par des chemins incertains, à une fin peut-être bien incertaine. Jen'apperçois pas que ces sentiers soient bien fraiës : je cherche la lumière, & je ne rencontre que des abîmes de ténèbres, des précipices qui m'effraient, des routes qui me désoient, & me rejettent dans le trouble : je suis à demi perdu, ne me trompez-vous point? Mon bon Ange alors me donnant courage, aie de la foi & de l'espérance; c'est par ces chemins que l'on va au Palais de la Science du Salut, où la Charité est toute-puissante: ne perds point courage, & sois persévérant, car c'est ainsi qu'il faut commencer. Tous ceux qui demeurent dans ces célestes habi-

tations, ont tenu ce même chemin. Les commencemens sont à la vérité difficiles & obscurs, mais c'est par ces voies qu'on va à la lumière, comme de la nuit au jour, des peines au repos, & du combat à la couronne. Je pris donc courage, & avançant toujours le chemin, il commença à paroître plus aisé & plus facile, y appercevant un peu plus de clarté, cependant je ne laissois pas que d'être toujours un peu triste & inquiet; mais après avoir encore bien marché, m'imaginant avoir trouvé la fin de ce chemin si pénible, j'arrivai à des terres agréables, où j'apperçûs plusieurs belles habitations remplies de peuples de différentes professions. Aussi-tôt que j'y fus arrivé, l'Amour propre qui est un jeune homme

homme fort bien fait, m'accosta, lequel me parut fort curieux & amateur de soi-même. Il se regardoit souvent, & s'écouloit parler; & quoi que ses gestes & ses actions me parussent un peu trop affectées, je ne laissois pas de sentir en moi je ne sçai quoi qui me le faisoit aimer. Il avoit les yeux grands, mais la vûë courte; il me fit fort bon accuëil, & de grandes caresses. D'abord qu'il fut avec moi, mon Ange disparût, ainsi j'eus ce jeune homme pour Ange, à qui je dis familièrement: Ami, je viens en ces quartiers exprès d'un pais bien éloigné, pour voir le Palais de la Science du Salut, je voudrois bien sçavoir si vous pourriez m'y mener. Mon discours d'abord l'interdit un peu: mais après avoir un peu pensé,

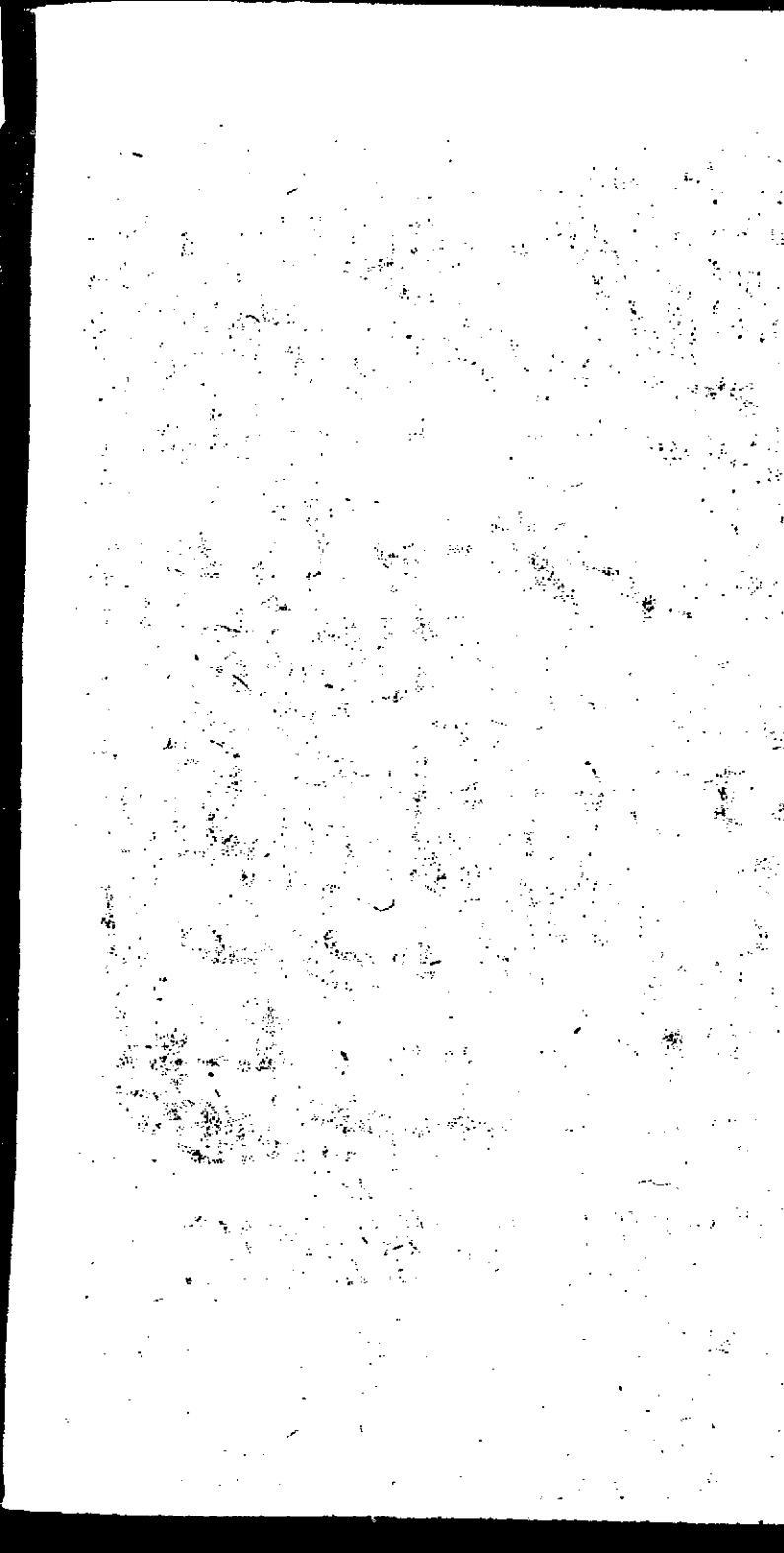
la joie parut sur son visage, & il me répondit, Très-volontiers, je t'y menerai, suis moi. Il me mena par sa douce conversation, approuvant tout ce que je disois, & je ne me souviens point que, pendant tout le tems que je fus avec lui, il me contredit en la moindre chose; sinon qu'il me reprochoit quelquefois que j'étois trop sérieux & retenu. Je vous avouë qu'encore que ses flatteries me donnassent beaucoup à penser, je ne laissois pas que de le croire; je le trouvois si agréable que je ne pouvois m'empêcher d'avoir de l'amitié pour lui; je faisois même mon compte d'en faire mon guide, pendant tout mon Voiage.

Après avoir marché long-tems ensemble, nous arrivâmes à un

SPIRITUEL. III

Palais qui étoit de grande apparence, dont le Portail magnifique portoit ces mots gravés en lettre d'Or, **GLOIRE, JOIE, REPOS.** L'on y voioit de la porte de très-beaux jardins, l'on y entendoit des voix & des concerts charmans au-delà de ce qu'on peut s'imaginer. Ce lieu paroïssoit un vrai Palais enchanté. J'y allois entrer, & déjà y avois un pié dedans, lors que j'apperçûs mon bon Ange, que je croiois absent, & auquel je ne pensois plus, qui me retint par le bras, me disant : Que fais-tu, malheureux, où vas-tu entrer ? Je lui fis réponse, que j'allois entrer dans le Palais de la Science du Salut. Arrête, me dit-il, ce n'est pas celui-ci. Alors je demeurai fort surpris. Mais ce jeune homme qui me conduit,

lui dis-je, m'a dit que ce l'étoit. Ce jeune homme te trompe, me repliqua-t'il, comme il fait à tous ceux qu'il fréquente. Reviens avec moi, & sçache que ce Palais est celui de l'Esprit du monde. Ce jeune homme qui t'a conduit ici, & qui t'a si doucement diverti par le chemin, c'est l'Amour propre; cette promptitude que tu as euë à le suivre & à le croire, c'est l'alliance & la simpatie qu'il y a entre lui & ton ame, qui te faisoit trouver sa compagnie agréable; le dégoût que tu avois de son affectation dans tout ce qu'il faisoit, vient de la lumière de la raison qui t'éclaire toujours quelque part où tu aille. Il est vrai que je ne fus jamais plus surpris, de voir une si grande méchanceté de l'Amour propre, &





Chapitre III.
 Le Pasteur, conduit par
 le S^t desir au Palais de
 la Science du Salut.

la trahison qu'il me faisoit. Je me tournai alors vers lui, & lui dis tout en colere: Comment traistre? en flattant, tu donne donc le coup de la mort aux gens, une autre-fois je te reconnoîtrai. Quand il se vit découvert il s'enfuit, & mon bon Ange disparut aussi en même tems à mes yeux.

CHAPITRE III.

*Le Pasteur est conduit par le saint
Désir au Palais de la Science
du Salut.*

ALORS me voiant seul, & ne sçachant de quel côté tourner, je vis venir à moi un autre jeune homme, gai, vêtu d'une étoffe de couleur très-

vive; & me voiant sans guide, je lui demandai s'il vouloit me mener au Palais de la Science du Salut. Il me répondit : Très-volontiers, je le veux bien. Cependant j'étois un peu sur la défiance; car je craignois que celui-ci ne fût un pareil à cet autre qui m'avoit si finement trompé. Mais avant que de me laisser conduire par lui, je voulus sçavoir qui il étoit. Je lui demandai son nom. Je me nomme, me dit-il, *Saint Désir*. Ce nom me plût assés, outre que je voiois en lui je ne sçai quoi de céleste, qui me faisoit croire qu'il ne me tromperoit pas. Je le priai ensuite de m'y accompagner, & de ne me point abandonner; ce qu'il me promit. Il me conduisit par des chemins tout-à-fait contraires à

ceux par où l'Amour propre m'a-voit mené; dont je fus fort surpris & tout ensemble bien consolé, jugeant par là que le chemin de ces deux grands Palais, sçavoir celui de la Science du Salut, & celui de l'Esprit du monde, étoient bien différens l'un de l'autre. Un de mes étonnemens fut de voir que ce Palais de l'Esprit du monde étoit si grand, qu'encore que j'eus déjà beaucoup marché le long des murailles qui l'encloient, il me sembloit que je n'en verrois jamais la fin. Je vis ensuite qu'il touchoit d'un bout, au Palais de la Science du Salut; mais avec cette différence, que des fenêtres de celui de la Science du Salut, on pouvoit voir tout ce qui se passoit dans celui de l'Esprit du monde; & au-contrai-

re , de celui-ci on ne pouvoit rien voir dans l'autre.

J'arrivai donc au Palais de la Science du Salut , qui n'a pas grande apparence , pour ceux qui n'y ont jamais été : dont le Portier , que l'on nomme *Expérience* , a je ne sçai quoi de choquant qui rebute d'abord. Cependant je le priai de m'y laisser entrer. Il me fit réponse que je le pouvois , & qu'il n'étoit point là pour refuser la porte à personne ; bien au contraire , qu'il avoit ordre de l'ouvrir à tous ceux qui vouloient y venir , & qu'ayant avec moi le saint Désir , j'y serois le très-bien venu , & même mieux reçû que ceux qu'il y avoit lui-même amenés. J'y entrai donc , accompagné du saint Désir. Mais je ne sçai si ce ne fut point la physionomie

de ce Portier qui d'abord me déplut, & qui me faisoit de la peine à entrer plus avant ; & sans le saint Desir qui me fortifia & me donna de la résolution, je crois que je serois retourné sur mes pas. Mais j'aurois eû grand tort de ne pas surmonter ma lâcheté par un peu de violence que je me fis ; car je n'y eûs pas sitôt fait quelques pas, que je me sentis saisi d'une si grande joie, que j'en étois tout hors de moi-même.

Je trouvai dans ce Palais une quantité de personnes de grand mérite, qui me firent beaucoup d'accueil, se réjoüissant de mon arrivée. Chacun m'y fit tant de carresses, que quand j'aurois été leur propre enfant, ils n'auroient pû m'en faire davantage.

La porte de ce Palais paroissoit petite & basse à ceux qui y venoient du côté du Palais de l'Esprit du monde , toutefois il y avoit dedans plusieurs différentes demeures très-magnifiques , & de très-beaux & grands jardins , où se promenoient diverses personnes de grande science. Les uns s'occupoient à méditer, les autres à prier Dieu, quelquefois ils conversoient les uns avec les autres ; même il y en avoit qui enseignoient les nouveaux venus. On y voioit aussi des Dames de très-rare beauté & de grande modestie, dont les discours étoient très-honnêtes, & leurs habillemens très-modestes. L'on n'entendoit point en ce lieu de contestations, tout y étoit en paix, personne n'y disoit rien que bien

à propos, & chacun y étoit content.

Je demandai au saint Desir, qu'elle étoit de toutes ces demeures, celle de la Science du Salut; il me dit qu'il m'y mèneroit; mais qu'auparavant il falloit que je vîsse la Considération, qui étoit une dame très sage, quoi qu'elle fût un peu lente en ses affaires; qu'au-reste, c'étoit une personne dont la Science du Salut faisoit grand cas, laquelle étoit de son conseil en toutes ses affaires. J'allai donc avec le saint Desir, vers une maison fort retirée, où je trouvai deux gardes à la porte; cela me fit croire d'abord que j'aurois bien de la peine à parler à cette Dame, ce qui fit que je pris la résolution de passer outre, & d'aller droit où je croiois

trouver la Science du Salut. Mais le saint Desir m'avertit que je ne serois pas bien venu chés elle, si je ne voiois auparavant la Considération. J'avançai donc vers ces gardes qui me demandèrent qui j'étois, & ce que je cherchois, ajoûtant que j'eusse à me retirer & à les laisser en repos. Ces paroles rudes m'éfraièrent: cependant je leur dis que j'étois un Pasteur qui désiroit voir la Science du Salut, & qu'on m'avoit dit qu'il falloit auparavant voir la Considération, laquelle me devoit donner accès auprès de cette grande Princesse. Je les priai en même-tems de me dire leurs noms; ils me répondirent qu'ils s'appelloient *Retraite & Solitude*, gardes de la Considération, lesquels avoient soin de son repos; mais

mais qu'ayant le saint Désir avec moi, je pouvois entrer.

Je ne fus pas plutôt entré, que le saint Désir me fit monter à une haute gallerie qui avoit vüe sur de très-beaux Jardins où il y avoit des fontaines très-agréables. De cette gallerie je passai en une autre d'une extrême longueur, & par tout le silence y étoit si grand, que l'on n'entendoit autre bruit que celui des feüilles des arbres prochains, qu'un doux & petit Zéphir mouvoit un peu dedans ces galleries. On y voioit plusieurs belles peintures, représentant des deserts, divers païsages, de grandes plaines & de hautes montagnes. Il y avoit aussi un grand nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe, tous assis en de riches fauteüils, méditans.

dans un profond silence , les uns attentifs au Ciel, les autres les yeux baissés contre terre, d'autres regardant ces beaux jardins, & ces belles fontaines. De là je passai dans un autre appartement , où je trouvai encore plusieurs différentes personnes en la même posture , de manière que je ne trouvois personne à qui pouvoir parler ; & si ce n'eût été le saint Désir qui toujours m'accompagnoit, j'eusse crû que tout ce que je voiois n'étoit que chimère & qu'amusement. J'arrivai ensuite à une très-belle & grande salle où il y avoit une grande Bibliothèque, au bout de laquelle on y voioit une très-vénérable dame qui lisoit avec grande attention. Je demandai au saint Désir qui étoit cette dame , & si

c'étoit la Confidération, il me répondit que non; mais que c'étoit la mere qui se nomme *Lecture*, & que sa fille étoit dans un autre appartement plus éloigné. Je saluai cette grave personne qui me reçût avec beaucoup de civilité; elle traita aussi le saint Désir avec grand accuëil, & c'est une chose admirable comme il étoit estimé d'un chacun; car d'abord qu'on l'appercevoit c'étoit à qui lui feroit le plus de caresses; parcequ'il est Fils, dit-on, d'un très-digne Pere, que l'on appelle *Mérite du Seigneur*, & d'une Mere de haute extraction, que l'on nomme *Grace*; de sorte, qu'à cause de lui par tout où j'allois, j'étois le très-bien venu.

Me voiant dans une maison où il y avoit tant de silence & de

loisir , je crûs que je pourrois m'occuper du moins à lire la subscription des livres , dont la Bibliothèque étoit garnie. Je m'en approchai , je vis qu'ils étoient tous faits par de grands Auteurs , tant Philosophes que Théologiens , qui avoient abandonné le Palais de l'Esprit du monde , pour se retirer dans celui de la Science du Salut , où plusieurs desquels traitoient de la briéveté de la vie , de la mort & du mépris du monde : c'étoit là les Livres dont la Lecture & la Considération se servoient.

J'admirai que dans une si grande Bibliothèque, il n'y avoit point de Romans ni de Livres de Comédie. J'en demandai la raison à la Lecture , qui me répondit d'un air un peu piqué , que dans le

Palais de la Science du Salut, il n'y avoit point de tels poisons, & que personne jusqu'à présent n'avoit eû la hardiesse de lui faire telle demande. Je vous avouë que je demeurai bien confus; le saint Désir même fut fâché de mon ignorance; cependant il voulut bien m'excuser auprès de cette Dame, lui disant que ce n'étoit que d'aujourd'hui que j'étois entré dans ce Palais, & que je n'avois pas encore vû la Science du Salut. Mais comme la Lecture est une dame fort patiente, elle reprit son premier agrément, & me montra avec douceur, qu'il y a de certaines choses que l'on doit retenir dans sa pensée, & jamais ne les laisser sortir.

Je sortis de ce lieu pour passer à l'appartement où étoit sa Fille

la *Considération*, laquelle nous trouvâmes assise, le dos tourné vers la porte où nous entrions; la chaise où elle étoit assise étoit faite d'un bois très fort & de bonne odeur, la couleur en étoit triste : on appelle ce bois *Connoissance*. Elle avoit la tête appuyé sur une de ses mains, regardant avec attention un grand Fleuve, & de l'autre main monroit du doigt le cours précipité de ses eaux; disant de tems en tems : Tout passe & fuit de même. O *Eternité*, *Enfer éternel*, ou *Ciel éternel*, *mort certain*, *heure incertaine*, *compte exact*, *vie relâchée*, *plaisirs bien petits*, *peines horribles*. Peu de tems après on lui entendoit dire. *Vous souffrant*, *mon Seigneur*, & moi me donnant du bon tems. *Vous en Croix*, & moi

à mon aise. *Vous affligé, & moi riant. Dieu d'une infinie bonté, & je ne l'aime point ! Dieu d'une force infinie, & je ne le crains point ! Dieu d'une justice très sévère, & je ne m'amende point !* A ces paroles si touchantes, je m'attendris de telle sorte, que j'étois prêt de m'aller jeter aux pieds de cette sainte Dame. Le saint Désir même commençoit aussi à rougir, de voir sortir du cœur de cette Vierge des paroles qui jettoient le feu dans les nôtres. Mais comme tout mon dessein étoit de voir la Science du Salut, voyant la Considération si attentive, & n'osant l'interrompre, je demandai au saint Désir à qui nous pourrions nous adresser, pour faire connoître le sujet qui nous amenoit en ce lieu. Là-

dessus il vint à nous une fille de chambre de la Considération que l'on dit être très-éclairée, qui se nomme *Prévoiance*, à laquelle le saint Désir découvrit notre intention. La *Prévoiance* nous dit que sa Maîtresse ne parloit à personne, mais qu'elle étoit toujours auprès d'elle, pour dire à un chacun ce qu'il avoit à faire, ajoûtant, que dans l'appartement attenant nous trouverions une jeune Fille, que l'on appelle *Ferveur*, qui avoit ordre de conduire à la Science du Salut tous ceux qui désiroient voir la Princesse.

88888888

888888

8888

88



CHAPITRE IV.

*Le Pasteur va voir la Pureté
d'intention.*

NOUS allâmes à l'appartement que la Prévoiance nous avoit enseigné, où de la porte nous apperçûmes une jeune Fille, jolie & très-agréable, vêtue de couleur de feu, qui étoit seule, laquelle d'un visage gay & riant paroît un Autel, & nettoioit les Images qui étoient dessus. Tantôt on lui voioit prendre entre les mains l'Image du petit JESUS, à qui elle baisoit les pieds, lui témoignant mille tendresses. Elle n'avoit pas si-tôt fait d'un côté, qu'elle s'en alloit de l'autre, se prosternant devant

l'image de la sainte Vierge à qui elle disoit : *O Vierge très pure, quand est-ce que mon ame commencera à vous servir, & à vous être agréable? Quand est-ce que je reconnoîtrai l'amour que vous nous portez par un retour de mon amour?* Comme nous étions attentifs à tout ce que faisoit cet aimable Enfant, la Prévoiance arriva, qui fut cause que la Ferveur cessa toutes ces caresses, à laquelle elle dit, que nous venions pour voir la Science du Salut. A l'instant ce petit Ange poussant un amoureux soupir, s'écria : Soiez beni, Seigneur, de ce que l'on vient vous chercher. Et me prenant par la main, viens, cher ami, me dit-elle, ô que tu es heureux d'avoir été choisi entre tant de gens qui se perdent dans le monde,

pour connoître la vérité ! O ames bienheureuses qui aspirez à cette divine connoissance , prenez courage ! L'ordre que j'ai reçu de la Considération, me dit-elle, c'est de te mener droit à la Science du Salut. Viens donc. Elle me conduisit par un petit passage, où j'entendois chanter des Cantiques à l'honneur de Dieu. Elle me dit que ce petit passage s'appelloit *Promtitude* ; j'arrivai en peu de tems à l'appartement de la Science du Salut où je trouvai deux Dames , que l'on nomme *Vérité* & *Sincérité*. Elles avoient tant de ressemblance , que je les pris pour deux sœurs. La Vérité étoit très-belle , & avoit les yeux fort clairs. Elle étoit vêtue de blanc , & son habillement étoit si brillant , qu'il en sortoit une très-grande lumière ;

& d'ordinaire elle est auprès de la Science du Salut. Pour la Sincérité, elle étoit fort modestement habillée, sans aucune parure ni affectation; & elle étoit toujours vêtue comme il plaît à la Vérité. Ce fut alors qu'il me sembla que j'avois tout ce que je demandois, parcequ'au même instant la Ferveur fut demander à ces deux Dames, lesquelles sont sœurs de la Science du Salut, si je pouvois me présenter devant la Princesse; la Sincérité fit réponse qu'elle lui alloit demander. Quand elle fut de retour, elle nous dit que la Princesse avoit demandé si j'avois vû la *Pureté d'intention*. Je m'étonnois de ce qu'il n'y avoit que la Sincérité qui parloit, & que la Vérité ne disoit mot: l'on me dit que cette

Dam

Dame ne parle jamais , mais qu'elle se fait seulement entendre par la Connoissance qui parle pour elle secrettement au cœur ; & elle s'explique mieux qu'une Dame qui parle avec le bruit que l'on appelle Eloquence.

Comme je commençois de me lasser de tant de délais & de difficultés pour voir la Science du Salut , je répondis à la Sincérité que j'avois tout vû. Cette Dame qui est toute bonne me crût , & partit en même tems pour l'aller dire à la Science du Salut : mais la Vérité la retint , & lui dit en son langage qu'elle avoit vû dans mon cœur que je ne disois pas vrai. Il est certain que je ne sçai pas comme cela se fit ; car comme en parlant je tournois le dos à la Vérité , qui étoit devant moi ,

néanmoins je l'apperçûs aussi-tôt glissée dans mon cœur, qui me disoit *secrettement* : Pourquoi mens-tu ? Je fus pour lors bien surpris de me voir parmi des personnes si bien éclairées ; & tout confus de ma faute , je priai le saint Désir de m'en obtenir le pardon , ce qu'il fit , après m'avoir un peu reprimandé. La Ferveur aussi-tôt me dit , ça Pasteur, allons donc voir la Pureté d'intention. Elle m'y conduisit en peu de tems , ou j'entendis un grand bruit que faisoient des jeunes filles , qui balaioient le logis. J'en apperçûs une entre les autres, que l'on nomme *Propre Observance*, qui ramassoit un cheveu , qu'elle trouva par terre , & qu'elle fut jetter par la fenêtre : une autre, que l'on appelle *Diligence* , qui

regardoit de côté & d'autre, pour voir si tout étoit bien net. J'y en vis encore une troisiéme, que l'on nomme *Attention*, laquelle examinoit & regardoit de près s'il n'y avoit rien qui pût choquer la Pureté d'intention; de sorte que tout y étoit fort net. Je ne fus pas plutôt entré, que la Diligence & l'Attention vinrent à moi; parcequ'elles s'aperçûrent que j'avois un peu les pieds poudreux, elles me firent sortir hors de la chambre pour les nettoier. Pour l'Attention, elle ne faisoit autre chose que de regarder de tous côtés, mais la Diligence mettoit la main à l'œuvre. La propre Observance étoit celle qui me paroissoit la plus belle & la plus pure de toutes, & jamais ne voulut approcher de

moi. On me dit que cette vertueuse Fille, pour se conserver si pure & si nette, ne veilloit que sur soi-même & sur la Pureté d'intention; & que sa perfection consistoit à croire toutes les autres pures, & avoir soin de se purifier soi-même. J'appris que par ce moien elle évitoit bien de petites querelles; aussi étoit-elle toujours regardée de bon œil, & chérie d'un chacun; car elle estimoit tout le monde, & ne méprisoit que soi-même. Je vous avouë que cette aimable Fille me plut beaucoup. La Ferveur parla donc à la Diligence, à qui elle dit que je venois accompagné du saint Désir, avec un ordre de la Science du Salut pour voir la Pureté d'intention, afin qu'elle examinât si j'étois en état de paroître

devant elle. Ce discours m'étonna tellement que je me tournai vers le saint Désir à qui je dis que je craignois bien d'être refusé, s'il ne m'assistoit; parceque je ne voiois en moi que misères, & que l'on avoit bien raison de se défier de moi, étant né comme j'étois, plein de corruption & de fragilité. Mais aussi qui pourroit paroître sans tache dans une maison si pure? Le saint Désir me répondit, que pour bien voir en face la Science du Salut, il étoit nécessaire que je fusse examiné par la Pureté d'intention.

Il me fit donc entrer comme par force dans l'appartement de la Pureté d'intention, où j'eus le contentement de me voir parmi tant de lumières: mais aussi me voians si défectueux, j'en étois

tout confus. D'abord que je fus entré, la Ferveur dit à cette très-pure Dame, qu'elle m'amenoit pour me faire examiner, & voir si j'étois en état de paroître devant la Science du Salut. Alors la Pureté d'intention me tint ces paroles, qui sembloient être autant d'éclairs qui sortoient d'une lumière très-pure : *A quelle fin viens-tu ici chercher la Science du Salut ?* Je lui fis réponse, que c'étoit pour apprendre les obligations de ma conscience. Et que *prétens-tu par-là, me dit-elle ?* en rendre un bon compte, lui dis-je. *Qu'espère-tu obtenir de ce bon compte que tu en rendrois ?* la récompense éternelle, lui répondis-je. De manière, me dit elle, que *tu ne cherche que la récompense, & que tu ne veux faire le bien que*

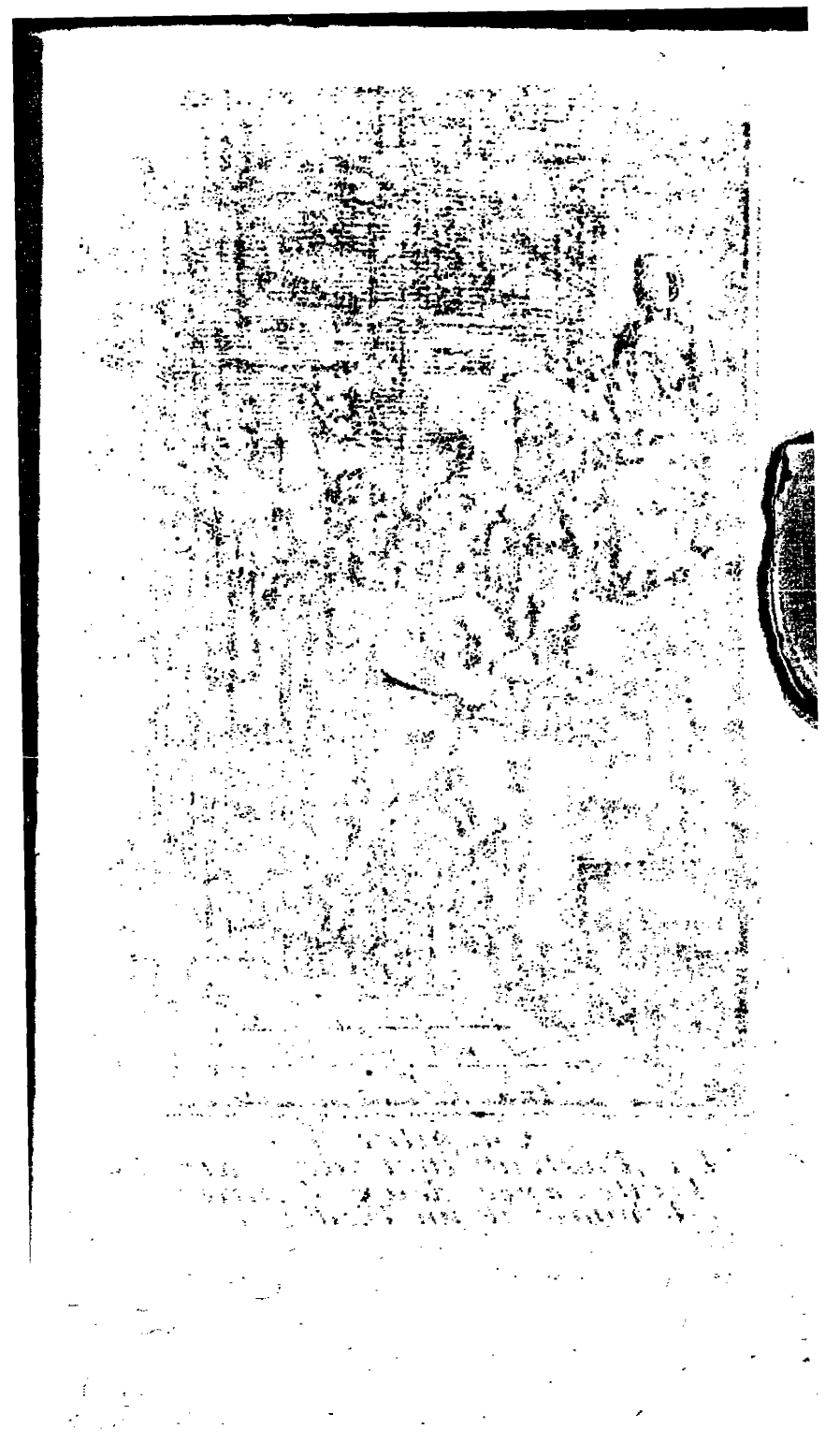
pour le profit qui t'en revient : si Dieu ne te promettoit donc point de récompense, tu ne te mettrois guères en peine de la Science du Salut, puisque c'est le prix que tu en espère qui te l'a fait chercher. Le saint Désir & la Ferveur voiant que je me troublois à ce discours, me dirent tout bas à l'oreille de répondre, que je ne cherchois pas tant la récompense, quoi qu'il fut permis de la désirer, que je cherchois pardessus toutes choses la gloire & l'honneur de Dieu. La Pureté d'intention qui s'en apperçut, s'écria : O mortels ! Il est bon & juste que vous aiez soin de votre bonheur éternel, mais pouvez-vous mieux vous l'assûrer qu'en travaillant purement pour Dieu, pour son honneur & pour sa gloire.

Enfin la Pureté d'intention me

fit signe d'approcher; aussi-tôt que je fus auprès d'elle, elle ouvrit un beau Cabinet de cristal, dans lequel elle prit une clef qu'elle appelloit *Propre Connoissance*, avec laquelle elle m'ouvrit la Poitrine, d'où elle tira mon cœur, qu'elle se mit à considérer à la clarté de certains rayons, qui sortoient de la face d'un très-beau Sauveur qui étoit peint dans cette chambre. Ces rayons donnoient dans un miroir que l'on nomme *Perfection*, vis-à-vis duquel il y en avoit un autre que l'on appelle *Apparence*, lequel recevoit les rayons du premier. Ce fut entre ces deux miroirs, & à la clarté de ces rayons, qu'elle se mit à regarder & à considérer mon cœur. Jamais en ma vie je ne me trouvais si étonné,

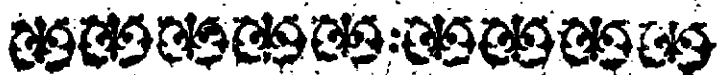
quand je vis ce cœur au milieu de tant de lumières & dans des mains si pures ; car ces rayons donnoient justement dessus, & le pénétoient de telle façon, qu'il n'y avoit point de si petits replis que l'on n'y vît très-clairement. Hélas ! ce fut bien pour lors que je le trouvai beaucoup plus misérable qu'il ne m'avoit jamais paru. J'y vis tant de misères & tant de défauts, que j'en pensai mourir de déplaisir. Aussi-tôt qu'elle l'eût entre ses mains, elle dit : Ce cœur pèse beaucoup. Elle avoit bien raison, car tous les soucis de ma vie, & la charge de mon Troupeau, y avoient bien contribué. C'étoit aussi ce qui m'avoit obligé d'aller à la Crèche pour y chercher quelque remède. Enfin, cette Dame pénétrant ce cœur

avec ses yeux, comme avec de nouveaux raions, elle dit encore: J'y apperçois bien peu de Karacts du désir de voir la Science du Salut, à peine y en a-t'il trois, il n'est pas encore prêt d'en avoir vingt quatre: néanmoins entre, me dit elle, & présente-toi quand tu verras la Science du Salut, elle te donnera ce qui manque pour achever de te purifier; peut-être que l'ardente Charité y entrera avec toi, qui est celle qui consume le reste des imperfections. Elle me rendit mon cœur, & me referma la poitrine, de maniere qu'on n'auroit jamais dit qu'elle eût été ouverte. Je sortis de devant la Pureté d'intention, sans oser lever les yeux, bien honteux d'avoir vû un cœur si gâté dans des mains si pures.





Chapitre V.
Le Pasteur instruit par la
Vérité, avec deux Jeunes
hommes et un Vieillard.



CHAPITRE V.

*Le Pasteur va voir la Science du
Salut.*

LA ferveur & le saint Desir me menèrent dans l'antichambre de la Science du Salut, où je trouvai la Vérité & la Sincérité qui achevoient d'instruire deux jeunes hommes & un vieillard, lesquels sortoient de devant cette grande Princesse. Les deux jeunes hommes s'allèrent rendre Chartreux, & le vieillard donna quelques héritages qu'il avoit aux pauvres, se réservant seulement peu de chose, pour vivre en la compagnie d'un saint Prêtre, avec lequel il n'avoit autre soin que de travailler à son

salut. Je dis pour lors à la Ferveur qu'elle sollicitât mon entrée, puisque j'avois tout accompli, & passé par tout où il avoit fallu. Elle entra sans façon, & peu de tems après elle revint avec deux vénérables Vieillards, que l'on appelle *Joie* & *Progrès*. Le Progrès étoit vêtu d'une étoffe très-riche, encore qu'elle ne parût pas des plus belles. La Joie étoit vêtue d'une autre étoffe moins riche, mais plus belle & agréable en apparence. Ces Vieillards tenoient chacun une baguette à la main, car ils sont *Écuiers* de la Princesse.

Alors la Vérité & la Sincérité me prirent la main & me menèrent à la grande Salle d'audience, où je fus honnêtement reçu du Portier que l'on nomme *Utilisé*,
entre

entre les mains duquel elles me laissèrent.

Ce Portier ne m'eût pas plutôt fait entrer dans cette magnifique Salle, où étoit la Science du Salut, que je me trouvai tout autre que j'étois auparavant; j'en fus tout surpris, & il en étoit de moi, comme de celui qui endormant songe être parmi les ténèbres, & se réveille en plein jour. Mais ce fut bien autre chose, lors que j'apperçûs la Science du Salut. Car outre la joie extraordinaire que je ressentis, je fus saisi d'admiration de ce que je voiois pour lors, & de ce que je découvrois bien des choses, qui jusqu'alors m'avoient été très inconnuës.

La Salle étoit extrêmement claire, & enrichie d'excellentes Peintures, qui représentoient

plusieurs belles Conversions ,
comme celle de David , de saint
Paul , de la Magdelaine , de saint
Augustin , de saint François , &
de plusieurs autres grands Pénitens ;
Empereurs , Rois & Princes ,
que la Science du Salut a conduits
à une plus grande Couronne que
celle qu'ils possédoient. Toutes
ces Peintures étoient faites par
deux personnes de grande réputation ,
que l'on appelle *Relation & Histoire* ,
lesquelles sont au service de cette
Princesse , & sont toujours occupées
à travailler pour embellir ses Salles.
La Science du Salut étoit accompagnée
de plusieurs grands Personages ,
tant en sainteté qu'en doctrine ,
qui étoient tête nue autour d'elle ,
écoutans les divins Oracles qui
sortoient de sa bouche.

Elle cessa de parler pour me donner audience. Ce fut alors que la Joie, le Progrès, le saint Désir & la Ferveur qui m'accompagnoient, me firent avancer jusqu'au pied du Trône de la Princesse, où je vis à mon aise ce beau Trône, qui est solide & extrêmement fort, fait d'un bois appelé Sûreté. La Science du Salut y étoit assise; sous ses pieds on voioit un Globe du Monde, auquel elle ne touchoit pas. A ses côtés étoient deux grandes Dames assises dans deux riches fauteüils, l'une appelée *Raison*, vêtue d'une étoffe qui paroissoit de grand prix & bien forte, que l'on appelle *Durée*, & l'autre *Sapience*, qui étoit habillée d'une étoffe fort précieuse, appelée *Vertu*. Le fauteüil où étoit la

Raison étoit fait d'une belle matière appelée Discours, & celui de la Sapience d'une autre tout au moins aussi belle, que l'on nomme Bonté.

La Science du Salut est une vénérable & majestueuse Dame, d'une beauté extraordinaire, agréable, bonne & bienfaisante. Elle avoit sur la tête une Couronne que l'on nomme influence, elle tenoit en main un Sceptre roial, appelé Pouvoir. Elle a les yeux clairs, le front large & les cheveux d'une blancheur admirable. Elle étoit vêtue d'une étoffe très-riche appelée Contentement. La voiant si élevée, je demandai au saint Désir comment je pourrois approcher d'elle pour lui rendre mes respects. La Ferveur plus ardente que jamais, pria la

Science du Salut de permettre que l'on mît des degrés ordinaires pour lui aller rendre mes devoirs. Sa demande ne lui fut pas plutôt accordée, qu'aussi-tôt les deux Ecuiers de la Princesse posèrent les degrés qui sont fort larges & bien assurés, que l'on appelle Efficaces. Ils étoient couverts d'un riche tapis nommé Consolation. Je montai, accompagné du saint Désir & de la Ferveur; plus je m'approchois de la Science du Salut, plus j'étois surpris de voir tant de beauté & de Majesté dans le visage de cette Princesse, d'où sortoit une clarté brillante comme un Soleil, laquelle me reçût avec tant de bonté, que je pris la liberté de lui baiser humblement la main. Je salvai ensuite la Raison & la

Sapience, avec toute la vénération qui leur étoit dûë. Je demandai au saint Désir si je pouvois parler à la Science du Salut, & lui dire le sujet qui m'amenoit. Il me dit que c'étoit une Princesse fort douce, & qu'elle auroit de la joie de m'entendre: mais qu'il s'étonnoit grandement, de ce qu'après l'avoir vûë en face, j'eusse quelque chose à lui demander; puisqu'on ne la pouvoit voir fans être éclairci & détrompé de toutes les fausses lumières, & des erreurs dont l'esprit peut être atteint. Cependant étant bien aisé de lui parler, je lui dis: O illustre Princesse! qui êtes riche des lumières du Tout-puissant, qui éclairez tant d'aveugles, & à qui le monde est si redevable des grands biens que vous lui faites;

je vous supplie de me dire ce qu'il faut que je fasse pour arriver à la vie éternelle. Elle me dit, *Méprise la Temporelle.* Et comment étoufferai-je des passions qui sont si fortes en moi ? *En renonçant à toy-même*, me répondit-elle. Et pour mon Troupeau, comment le gouvernerai-je ? *Gouverne-toy bien toy-même.* Mais comment le faire ? *En prenant bien soin de ton Troupeau.* Et s'il me survient des difficultés dans la pratique de mon devoir ? *Consulte Dieu*, me dit-elle. Et comment le consulterai-je ? Elle me répondit *dans l'Oraison.* Hélas ! grande Princesse, je suis si fragile que j'apprends bien de ne pouvoir aucunement m'amender. *Crains le bon Dieu*, reprit-elle, *ais confiance en lui ; & souviens-toi que*

*la Charité est la vertu qui te fera
 pratiquer toutes les autres. Mais
 ajouta-t'elle, en considération du
 saint Désir & de la Ferveur qui
 t'accompagnent, je veux que tu
 voie tout mon Palais, & les gran-
 des richesses qui y sont. La Sa-
 gesse que tu vois ici, te donnera
 pour t'y conduire une de ses fil-
 les suivantes, qui s'appelle *Clarté*,
 laquelle porte avec soi la Clef
 de vérité ; & on appelle cette
 clef *Lumière du ciel*, avec laquel-
 le tu verras toutes les choses com-
 me elles sont, & sans déguisement.
 Et pour plus de sûreté, la Rai-
 son lui donnera un rayon de sa
 science, qui non-seulement te fe-
 ra voir tout à découvert, mais
 aussi te fera tout concevoir & en-
 tendre. Ne manque pas en passant
 chés les Vertus, de voir la *Chasteté**

auparavant que d'aller chés les vices, dans le Palais de l'Esprit du monde; car étant Pasteur, il faut que tu les connoisse pour y remédier. Tu demanderas à la Chasteté qu'elle te donne une sainte & ancienne Dame, qui se nomme Retenuë, pour y aller avec toi, parceque sa compagnie t'est nécessaire chés tant d'ennemis. Il faut aussi que tu voie le Conseil avant que de sortir de mon Palais. *Va en paix, Pasteur, crains & aime Dieu, & le sers, en donnant tes soins pour l'amour de lui à ses Créatures.*

La Science du Salut appella cette aimable fille, qui se nomme Clarté, à qui elle donna une Clef, appelée Lumière du ciel. La Raison qui étoit là présente donna à cette belle & sage fille un rayon

de crystal, au travers duquel on voioit la source & l'origine de toutes choses. Ensuite je me retirai de ce charmant séjour, après m'être jetté aux pieds de cette grande Princeſſe, pour la remercier des graces qu'elle me faisoit; je m'acquittai aussi de mon devoir envers la Sageſſe & la Raison.

Quand je fus descendu, je priai les deux Ecuiers qui étoient restés au bas des degrés, de me laisser un peu considérer la magnifique de ce charmant lieu. Lorsque j'avois les yeux attachés à tant de merveilles, une aimable personne me vint accoster; je pris la liberté de lui demander son nom, elle me dit qu'elle s'appelloit *Instruction*, & que son emploi ordinaire étoit d'expliquer les doutes & résoudre les difficultés.

J'avouë que je fus ravi de cette rencontre, parcequ'elle vint assés à propos pour m'éclaircir de plusieurs choses dont j'étois en peine. Je commençai par lui demander pourquoi la Science du Salut avoit placé son Trône au dessus du monde. Ami, me répondit l'Instruction, c'est parcequ'elle le méprise, à cause que rien de ce monde n'est capable d'y atteindre, & tout est au-dessous d'elle. Celui qui est une fois détrompé & éclairé de ses lumières, ne désire plus rien au monde. La chaise de cette aimable Princeesse est appelée Sûreté, parceque la Vérité qui est infailible, en est l'appui. On appelle la chaise de la Sageffe, Bonté, parceque sans ce fondement elle ne peut subsister : & celle de la Raison est appelée

Discours, parceque c'est par lui seul qu'on la trouve. Les degrés par où tu as monté, sont appelés efficaces; parcequ'il est nécessaire que les voies que tu tiens pour arriver à la Science du Salut, soient en effet sincères. Ce tapis que l'on nomme Consolation, signifie la joie & le contentement que reçoivent ceux qui participent aux rayons de lumière que la Science du Salut leur envoie. Le Sceptre qu'elle tient en main, marque son pouvoir, parceque la Science du Salut surmonte tout, & met à ses pieds les grandeurs, les richesses & les plaisirs qui échappent toujours à la mort. Enfin la Couronne porte le nom d'Influence, parceque la parfaite Science du Salut est une lumière si grande, qu'elle ne
peut

peut venir que du Créateur, & sortir de cette lumière suprême qui l'influë dans les ames qui la désirent sincérement. Je lui dis encore qu'il n'y avoit point de science tant naturelle que surnaturelle, que cette Dame que l'on nomme Sapience, ne possédât parfaitement.

L'Instruction me fit réponse que cette Dame sçavoit beaucoup, & ce qu'elle sçavoit n'étoit pas ce que je m'imaginois. Cher ami, reprit-elle, c'est la Science qui sçait les choses que tu dis, & non pas la Sapience; leur sçavoir est bien différent l'un de l'autre. La Science consulte, examine & doute même si elle sçait ce qu'elle sçait, & souvent lors qu'elle croit sçavoir quelque chose, c'est alors qu'elle l'ignore le plus. Mais la

Sapience ſçait aimer & ſuivre ce qui eſt juſte & équitable. Elle ſçait haïr le mal & le fuir; elle ſçait ſe ſoumettre & ſ'afſujettir en toutes choſes à ſon Créateur, même ſouffrir pour lui toutes les peines qui accompagnent cette vie; elle ſçait conformer ſon eſprit à la Loi de Dieu, & connoître que tout autre bien & ſageſſe n'eſt que chimère & baſſeſſe. Et c'eſt une ſi heureuſe ſcience que la connoiſſance du véritable bien, qu'il n'y a rien de plus néceſſaire ni de plus à eſtimer; par conſequent l'on doit mépriſer tout ce qui eſt inutile à nous y porter, & tout ce qui peut nous empêcher d'y arriver.

Certes, lui diſ-je, voilà une ſcience bien rare, je ne la connois pas, cependant il me ſembloit

que je sçavois beaucoup ; car je sçai la Théologie, les Canons, les Loix, la Philosophie, & tous les autres Arts & Sciences. Toutes ces sortes de sciences, me dit l'Instruction, sans cette autre science, peuvent être de grandes occasions à ta perte. Mais cette Sapience, lui dis-je, peut-elle s'apprendre à tout âge? Oüi, me répondit-elle, & celui qui l'a une fois acquise, sçait plus que toutes ces belles sciences dont tu parles; puisque c'est ne rien sçavoir, quand on ne sçait pas se sauver.

Et cette Dame que l'on appelle Raison, lui dis-je encore, sçait sans doute admirablement bien parler sur toutes choses, vû son grand esprit & sa subtilité à produire des syllogismes & des an-

tithêses. Tu te trompes, me répondit-elle, cette raison dont tu parle est une pure chicane de l'école, qui demeure dans le Palais de l'Esprit du monde.

Il y en a une autre que l'on nomme Raisonnement, qui est assés nécessaire, dont on se sert dans les Universités, & qui travaille avec utilité : mais la Raison qui accompagne la Science du Salut, a fort peu de discours; parceque comme dans chaque chose elle regarde le Salut, elle le voit, elle le rencontre, & le trouve aisément; laquelle se sert aussi d'une lumière que l'on appelle Lumière naturelle, & d'un miroir clair comme le Soleil, que l'on nomme Lumière surnaturelle, avec lesquelles elle agit en paix sur tout ce qu'elle a à faire.



CHAPITRE VI.

*Le Pasteur conduit par la Clarté,
va voir toutes les Vertus qui sont
dans le Palais de la Science du
Salut: il commence par la sain-
te Crainte de Dieu.*

A Peinel'Instruction eut-elle
achevée de m'expliquer tou-
tes ces choses, que la
Clarté me vint prendre par le
bras, & me dit; çà, Pasteur,
allons, tes Brebis sont abandon-
nées, il faut retourner auprès
d'elles, tu t'arrêtes ici à considé-
rer des choses qui devoient déjà
être pratiquées. Cette fille me
contraignit de la suivre, aiant
toujours pour ma compagnie le
saint Désir & la Ferveur. Elle

nous conduisit par de beaux Jardins, me disant, qu'il falloit avant toutes choses aller voir la *sainte Crainte de Dieu*. Allons, lui dis-je, j'irai par-tout avec vous.

Nous passâmes dans un Jardin où il y avoit quantité de fleurs de couleur jaunâtre, & de très-peu d'odeur. Je demandai si c'étoit le jardin de la *sainte Crainte de Dieu*, elle me répondit que c'en étoit un, & que le Jardinier étoit un homme fort négligent & paresseux, qui à la vérité le cultivoit & en prenoit un peu de soin, mais qu'il se relâchoit & ne le mettoit pas en bon état. Je rencontrai aussi-tôt le Jardinier, qui étoit un homme mélancolique & fort rêveur. Je lui demandai son nom, il me dit qu'il s'appelloit *Attrition*.

O Seigneur, dis-je, quelle triste chose ! Triste à la vérité, reprit la Clarté, mais bonne, parceque l'Attrition, en s'entretenant avec une sainte Dame que l'on appelle *Confession*, alors s'il lui communique ses peines & ses foiblesses, il s'embellit, & pour lors ses fleurs donnent une odeur admirable.

Je passai dans un autre Jardin, mais plus agréable que celui-ci, lequel étoit arrosé par deux fontaines appellées *Yeux*. J'y fis aussi rencontre du Jardinier qui regardoit amoureuxment une Image du Sauveur, qui étoit vis-à-vis de ces deux fontaines. Je lui demandai aussi son nom, il me dit qu'il s'appelloit *Contrition*, Et où est la sainte Crainte de Dieu, lui dis-je, tu la trouveras, me dit-il, dans ce lieu, me

montrant sa sainte Demeure, qui étoit à quelques pas de nous. J'approchai donc de ce saint Lieu, où d'abord j'apperçus cette Sainte Source & origine des Vertus, entourée d'un nombre infini de grands Saints, qui l'honoroient & l'aimoient de tout leur cœur. Elle étoit assise dans une Chaise de très-beau bois, que l'on nomme Connoissance de Dieu. J'entendis qu'elle disoit, *Venite Filii, audite me, timorem Domini docebo vos* : Venez mes enfans, écoutez-moi, je vous apprendrai à craindre Dieu. A cette voix, je vis Pierre laisser les filets, Paul la persécution, la Magdelaine la vanité, & toutes les grandeurs du monde. Elle couvroit tous ceux qui entroient chés elle, d'une étoffe très-riche que l'on appelle

Grace. Je fus fort réjoui de voir la sainte Crainte de Dieu, cette très-haute Vertu, ou pour dire mieux, ce don du Tout-puissant. Je m'approchai d'elle pour lui baiser humblement les pieds, & me retirai, après avoir reçu la sainte bénédiction.

Comme j'étois prêt de sortir par une autre porte que celle par où j'étois entré, je trouvai plusieurs beaux enfans, pleins de ferveur, qui marchoient à côté d'un homme très-vénérable qui paroissoit être leur pere. On voioit aussi en cet endroit une Dame de plus grande apparence que cet homme, qui ajustoit très richement ses enfans. Je demandai à la Clarté, qui étoient ces petits Anges que l'on élevoit si proche de la Crainte de Dieu. Elle me fit

réponse que c'étoit de jeunes Enfans qui avec le tems devenoient de grands Personnages , & qu'ils s'appelloient *Saints Propos*. Que cet homme se nommoit *Amendement* , & la Dame *Confiance en Dieu* ; lesquels avoient soin de l'avancement de ces petits Enfans. La Ferveur ne les eût pas plutôt apperçûs , qu'elle les alla embrasser ; & ces petits Anges de leur côté lui firent mille carettes. Nous nous apperçûmes que l'Amendement étoit occupé à parler à un jeune homme qui venoit de sortir de la salle où étoit la sainte Crainte de Dieu. Je m'approchai d'eux , & j'entendis que le jeune homme disoit , C'est maintenant que je crains Dieu : si tu le crains , disoit l'Amendement , pourquoi ne quittes-tu point ces

méchantes habitudes ? Le jeune homme répondoit, je ne le puis : tu ne le crains donc point, lui disoit l'Amendement ? Je voudrois bien le craindre sans les quitter : cela est impossible, répartit l'Amendement, on ne peut servir à deux maîtres, ni entrer en la grace de Dieu avec des passions si criminelles. Si tu crains, mon fils, amende toi ; si tu ne t'amende, tu ne crains point Dieu.

Je vis encore en un coin à l'écart un vénérable Vieillard, qui disoit à un autre garçon : Mon enfant, dis clairement la vérité, si tu ne la dis, crois que tu te perds sans ressource. Ils étoient en grande contestation ; car ce Vieillard tâchoit de faire avouer quelque chose au garçon qui n'en vouloit rien faire. J'eus la curiosité d'ap-

procher d'eux , & j'entendis le garçon qui disoit , je ne le puis dire. Tu le peux , puis que tu as ton franc arbitre. Cela me fait de la peine. Elle sera bien plus grande , lui dit-il , quand pour ne la pas dire tu te damneras ; la honte m'en empêche , dit ce garçon. Ah ! mon fils , tu te trompe , c'est plutôt l'effronterie. Après avoir entendu tout ce discours , je dis à la Clarté , voici une étrange conversation , écoutons un peu. La Clarté me dit : N'approche pas, Pasteur , crainte de les interrompre , je te dirai ce que c'est. Ce bon Vieillard qui parle à ce garçon , est un homme fort éclairé , qui s'appelle *Sainte Honte* , lequel dit à ce garçon de confesser clairement ses péchés ; il répond qu'il ne peut , c'est qu'il ne le veut pas.

Il dit encore qu'il n'en a pas la hardiesse ; il ose cependant bien être méchant , & n'a pas la hardiesse de devenir bon. Il dit que la honte l'en empêche ; cet homme le reprend , & lui dit que cela n'est pas vrai ; que la véritable honte , bien éloigné de ne pas dire la vérité , elle presse toujours de la dire ; ainsi tu vois qu'il se trompe. Là-dessus je dis à la Clarté : Quoi la honte persuade-t'elle que l'on dise ses péchés ? au contraire , je croiois qu'elle en empêchoit. Tu te trompes , Pasteur , ce que tu appelle honte , est pure effronterie , comme ce saint Homme lui a fort bien dit : Est-ce avoir de la honte de n'oser déclarer ses péchés qu'on a commis sans crainte & sans honte , en présence de Dieu. Au contraire ,

c'est être encore plus effronté & plus criminel de ne pas vouloir avoüer à la Majesté divine ce qu'elle sçait ; mais ingénûement les confesser avec douleur & confusion, c'est ce qui s'appelle véritable honte ; cette honte qui les retient n'est autre chose qu'un amour & une pure tromperie. La véritable honte est fille de la vérité très-sincère, & sortie de ses entrailles. Elle demeure dans la maison de la sainte Crainte de Dieu ; on l'appelle en Latin *Verecundia*, c'est-à-dire qu'elle est formée de la vérité, comme *Iracundia*, formée de la colere. Et entr'elles il n'y a point d'autre différence, sinon que la vérité est vétuë de blanc, & la honte de rouge : c'est la honte qui fait connoître la vérité ; & il n'y a point de honte

sans vérité. Je suis bien aise d'avoir appris cela. A ce que je vois la sainte honte ne peut mentir, & toujours est véritable, lors qu'il s'agit de parler, n'étant qu'effronterie de taire à Dieu & au Confesseur la vérité. C'est bien dit, me répondit-elle; ainsi les méchans, lui dis-je, tiennent pour vertu ce qui est une grande méchanceté & tromperie, lesquels en commettant des sacrilèges, donnent pour excuse cette fausse honte, ce qui est encore un autre crime. Cela est vrai, Pasteur, me répondit la Clarté; c'est ainsi que le monde change le nom des choses, il donne aux vices le nom de vertus, & aux vertus le nom de vices. Si un homme est insolent, il l'appelle galand homme. Si une femme est effrontée, il la qualifie

de bien entenduë. A un prodigue, il lui donne le nom de libéral, & à l'avare celui d'œconôme. Il traite le cruel de vaillant, & le pieux de lâche. De sorte que, sous le nom des Vertus, le monde donne à voir les vices; mais allons voir la Religion.

nejsfruncjsfruncjsfruncjsfruncjsfruncjsfruncjsfruncjsfr

CHAPITRE VII.

Le Pasteur va voir la Religion.

LA Clarté me mena par un chemin plein de lumières, le long duquel j'entendois chanter des Pseaumes & des Hymnes à la loüange du Seigneur, & des voix du ciel qui répondoient à ces divins Cantiques. J'y vis des Théologiens qui expliquoient avec beaucoup d'exactitude & de

Chapitre II.
Le Pasteur va visiter la Religion
la Piété et la Devotion.





sagesse tous les doutes & toutes les difficultés qui leur étoient proposées. Après avoir passé encore par quelques endroits, j'arrivai à l'antichambre de la Religion, accompagné du saint Désir, de la Ferveur & de la Clarté, qui aussi s'avancèrent pour demander permission d'entrer. Aussi-tôt, il vint à moi un beau petit garçon, si vif & si plein d'ardeur, qu'il me réjoüit à son abord. Il étoit vêtu d'un habit brodé tout d'or à fond bleu. Au-reste ce petit Ange étoit d'un esprit fort doux, & on remarquoit en lui quelque chose de grand & de majestueux. Je le saluai; mais lui sans s'informer qui j'étois, voyant mon habit de Pasteur, me demanda d'abord si je voulois parler à la Religion. Je lui dis que je désirois

en effet lui parler, pour lui communiquer quelque chose d'importance. Il me demanda si c'étoit pour remédier à quelque chose de ma Charge. Je lui fis réponse qu'il y avoit assurément beaucoup à y remédier, mais bien plus encore en ma personne. Ce petit Enfant me prenant les mains, me dit avec empressement, au nom de Dieu, Pasteur, ne tarde point à y remédier. J'admirai cette vivacité, qui me plût. Mais je vous prie, lui-dis-je, dites-moi qui vous êtes. Il me répondit, je suis le Zèle, Pasteur; c'est moi qui sers la Religion, & je te promets de te servir auprès d'elle; si de ton côté tu veux bien faire ton devoir. Ajoutant, travailles-y donc promptement, cher ami, & ne perds point de tems pour

des choses si importantes. Bel
Enfant , lui dis-je , il n'y a rien
qui presse si fort, il faut aupara-
vant que je voie la Religion , peut
être que les choses qui m'amènent
ici ne sont pas en si mauvais état
qu'elles aient besoin de grand re-
mède. Cela peut être, me répartit-
il; mais aussi me promets-tu d'y
remédier promptement , s'il est
nécessaire. Je ferai ce que je pour-
rai , lui dis-je ; je t'ai promis, me
dit-il encore , de te rendre servi-
ce auprès de la Religion : mais il
faut aussi que tu me promettes d'y
travailler tout de bon ; parceque
c'est au soin des Pasteurs que con-
siste le bien de la Religion. Il re-
commença de nouveau à me pres-
ser , afin que je lui promisse d'y
remédier. Et de telle manière ,
que voyant bien que ce Zèle-là

étoit du Ciel, je lui promis tout ce qu'il désiroit de moi. Mais auparavant, lui dis-je encore, il faut que je consulte la Prudence. Je n'eus pas plutôt nommé ce nom de prudence, qu'il jetta un grand soupir, & me dit : Ah, Pasteur ! prends bien garde que ce ne soit cette fausse prudence qui perd toutes mes causes & celle de Dieu, qui est une Prudence qui demeure dans le Palais de l'Esprit du monde, laquelle n'est que pure lâcheté, qui dit ordinairement à ceux qu'elle abuse, qu'il est bon d'aller doucement, que petit à petit on vient à bout de toutes choses, que l'âge amène tout, qu'ils sont jeunes aujourd'hui & que demain il s'amendront, que tout le monde en use ainsi, que le tems viendra auquel

on remédiera à tout. Cependant, Pasteur, le tems passe insensiblement, les cœurs s'endurcissent dans le mal, le jour du compte s'approche, on ne remédie à rien, & la perte devient inévitable, pour n'y avoir pas apporté dans le tems tous les remèdes nécessaires. Non, Pasteur, continua-t'il, je te conjure au nom de Dieu, de ne point t'arrêter à une si damnable prudence. Saint Zèle, lui dis-je, je te promets que je ne consulterai d'autre Prudence que celle qui demeure dans le Palais de la Science du Salut, qui est sainte, & à laquelle la Religion m'adressera sans doute, qui est une Prudence qui dispose sagement les choses, elle dissimule aujourd'hui pour exécuter demain; elle attend des mois entiers dans une

affaire d'importance, pour ne rien faire avec précipitation, laquelle sans perdre l'exécution de vûë, agit efficacement, disposant bien tous les moiens nécessaires pour bien réussir. Une Prudence qui considère & pense bien aux choses avant que de prendre résolution, & qui après s'être résoluë, est prompte à exécuter. Consulte celle-là, me dit le Zèle; mais aussi tout ce qu'elle te dira, ne me promets-tu pas de le faire? Oïï, lui dis-je, je te le promets. S'il est ainsi, me dit-il, pour te montrer que je te veux servir, je t'armerai d'une massuë, d'une cuirasse & d'un bouclier que tu trouveras dans un grand champ, que je t'enseignerai. Avec ces armes il ne se présentera rien à toi que tu ne surmonte. Mais de grace,

saint Zèle, lui dis-je, ne différez pas plus long-tems à me dire où est ce champ. La massuë, me dit-il, se nomme Force, la cuirasse Constance, & le bouclier Tolérance. Le champ se nomme Imitation, & ce champ tu le trouveras dans la Vie du Seigneur, & de ses Saints. Lis, considère, imites, prie & demandes, assurément tu vaincras & remporteras victoires sur victoires.

Quant à présent, continua le Zèle, comme je sçai que la Religion est occupée, en attendant que la Ferveur t'ait obtenu permission d'entrer, je veux en considération du saint Désir, qui est avec toi, te faire voir dans cette Tour prochaine, une Dame que j'aime beaucoup, que je tiens pour ma mere, je voudrois que

tu l'eûsse aussi pour la tienne; mais, lui dis-je, si l'on me vient appeler pour aller parler à la Religion, ne me trouvant pas, que dira-t'on de faire attendre une si grande Dame; ne t'embarrasse point de cela, me dit-il, je sçai que la Religion fera bien-aïse que tu aie vû & connu cette Dame. Il me mena dans une Salle richement meublée, où à main droite il ouvrit une porte dont on ne s'appercevoit point, que l'on appelle porte de l'intérieur. Il me fit ensuite monter par un escalier secret & étroit, dont les degrés étoient fort difficiles à monter. Mais comme le saint Désir & le Zèle me donnoient beaucoup de courage, & que j'allois doucement, j'arrivai au haut de la Tour, sans que je me sentis aucunement fatigué. L'on
me

me fit entrer dans une grande salle , où je trouvai une Dame , qui me parut extrêmement sage , laquelle continuellement regardoit par quatre fenêtres , qui avoient vüe vers l'Orient , l'Occident , le Septentrion & le Midi ; en sorte que rien ne pouvoit échaper à ses yeux. Je demandai au Zèle le nom de cette Dame , il me dit qu'elle s'appelloit *Vigilance*. Aussi-tôt m'ayant entendu , elle me dit : Comment , toi qui est Pasteur , tu ignore mon nom : Veille & soigne , Pasteur , si tu veux rendre bon compte de toi & de ton troupeau. Elle t'en a assez dit , me dit le Zèle , descendons.

Lorsque nous fûmes en bas , comme je cherchois la porte pour sortir , le saint Zèle me dit , puis-

que je t'ai fait voir celle que je regarde comme ma mere, quoique j'en aie une autre d'une qualité plus relevée qui s'appelle Lumière Céleste, je veux aussi que tu voie celui que je regarde comme mon Pere, bien que j'en aie encore un plus considérable, qui est Dieu. Il ouvrit une porte, d'où j'apperçûs un Vieillard, qui étoit au bout d'une Gallerie, assis dans un fauteuil d'yvoire, qui méditoit profondément, & étoit fort pensif. Le Zèle me dit que c'étoit le Conseil, & que je le considérasse bien. Ne peut-on pas lui parler; non, me dit-il? mais comment tu as à parler à la Prudence, c'est ici où tu lui parleras, car elle fait toujours sa demeure avec ce sage Vieillard, & c'est par elle qu'il te dira tout ce que tu au-

ras à faire dans le Palais de la Science du Salut ; car il n'y a point de prudence sans conseil , ni de conseil sans prudence. Aussi la Science du Salut ne t'a point dit de parler au Conseil , mais seulement que tu le voie , pour te donner à entendre qu'en le voiant si pensif , tu apprendrois qu'auparavant de résoudre des choses d'importance , il falloit y réfléchir , & beaucoup y penser. Nous ne fumes pas plutôt sortis de cette Tour , que le Zèle me dit encore , que puisque le saint Désir ne me quittoit point , il vouloit à sa considération me faire voir celle qui défendoit ses causes , sans laquelle il seroit souvent maltraité. Il me mena dans un beau jardin , au bout duquel il y avoit une manière d'amphitéâtre , sur le-

quel on voioit un trône magnifique, que l'on appelle Dignité, fait d'un bois très-fort, nommé Obligation. Au milieu de ce trône, on voioit une Dame qui étoit assise, laquelle faisoit tout son possible pour persuader à beaucoup de personnes qui l'écoutoient, la vérité de ce qu'elle leur avançoit. Elle louoit les vertus, & blâmoit fort les vices. Je l'écoutai assés long-tems; & je vous avouë, que quand elle parloit des choses de dévotion, elle enlevoit les cœurs, & faisoit pleurer tout le monde de joie; mais aussi quand elle vouloit se déchaîner contre les vices, elle faisoit tout trembler. Je demandai au saint Zèle, qui étoit cette Dame, il me dit que c'étoit *l'Eloquence*, celle qui le dé-

fendoit avec beaucoup de hardiesse & de sçavoir. Comme je l'écoutois parler avec feu & vigueur, & que son discours n'étoit rempli que de certaines façons de parler que je n'entendois pas, qu'on appelle figures, je prenois tout ce qu'elle disoit pour des rêveries, cela me fit dire que ce n'étoit point là la sœur de cette bonne Dame, que l'on nomme Sincérité, & que je ne croiois pas qu'elle fût grande ami de l'Humilité & de la Patience. Que tu es ignorant, Pasteur, me dit le Zèle, qui t'a dit que le cœur courageux n'est point patient parcequ'il défend avec vigueur ce qui est bon? Veux-tu que la calomnie soit plus éloquente que l'innocence? ce n'est ni humilité, ni patience de flater la vérité; au contraire c'est un oubli honteux,

& une grande lâcheté de le faire. N'as-tu jamais lû les saintes Ecritures, ni les saints Peres, qui sont remplis de tant d'éloquence, pour protéger la Vertu & réprimer le vice. L'iniquité aura-t'elle plus de force pour me blesser, que moi pour me défendre? veux tu que la Justice, le Zèle & la Vérité soient muets & dépourvus de moyens & de raisons pour la défense de leurs causes? Non, non, que le mensonge se taise, qui n'est qu'engeance de vipères; prétens-tu fermer la bouche à celui qui annoncé la parole du Seigneur, pour traiter d'éloquent un perfide & un libertin? Comme je vis que le saint Zèle s'échauffoit tout de bon & qu'il me monroit un visage tout de feu, d'où sortoit des rayons de Majesté, qui me donnoient de

la crainte , je changeai de discours. Je lui dis : Vous avez raison , saint Zèle ; mais si nous allons voir la Religion , il y a long-tems que je suis absent de mon troupeau , je voudrois bien y retourner. Me voiant persévérer dans mon dessein , il s'appaîsa doucement , & me dit , je vais moi-même solliciter ton entrée , puisque le saint Désir ne t'abandonne point , il s'en alla parler pour moi. Cependant je demeurai dans l'antichambre de la Religion , où je recevois les caresses d'un chacun , à cause du saint Désir qui étoit avec moi. Je le remerciai aussi de ce que son aimable compagnie me procuroit de grandes faveurs , par tout où j'allois. Mais lui , tout confus me répondit : Je ne suis rien , Pa-

steur, c'est à Dieu, à qui tu dois tout le bien qui t'arrive, c'est lui qui m'a donné à toi pour t'accompagner. Je lui demandai, pourquoi le Zèle étoit si petit de taille, étant âgé de tant de milliers d'années, car il étoit du tems de Phinées, lorsqu'il tua un Israélite, du tems d'Elie, quand il se servit des Soldats du Roi Achab, pour massacrer tous les faux Prophètes de Baal. Il me répondit, qu'il est petit, très-vif, & tout de feu pour pouvoir entrer partout dans les choses les plus petites, quand il s'agissoit du service & de la gloire de Dieu. Qu'il est toujours jeune & en vigueur, qu'il ne néglige rien, & qu'encore qu'il paroisse petit, c'est un Géant en force, & que c'est particulièrement dans les ames des

Pontifes, des Rois, des Princes, des Evêques & des Prédicateurs qu'il paroît grand. Je lui demandai pourquoi son habit étoit bleu, & enrichie d'une broderie d'or, il me dit que l'or représentoit la charité, dont il étoit animé, & que le bleu, étoit la livrée du ciel & la sienne. Alors la Ferveur sortit de la chambre de la Religion, qui me dit que la Religion avoit touûjours été occupée à donner des ordres pour de grandes affaires de l'Eglise, & que pour le présent je pouvois entrer.

Aussi-tôt la porte me fut ouverte, par une vénérable Dame que l'on appelle *Révérance*, je ne fus pas si-tôt entré, que je reconnus bien par la joie intérieure que je ressentis, que cette haute Vertu étoit la baze & le fonde-

ment de toutes les autres. Son Trône étoit d'une magnificence toute extraordinaire ; on y voioit en relief des trophées de batailles spirituelles ; des triomphes admirables de la Foi , quantité d'Hérétiques renversés & amenotés à ses pieds , les uns morts, & d'autres encore vivans. Le Fauteüil où elle étoit assise étoit d'un métal fort précieux , que l'on appelle Fermeté. Elle portoit sur sa tête une Couronne toute éclatante nommée gloire de Dieu. A ses côtés elle avoit deux saintes Dames appellées *Pitié* & *Dévotion* , qui regardoient le ciel avec beaucoup d'amour & de tendresse. La Religion avoit sa main appuyée sur la tête d'une jeune fille , laquelle charmoit tous ceux qui la regardoient , on me

dit qu'elle se nommoit *Miséricorde*, je la pris d'abord pour la Fille : mais j'ai sçu depuis que ce n'étoit que la Nièce, & qu'elle étoit fille de la Piété. Le saint Désir & la Ferveur me dirent que je n'avois pas besoin d'autre compagnie que la leur, parceque la Religion les estimoit beaucoup. Cela fit que je m'approchai d'elle avec confiance, & la saluai avec un profond respect. Ensuite, je lui fis connoître mes peines & mes difficultés, dont elle me donna éclaircissement. L'on voioit encore sur ce trône un homme vénérable, d'un mérite extraordinaire, qui étoit debout, & fort attaché au service de la Religion, que l'on nomme *Culte divin*. Enfin, après avoir reçu tous les saints avertissemens de la Religion, je

pris congé de ces illustres Dames, pour m'en aller avec le saint Désir, la Ferveur & la Clarté, au quartier de la Prudence.



CHAPITRE VIII.

Le Pasteur va visiter la Prudence.

ETant arrivés à l'appartement de la Prudence, nous trouvâmes à la porte un petit homme bien agréable, en qui l'on voioit beaucoup de retenue, de grace & de bienséance; on me dit qu'il s'appelloit *Agréement*. Je fus reçu de lui avec toute l'honnêteté possible. Il étoit vêtu d'une étoffe de différentes couleurs, mais si bien assorties, que cela étoit fort agréable; car elles étoient vives, & des plus belles

lesque l'on l'çauroit jamais voir. La Clarté me dit : Remarque bien cet homme, Pasteur, il est petit, la Prudence en fait grand estime, & c'est lui qui a le plus de crédit auprès d'elle. J'avois bien entendu parler de lui, lui dis-je, mais je ne croiois pas que ce fût un homme de cette importance. Sçache, me dit-elle, que dans toutes les affaires de la Prudence, l'Agrément est une personne des plus nécessaires. Tu dois donc dorénavant avoir pour lui beaucoup de considération. J'en demeurai d'accord, & il est certain que tout consiste en l'Agrément. Commander sans agrément, c'est peu de chose, aussi-bien que de gouverner sans agrément, & il en est de même de prêcher ou de faire quelque chose ; de sorte que

l'agrément est quelque chose de considérable. Cet agréable homme me demanda si je souhaitois parler à la Prudence, je lui fis réponse que c'étoit ce que je desirois le plus, aussi-tôt il entra avec la Ferveur pour en obtenir la permission, d'où étant de retour, l'Agrément me dit qu'il avoit eû le bonheur d'y trouver deux Rois qui alloient sortir; lesquels avoient eû une longue conférence avec elle sur des affaires de leur Roiaumes. Ils ne furent pas plutôt sortis qu'il me fit entrer. D'abord deux vénérables Vieillards m'accostèrent, qui me présentèrent à la Prudence, leur port étoit grave, & ils étoient modestement vêtus. La Clarté me dit que l'un s'appelloit *Entendement*, & l'autre *Bon Sens*, & que leur charge

étoit de conduire les nouveaux venus à la Prudence. Cette illustre Vertu étoit assise sur un trône magnifique , autour duquel on voioit des Législateurs , des Papes & des Conciles assemblés , qui lui faisoient leur cour. Elle étoit vêtue d'une étoffe admirable , que l'on appelle Droit humain & droit Divin. Elle avoit en main un Livre appelé Prévoiance , dans lequel elle lisoit souvent ; quelquefois elle n'avoit pas plutôt lû deux lignes , qu'elle appelloit deux de ses favoris qui lui étoient entièrement dévoués , par lesquels elle envoioit des secrettes dépêches à la Vigilance , laquelle ne faisoit rien que par ses ordres , & avoit soin de lui en rendre un compte très-exact. Aux côtés de la Pru-

dence on voioit deux belles Dames, que l'on nomme *Tempérance & Discretion*. La *Tempérance* est une Dame fort paisible & retenuë. La *Discretion* tenoit dans les mains des fleurs, qui après les avoir fleurées les distribuoit à de très-prudens & sçavans Personnages qui étoient auprès d'elle. Proche de ce trône on voioit encore une très-jeune Dame, que l'on appelle *Modestie*; l'on me dit qu'elle étoit mère de l'*Agréement* & proche parente de la *Prudence*. Il y avoit un autre trône d'une Majesté & grandeur pareille à celui de la *Prudence*, où étoit une Dame de grande autorité que l'on appelle *Justice*, laquelle tenoit en main une épée nuë; l'on voioit auprès deux autres illustres Dames, dont

l'une qui est d'une grande beauté se nomme *Paix*, & l'autre *Force*, lesquelles avoient chacune en main un bâton de Héraut, couronné de Laurier. L'épée de la Justice avoit quatre tranchans bien coupans, sur l'un desquels il y avoit écrit, *Loi*, dessus un autre côté on y lisoit *Vindicative*, & sur les deux autres, *Distributive* & *Commutative*. On disoit que cette épée coupoit tout indifféremment, & qu'elle faisoit des Loix admirables, qu'elle récompensoit les bons, punissoit les coupables, rendoit à un chacun ce qui lui appartenoit, & qu'elle faisoit tout cela avec tant d'équité, que s'il y avoit eût même dans la Justice quelque chose à couper, elle l'eût fait avec autant de résolution & d'indifférence, que chés

les plus inconnus. On appelle cette épée Rectitude.

Jamais je ne fus plus surpris de voir tant de grandeurs ; car les Rois , les Princes , les Gouverneurs & les Magistrats étoient tous tête nuë devant cette Prudence. La Justice même déclaroit que c'étoit d'elle que toutes ces illustres Personnes tenoient leurs Sceptres, leurs Couronnes & leur pouvoir. Enfin, je m'approchai de la Prudence , & après lui avoir rendu tous les respects qui lui étoient dûs, je la priai de m'instruire des devoirs de ma charge, ce qu'elle fit, par d'excellens moiens qu'elle me donna pour y bien réüssir. Elle m'ordonna sur-tout de suspendre quelquefois certaines choses, sans néanmoins les abandonner : me disant qu'elle m'avertiroit au be-

soin par un de ses messagers, que l'on appelle Occasion. Elle me dit encore de me souvenir toujours de l'Agrément, & de ne le perdre jamais de vûë. Le soin extraordinaire que la Prudence prit de m'avertir, de me servir de l'Agrément en toutes choses, m'obligea de lui repliquer, Madame, je vous assure qu'il y a des choses si fâcheuses d'exécution, & qui donnent tant de déplaisir, que c'est une peine extrême d'y faire trouver l'Agrément; nous souffrons quelquefois tant de peines, de mécontentemens & de persécutions, qu'il n'y a courage qui y puisse résister. Alors la Tempérance qui étoit auprès d'elle, prenant la parole, me dit que je fisse en sorte dans ces occasions de

me souvenir d'elle , qu'elle m'y aideroit & assisteroit avec beaucoup de joie. La Discretion me dit aussi qu'avec les fleurs qu'elle tenoit , je pourrois venir à bout de tout , pourvû que je voulusse bien me servir de l'Agrement pour les discerner , & choisir celles qui m'étoient les plus propres , & qu'avec tous ces moiens je devois encore avoir recours à la Force , qui est une Dame , laquelle jointe à leurs assistances feroit tout exécuter , & que Dieu de son côté ne m'abandonneroit point.

La Prudence m'ordonna encore de voir une Dame , qui est sa grande amie , laquelle demeure dans une des chambres de son appartement , que l'on appelle *Dissimulation* , & qu'après lui

avoir parlé , j'allasse voir la Patience.

Je m'en allai donc à la chambre de la Dissimulation , qui est une Dame de grande retenue , & qui se possédoit beaucoup. Elle étoit habillée de deux étoffes de différentes couleurs , mais il n'y en avoit jamais qu'une qui paroissoit & qui couvroit celle que l'on ne voioit pas. La Ferveur me dit que celle qui étoit dessous , étoit une étoffe d'un prix inestimable , & que tous ceux qui ne regardoient la Dissimulation qu'à son extérieur , ne pouvoient jamais manquer d'être trompé. Il me sembla pour lors que c'étoit avoir peu de Police dans le Palais de la Science du Salut , de souffrir une chose qui paroissoit toute autre qu'elle n'étoit. Le saint Dé-

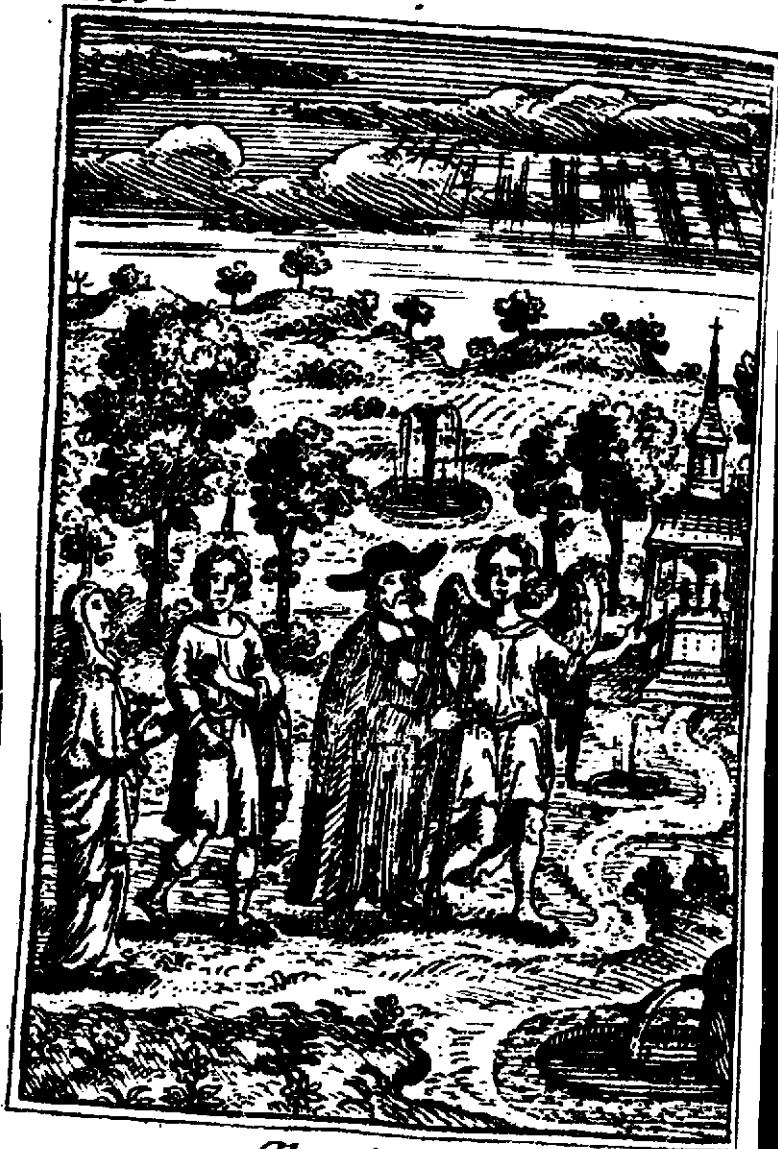
ſir me dit que je n'y devois pas trouver à redire : qu'au contraire, la Diffimulation étoit très-néceſſaire à la Prudence, & que cette perſonne étoit d'une grande ſageſſe. Même la Prudence vouloit bien qu'en de certaines rencontres on ne fît point paroître au-dehors ce que l'on ſentoit au-dedans, de même qu'un homme qui cache les défauts de ſon corps par un habillement qui les couvre, peut auſſi quelquefois cacher les ſentimens de ſon cœur, par une ſérénité de viſage, & que par ce moien, dont on ne ſe ſervoit que pour un bien, on venoit à bout de certaines choſes, qui autrement ne réuſſiroient jamais. Je fus bien-aiſe d'avoir appris ce ſecret, pour le mettre en pratique quand l'occaſion ſ'en préſenteroit,

& pour ſçavoir répondre à ceux qui diſent que la prudence eſt une timidité, & la diſſimulation une pure trahiſon.

Cette Dame me dit qu'il falloit me défaire de ma charge, ou me préparer à ſouffrir, que je verrois paſſer bien des choſes auſquelles je ne pourrois remédier malgré tous les efforts que je pourrois y apporter. Car, ajoûta-t'elle, la charge de Paſteur eſt un miniſtère tout-à-fait ſtérile & déſolant, pour ne voir preſque point de fruit de tant de peines & de fatigues que l'on s'y donne, & pour la perte que l'on fait tous les jours de ſes brebis, étant impoſſible d'y vivre ſans une grande patience. Qu'au-reſte je devois avant toutes choſes avoir de parfaites connoiſſances du bien & du mal; & que

pour y réussir & en faire un juste discernement, je ne devois jamais perdre la Prudence de vûë, ni oublier de toujours me servir de l'Agreement. Je lui dis que l'ignorance & les sottises étoient si grandes dans le monde, & les Pasteurs quelquefois si épuisés de travail à combattre une malheureuse femme, que l'on appelle Stupidité, & une autre que l'on nomme Tiédeur, dont se prévaut bien souvent un autre misérable, que l'on appelle Relâchement, qu'à peine restoit-il du courage pour se soutenir contre un mal si général. La Dissimulation me dit: Pasteur, il est nécessaire que tu aille voir la Patience, parce que sans elle je ne puis te servir de rien.





Chapitre IX.
 Le Pasteur va voir
 la Patience.



CHAPITRE IX.

Le Pasteur va voir la Patience.

AU sortir de l'appartement de la Dissimulation, la Clarté me mena par de longues allées plantées d'arbres, le long desquelles on marchoit sur un gazon bordé de fleurs, où les fontaines & les doux ramages des oiseaux rendoit ce lieu le plus charmant du monde. Nous passâmes de ce Jardin dans un autre où nous trouvâmes un homme qui se promenoit avec une Dame qui me parut d'un esprit bien résolu. Je demandai comment s'appelloient ces personnes, on me dit que l'homme s'appelloit Constance, & la dame Résolution.

Ceux qui m'accompagnoient leur dirent que je désirois parler à la Patience ; ils firent réponse qu'ils n'étoient point les portiers de la maison , qu'ils étoient bien au service de la Patience , mais que leur emploi étoit plus noble & plus relevé , qui étoit d'exécuter tout ce que la Patience ordonnoit. Ils nous dirent de passer plus loin dans un autre Jardin , où l'on nous rendroit raison de ce que nous demandions. Nous ne fûmes pas plutôt entrés dans cet autre Jardin , que nous vîmes une bonne femme qui nous parut fort triste , que l'on appelle Affliction. Elle étoit en conversation avec un homme très-prudent , qui tâchoit de la consoler , lequel se nomme Courage. Aussi tôt qu'on leur eût

dit que nous désirions parler à la Patience , & que j'étois un Pasteur qui venoit de loin pour lui communiquer quelque chose , Ils nous dirent de les suivre , & qu'ils nous alloient lui faire parler.

Ils nous firent donc entrer dans un grand appartement , nous conduisant par de longues galeries à une belle Chapelle , où il n'y avoit guères de jour. On voioit à la porte de cette Chapelle une noble Dame qui paroissoit avoir beaucoup de vertu & de force ; aussi par les prudens conseils qu'elle donnoit à tous ceux qui entroient & sortoient de ce lieu Saint , elle les encourageoit d'une façon si merveilleuse , qu'elle les rendoit inébranlables. La Clarté me dit que cette Dame s'appelloit Longanimité. Je lui demandai si elle

ne servoit pas la Prudence, elle me dit que non, & qu'ordinairement elle servoit la Patience, que sa fonction étoit d'agrandir & d'élargir le cœur de tous ceux qui avoient affaire à sa maîtresse. Nous allâmes ensuite à une autre Chapelle, toute éclatante de lumière, où l'Autel étoit d'une beauté admirable, parée & ornée de Tableaux des plus excellens Peintres, représentant tous les Mystères de la Passion de notre Seigneur. Dans le milieu de l'Autel il y avoit un Crucifix, duquel couloit le sang précieux; aux deux côtés étoient la sainte Vierge & le Disciple bien-aimé, tout pénétrés de douleur, & des Séraphins au pied de la Croix, fondans en larmes. La Chapelle étoit aussi remplie de

Tableaux, où l'on voioit les actions héroïques des Martirs, des Confesseurs & des Vierges, qui ont souffert pour l'amour de Dieu: Et entr'autres l'Histoire de Job y étoit représentée tout au long. Après avoir considéré ce lieu si saint & si dévot, je demandai à la Ferveur & au saint Désir, où est donc la Patience? la voilà, me dit la Clarté, attachée à cette Croix, en me montrant du doigt l'Image du Rédempteur. Ces paroles me touchèrent si fort, que me prosternant en terre, je dis: O Sauveur de nos ames! aimable & très-patient JESUS! qui peut se plaindre de ses peines en regardant les vôtres? où est celui qui souffre autant que vous? & qu'importe-t'il que le méchant souffre, mais que vous, mon Dieu,

qui êtes infiniment bon, & l'innocence même, soiez dans les souffrances ? quel honneur y a-t'il encore à chercher, après vous avoir vû élevé en Croix, & chargé de confusion ? Oûi, mon doux Jésus, les souffrances feront dorénavant toutes mes joies ; & les mépris, mes plus chers contentemens.

Aloes la Clarté me dit, Tu vois donc bien, Pasteur, que le Seigneur qui est attaché à la Croix pour nos péchés, est la Patience même, & qu'il veut bien lui-même te servir d'exemple. C'est lui que tu dois regarder dans tes souffrances, & c'est à lui que tu dois avoir recours dans tes plus grandes peines. Mais comme notre Seigneur veut bien qu'en cette vie nous nous servions d'exem-

ples, de comparaison, & de figures pour nous instruire & nous aider jusqu'à ce que nous levoions face à face, tourne-toi, & tu verras ici une sainte Dame qui représente la Patience, à qui tu pourras dire le sujet qui t'amène. Je me tournai, & j'apperçûs une belle Dame qui portoit la douceur peinte sur son visage, laquelle étoit à genoux devant l'Autel, regardant l'image du Crucifix avec une tendresse admirable; je m'approchai d'elle, & me mettant aussi à genoux, je lui dis, très-sainte Dame, je suis un Pasteur qui ai crû jusqu'à présent avoir souffert quelque chose, mais maintenant que je vois ce que mon Sauveur a enduré, je n'ose plus dire que j'ai souffert; cependant comme mes misères sont

grandes , je vous prie de m'apprendre de quelle manière je dois supporter mes peines intérieures & extérieures qui bien souvent m'accablent. Cette sainte Dame me répondit , présente-toi alors à ce divin Sauveur qui a tant souffert pour toi , il t'encouragera à souffrir pour lui. Mais si vous sçaviez la peine que j'ai à m'amender. Supporte patiemment tes propres misères , me dit-elle, qui te sont de plus grand fruit que toutes les peines qui te peuvent venir d'ailleurs. Si tu peux vaincre , à la bonne-heure ; si tu ne le peux , aies-en du-moins le désir. Mais je tombe si facilement par pensées & par paroles , que cela me désole. Elle me répondit , que tout le monde tomboit , mais que jeüssse soin de me relever , & de

m'humilier quand je serois tombé. Ce qui me fait le plus de peine, c'est que les méchans empêchent que l'on s'amende, & qu'il y a dans le monde des gens qui nous poussent à pécher. Cela a toujours été, me dit-elle, aies soin de corriger ce que tu pourras, & demande à Dieu qu'il supplée au reste. Mais il m'est bien sensible, lui dis-je, de me voir persécuté, & quelquefois malicieusement accusé, sans être coupable, & sans en sçavoir la cause. Tu ne sçais guères ce que tu dis, si tu penses n'être point coupable; si tu péche chaque jour tant de fois, dois-tu t'étonner que l'on te persécute? Mais, sainte Dame, lui dis-je, ce ne sont point mes péchés qui font que l'on murmure contre moi, c'est parceque

je m'oppose à la perte de mes brebis, & que je veux les empêcher de tomber. Ne regarde point, me dit-elle, le mal qu'on te fait, mais seulement le mérite qu'il y a pour toi de l'endurer. Reçois leurs outrages avec patience, pour satisfaire à tes péchés, & sçache que ce qui leur sera imputé à mal & à péché, deviendra pour toi une occasion d'un mérite infini. Ce qui m'afflige le plus, lui dis je encore, ce sont les choses odieuses & terribles que l'on dit contre mon honneur. Pasteur, me dit-elle, si tu mets là ton honneur, c'est en avoir bien peu; il n'y a point d'autre honneur à défendre & à conserver que l'honneur de Dieu, & de souffrir pour son amour. Que ferai-je donc pour corriger les défauts

des ames qui sont en ma charge ?
Apportes y tous les soins que tu
pourras, & si tu n'y peux remé-
dier, c'est assés de les pleurer; re-
garde le Seigneur, qui voulant re-
médier au malheur universel de
tous les hommes, laisse le franc ar-
bitre à un chacun de se servir du
remède de sa Croix, sans néan-
moins remédier à tout, puisque
malgré les divins secours de sa Pas-
sion, tant de gens se perdent tous
les jours dans le monde. Enfin,
ce que tu dois faire, c'est de
travailler & d'instruire, de
conseiller & de souffrir, & sur-
tout de t'amender. Vivant de
la sorte, si tu n'obtiens point
ce que tu désires, tu obtiendras
ce qui t'est nécessaire. Il n'y a point
de chemin sûr, si ce n'est celui
de l'Imitation du Seigneur & de

les saints. Ils ont tous beaucoup souffert, & on ne peut mieux imiter ce Sauveur qu'en souffrant avec lui. Pasteur, va-t'en en paix avec cette vérité.



CHAPITRE X.

*Le Pasteur va voir la Mortification
& la Pénitence.*

Après avoir adoré le Seigneur qui est la Patience même, de qui celle qui me parloit n'étoit que la figure, je sortis de cette sainte Chapelle avec la Clarté, qui me demanda si je voulois aller voir d'autres Vertus, je lui fis réponse que la Science du Salut m'avoit ordonné de les voir toutes. Nous nous mîmes en chemin pour aller voir la Mortification & la Pénitence,

rence, qui font ensemble leur demeure. Après avoir un peu marché, nous entrâmes dans un bois fort épais, que l'on appelle *Abstraction*, lequel étoit sur un côteau. Nous montâmes à travers ce bois avec un peu de peine, par un sentier fort rude, que l'on nomme *Difficulté*, qui nous conduisit jusqu'au haut de la montagne, d'où l'on voioit tout à découvert le Palais de l'Esprit du monde. Au premier pas que nous fîmes hors de ce bois, nous vîmes une grande maison qui paroissoit être quelque Monastère, d'où sortoit une bonne femme qui couroit après de petits garçons & une petite fille qui fuioient de toutes leurs forces. Cette femme les appelloit & leur crioit de revenir; mais comme

s'entreténir avec une autre malheureuse femme que l'on appelle *Murmure*. Je demandai comment s'appelloit cette petite fille, elle me dit *Langue*, qui seul suffit pour renverser tout un monde, c'est une petite vipère, qui a deux maudits petits freres, que l'on appelle les *Yeux*, qui me tuënt, & dont je ne puis venir à bout, m'étant impossible de les pouvoir retenir; qui ne travaillent qu'à empoisonner l'ame du mauvais air que leurs promenades libertines lui attirent de toutes parts; de manière que je ne vis pas, & je souffre continuellement le martire. Cette femme lassée n'ayant pû joindre les petits libertins, fit appeller deux personnes qu'elle envoia après eux pour les ramener, l'une appellée *Réforme* & l'autre *Sé-*

vérité, lesquelles furent encore aidées d'une autre, qu'on nomme *Exercice*, qui les prirent & amenèrent les mains liées en la maison de la Mortification, où étans ils y furent traités comme ils le méritoient. J'entrai dans cette grande maison, dont le Portier avoit le visage pâle & défait, je demandai qui étoit cet homme, lequel paroissoit être le mari de l'Austérité: l'on me fit réponse que je l'avois deviné, & que c'étoit en effet son mari, qui s'appelloit *Sainte Haine*. Je fus tout étonné de voir que dans le Palais de la Science du Salut il y avoit des choses si laides & si mauvaises, dont je ne pus m'empêcher de dire ce que j'en pensois. Tu te trompes, me dit la Clarté, tout cela n'est ni laid ni mau-

ils fuioient toujours plus fort, & ne pouvant les arrêter, elle se contenta de les menacer, disant qu'ils s'en repentiroient. Je demandai qui étoit cette femme & ces petits enfans si rebelles, la Clarté me dit qu'elle s'appelloit *Austérité*, laquelle étoit au service d'une grande Dame, que l'on nomme *Mortification*, supérieure de ce Monastère; laquelle avoit donné ces petits enfans à la garde de cette femme, pour les gouverner & les élever, avec lesquels néanmoins elle étoit toujours en querelle. L'*Austérité*, lassée d'avoir couru, s'alla asseoir au pied d'une Croix qui étoit au milieu de la plaine, & là pouffoit des plaintes qui alloient jusqu'au ciel; disant, Est-il possible que je n'aie pas une heure de contente-

ment en ma vie , & que ces enfans me résisteront toujours ? Quel compte rendrai-je d'eux à la Mortification ? Je m'approchai de cette femme affligée , pour sçavoir qui étoient ces petits enfans qui lui donnoient tant de peine. Elle me dit que les uns s'appelloient *Sens* , & les autres *Passions* , qui est une troupe d'ennemis qui l'exercent le long du jour. Il y a , continua-t'elle , dans le Palais de l'Esprit du monde une maison d'une femme perdue , que l'on appelle *Relâchement* , vers laquelle ils s'enfuient & se retirent sans cesse , malgré tous les soins que je tâche d'y apporter. Et cette petite fille perverse , nous dit-elle , que vous voiez qui fuit avec les autres , y a aujourd'hui demeuré plus de quatre heures à

s'entretenir avec une autre malheureuse femme que l'on appelle *Murmure*. Je demandai comment s'appelloit cette petite fille, elle me dit *Langue*, qui seul suffit pour renverser tout un monde, c'est une petite vipère, qui a deux maudits petits frères, que l'on appelle les *Yeux*, qui me tuent, & dont je ne puis venir à bout, m'étant impossible de les pouvoir retenir; qui ne travaillent qu'à empoisonner l'ame du mauvais air que leurs promenades libertines lui attirent de toutes parts; de manière que je ne vis pas, & je souffre continuellement le martire. Cette femme lassée n'ayant pu joindre les petits libertins, fit appeler deux personnes qu'elle envoya après eux pour les ramener, l'une appelée *Réforme* & l'autre *Sé-*

vérité, lesquelles furent encore aidées d'une autre, qu'on nomme *Exercice*, qui les prirent & amenèrent les mains liées en la maison de la Mortification, où étans ils y furent traités comme ils le méritoient. J'entrai dans cette grande maison, dont le Portier avoit le visage pâle & défait, je demandai qui étoit cet homme, lequel paroissoit être le mari de l'Austérité: l'on me fit réponse que je l'avois deviné, & que c'étoit en effet son mari, qui s'appelloit *Sainte Haine*. Je fus tout étonné de voir que dans le Palais de la Science du Salut il y avoit des choses si laides & si mauvaises, dont je ne pus m'empêcher de dire ce que j'en pensois. Tu te trompes, me dit la Clarté, tout cela n'est ni laid ni mau-

vais ; au contraire ceux qui connoissent les qualités de cet homme , sçavent bien qu'il est de grand mérite , & qu'il ne hait personne que soi-même ; qu'il n'y en a point de plus généreux que lui , parcequ'il veut toujours se vaincre & se rendre maître de ses passions , nonobstant toutes les difficultés qu'il y peut rencontrer. Aussi est-ce cet homme qui a les clefs des portes qui conduisent aux grandes Vertus, & ce n'est que par lui qu'on y arrive. C'est de cet homme de qui notre Seigneur parle, en saint Luc. C. 14. v. 26. quand il dit : *Si aucun vient à moi, & ne hait son père & sa mère, femme, enfans, frères & sœurs, & même son ame, il ne peut être mon Disciple.* Cet homme est un Saint, parcequ'il n'a de la haine que

pour le mal, afin de se mieux porter au bien ; c'est lui qui ordonne, & l'Austérité exécute. C'est entre ces deux Saints mariés que la Mortification met tous les soins, & à qui elle confie tous les exercices, & aussi c'est d'eux qu'elle tire toutes les espérances du bien de sa maison.

Je trouvai la Mortification accompagnée de plusieurs saintes Religieuses, loüant Dieu & vivant avec elle, comme des Anges sur terre. Je lui demandai quel étoit son emploi, elle me fit réponse qu'il étoit pareil à celui d'un Général d'Armée, qui étoit de soutenir généreusement de rudes combats qui lui étoient souvent livrés par ses ennemis ; qu'il les falloit vaincre ou combattre jusqu'à la mort. Je fus surpris de cette ré-

ponse, & Je ne pûs m'empêcher de lui dire que sa profession & son sexe ne convenoient guères au métier de la guerre. Sçache, me dit-elle, que la guerre que l'on fait pour se vaincre, convient à tous sexes & à toutes professions, quoi qu'elle soit même plus rude & plus forte que la plus sanglante de la terre; & que la couronne de gloire appartient véritablement à celui qui sçait vaincre. Elle me dit ensuite que de son appartement l'on passoit à un autre plus retiré où étoit la Pénitence, & que de celui-là on alloit à celui de l'Oraison; que c'étoient ces deux saintes Personnes qui gouvernoient tout dans cette grande maison, laquelle est entourée de hautes murailles, que l'on appelle *Protection de Dieu*, qui la mettent en sûreté.

Je passai donc plus avant pour aller à l'appartement de la *Pénitence*, m'imaginant qu'il ne pouvoit y avoir que de tristes momens à y passer. Cependant je n'y fus pas plutôt arrivé que je ressentis en moi certaine joie qui donnoit bien à connoître que les vertus de cette sainte Dame étoient de grand prix ; puisqu'en s'approchant seulement d'elle, on commençoit à goûter la douceur des consolations qui toujours l'accompagnent. J'y fus reçu avec beaucoup de courtoisie, par une fort agréable Dame, que l'on appelle *foie*, laquelle étoit accompagnée d'une autre plus retenüe & plus circonspecte, que l'on nomme *Sérieuse*. On me dit que dans cette sainte Maison jamais l'une n'alloit sans l'autre, & quand

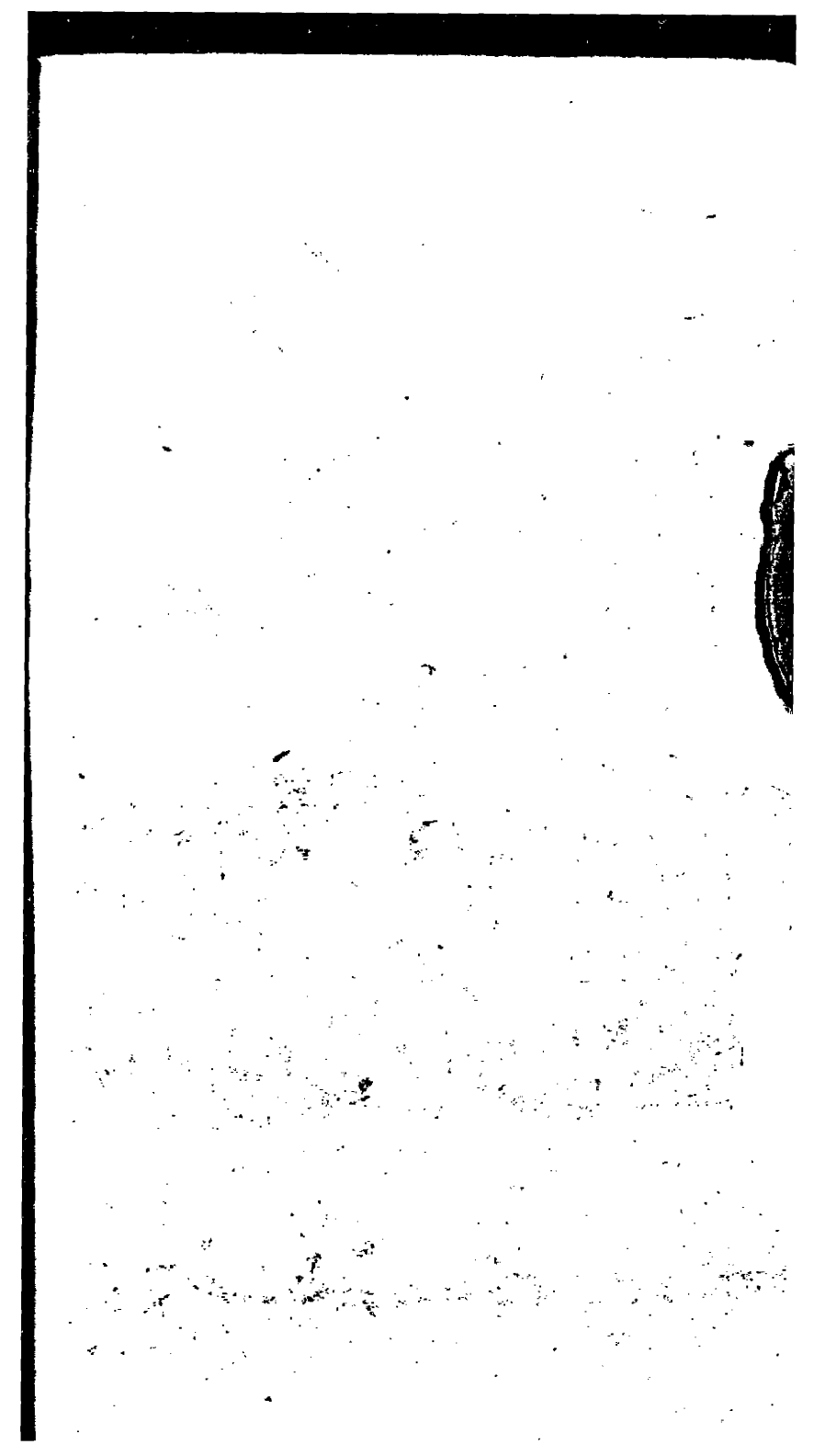
la Joie passoit un peu les bornes , aussi-tôt la Sérieuse la faisoit ressouvenir d'un Seigneur que la Pénitence honore & sert avec une grande affection, & qu'ensuite elle l'enfermoit dans une chambre triste , que l'on appelle *Pleurs & Douleurs* , d'où elle ne laissoit pas de sortir bien contente. Enfin , j'entraï où étoit la Pénitence , laquelle me reçût avec un visage tout-à-fait content ; mais comme je ne vois que joie & contentement en elle, bien éloigné d'être triste & chagrine , comme je m'étois imaginé la trouver , je ne pûs m'empêcher de lui demander si c'étoit elle qui étoit la Pénitence. Ami, me dit-elle , je vois bien que tu ne me connois pas ; si tu me vois joieuse , sçache que j'ai grand

sujet de l'être ; car ce n'est que celui qui souffre pour Dieu qui peut-être content. Dieu même, celui qui se réjouit sans Dieu est celui qui ne peut-être que très-malheureux, & les peines sont de grand contentement quand on les endure pour celui qui a tant souffert pour nous. Cher ami, continua-t'elle, dans cette maison tout est joie, parceque tout est Dieu.

Il est vrai que tout y étoit en paix, & jamais on n'a vû de plus agréable lieu, ce n'étoit que consolations & une grande conformité entre les personnes qui y vivoient. Je désirai scavoir de quoi ces saintes personnes vivoient les jours précédens ; L'Abstinence, qui en est la pourvoieuse, & qui est de bonne santé, forte,

fraîche & vermeille, me dit qu'elles avoient vécu de quelques herbes, avec un peu de pain & d'eau, & qu'avec cela elles se trouvoient aussi contentes que si elles eussent mangé les choses du monde les plus délicates. Le pauvre manger, dis-je alors en moi-même.

L'Abstinence alla parler à l'oreille de la Supérieure, à qui elle dit qu'il étoit tems de reprendre les saints Exercices, & qu'elle en avertît les autres. La Pénitence toujours joyeuse dit, vous sçavez, mes Sœurs, que l'Abstinence nous dit, que nous nous abstentions de plus grande conversation, pour aller aux saintes Occupations. Je demandai si l'Abstinence se méloit d'autre chose que de la nourriture : la Pénitence





Chapitre XI.
Le Pasteur, Visite
L'Oraison.

ce me fit réponse qu'elle se mé-
 toit de tout, & encore plus de
 les abstenir de parler & de se di-
 vertir, que du manger; parceque,
 dit-elle, c'est un plus grand mal
 à l'ame de trop parler & de trop
 se récréer, qu'au corps de boire &
 de manger.

Nous sortîmes de ce saint Lieu
 avec assés de peine, car nous étions
 charmés de nous voir parmi de si
 saintes Ames.



CHAPITRE XI.

Le Pasteur visite l'Oraison.

NOUS allâmes voir l'Orai-
 son, qui a aussi son quar-
 tier à part, quoiqu'elle
 soit presque toujours avec la
 Pénitence. On nous mena le
 long d'une allée d'arbres qui nous

conduisit au lieu où elle fait sa demeure ; mais comme tout y étoit fermé nous fûmes obligés de frapper à la porte qui nous fût aussitôt ouverte par un vénérable Vieillard , lequel lorsqu'il nous vit , mit le doigt sur sa bouche , nous faisant signe de ne pas faire de bruit. Je lui demandai qui il étoit , je suis me dit-il , le *Silence*. Pourquoi parlez-vous ? puisque vous êtes le *Silence*. Le *Silence* n'est point muet , me repliqua-t'il , mais il ne parle & ne dit précisément que ce qui est nécessaire. Je lui demandai qui demeurait dans cet appartement , il me répondit que c'étoit l'*Oraison* ; & qu'est-ce que l'*Oraison* , ce n'est pas à moi à te l'apprendre , c'est à l'*Exercice* ? Le *Silence* s'en alla appeler quelqu'un au son de la

cloche, pour nous venir parler. Après avoir un peu attendu, il vint nous une Religieuse à qui nous dûmes que nous désirions parler à la Supérieure. Au même tems elle l'alla avertir, & quand elle fut de retour, elle dit qu'elle étoit occupée : mais en attendant qu'elle pût nous parler, elle nous pria de voir la maison, & tout ce qu'il y avoit de rare.

Nous allâmes par cette Maison, faisant le moins de bruit que nous pouvions, où nous vîmes en divers endroits plusieurs Religieuses qui prioient Dieu avec beaucoup de ferveur, d'autres s'occupaient à quelques Exercices qui leur avoient été ordonnés.

J'admirois que tout ce quelles faisoient, c'étoit toujours en priant, accompagné d'une clarté

admirable, que l'on appelle *Présence de Dieu*. J'y vis un peu de loin une sainte Religieuse qui souffroit extrêmement, dont j'en avois grande compassion; laquelle étoit maltraitée par de grands Géans noirs, qui lui donnoient de si grands coups qu'un seul étoit capable de l'assommer. On voioit au milieu d'eux une vieille femme bien méchante, qui les animoit, & leur disoit, frappez, frappez. Cette pauvre Religieuse soupiroit seulement, & souffroit tous ces maux sans dire un seul mot. Je voulus m'approcher pour tâcher de la secourir; mais la Clarté qui s'apperçût de mon dessein, me dit, que tu es ignorant, Pasteur, hé bien approche & touche, tu verras ce que c'est. A mesure que j'approchois,

j'apperçûs que ces hommes dispa-
 roissoient ; & quand j'eûs fait en-
 core quelques pas , je ne trouvai
 plus que la Religieuse seule, joieu-
 se & contente comme un Ange.
 Je demandai qui recevoit ces
 coups , puisque la Religieuse é-
 toit si joyeuse : On me dit que
 cette Dame étoit très-sainte, que
 l'on appelle *Résistance*, qu'elle re-
 cevoit ces coups sans en être of-
 fensée. Je priai la Clarté de m'in-
 struire de tout cela , & qui é-
 toient ces ombres & fantômes qui
 s'étoient si-tôt évanouïs. Ces fan-
 tômes, me dit la Clarté, s'appel-
 lent *Pensées résistées*, & la vieil-
 le qui les animoit, se nomme *Eva-*
gation, fille d'une autre bien peu
 sage, qui s'appelle *Legéreté*. Mais
 comme cette bonne Religieuse ré-
 sistoit intérieurement ; & repouf-

soit ces fantômes , aiant tout son cœur en Dieu , & y étant fidèle & attentive , ils lui ont apporté plus de mérite qu'ils ne lui ont fait de mal. C'est de cette autre , continua la Clarté , que tu devois avoir plus de compassion , me montrant une autre Religieuse , du Cœur de laquelle sortoient de si petits atômes , qu'à peine les pouvoit-on appercevoir. Je demandai ce que c'étoit , puisque cela ne me paroissoit rien. La Clarté me dit que ces atômes s'appelloient *soucis* , lesquels sortoient & rentroient dans le cœur de cette Religieuse , & que tout petits qu'ils fussent , ils causoient plus de mal au dedans , que les Géans n'en faisoient au-dehors. Les soucis ne s'engendrent point dans l'imagination comme les pensées , ils s'attachent

à l'ame, & ils ont coûtume d'embarasser beaucoup dans l'Oraison. Toutefois celle qui est en Oraison avec attention, qui ne donne point occasion aux soucis qui lui viennent, n'en reçoit point d'incommodité, puisqu'elle les peut avoir pour exercer sa vertu, & ne les peut aimer.

Je vis d'un autre côté une bonne Religieuse à genoux, qui avoit les yeux baissés, suant d'inquiétude, de quelque chose qui la travailloit beaucoup; je lui entendis dire, C'est une chose terrible, qu'on ne peut rien avoir à soi dans cette maison, pas même des choses qui d'elles-mêmes sont bonnes. Elle disoit, il est bon pourtant de se détacher, parceque l'obéissance & la pauvreté veulent être préférées à tout, sans quoi rien n'est

bon. Puis elle disoit, quel ma-
me faisoit ce Livre ; mais se re-
prenant, elle disoit, il m'en fai-
soit, puisque j'ai tant de ressenti-
ment de ce que l'on m'en a privée.
La Pauvreté disoit, elle a bien fait
de me l'avoir fait ôter par le déta-
chement, & encore mieux l'O-
béissance d'y avoir consenti. Je
demandai à la Clarté ce que cela
vouloit dire, elle me répondit :
Sçache, Pasteur, que rien ne m'est
caché, puisque j'ai la Lumière du
ciel. Cette bonne Religieuse étoit
sollicité par une superbe femme,
appelée *Propriété*, qui se mêle de
bien des choses, & qui tuë avec
des bagatelles, quand on s'amuse
à la croire. Il semble qu'elle lui
avoit donné un Livre qui étoit
bon, mais à cause qu'elle le vou-
loit garder & s'en approprier,

comme cette femme lui conseil-
loit, l'Oraison en aiant eû con-
noissance, elle a ordonné à la Pau-
vreté de le lui faire ôter. Et en
même tems l'Obéissance jugeant
que cela étoit entièrement contre
la règle, d'avoir quelque cho-
se en propre, elle lui a envoyé un
Ange que l'on appelle *Détache-
ment*, qui lui a ôté ce Livre dont
elle a été quelque tems affligée,
& à présent que la pauvre fille
est en prière, la partie inférieure
de son ame aiant bien eû de la
peine à souffrir cette mortifica-
tion, elle lui en fait de tems en
tems jeter des plaintes: mais aussi
aidée de la Grace, & éclairée de
la souveraine Raison, elle se re-
prend elle même, & blâme l'at-
tache qu'elle avoit à ce Livre.
Ainsi elle souffre cette peine qui

la travaille un peu, & qui se passe.

Quoique les pensées soient terribles, continua la Clarté, les soucis sont plus considérables; parce que se rencontrans dans le cœur, si on ne les contente pas, ils tourmentent & fatiguent davantage, mais aussi ils apportent bien du mérite à ceux qui les rejettent; & au contraire, ils préjudicient beaucoup, quand on y donne son consentement, & quand on s'y arrête. Cette Propriété, Pasteur, est présentement une maladie, appelée par les Médecins, *Mistique affection désordonnée*, qui engendre une propre volonté, laquelle en matière légère, aussi bien qu'en matière de conséquence, est toujours contraire à la Divine volonté. O Dieu! m'écriai-je, quelle délicatesse! quoi ce

qui est même bon, se trouve aussi sujet à la censure, & l'on prend garde à ces bagatelles. Aussi-tôt la Clarté, la Ferveur & le saint Desir me reprirent, & la Clarté continuant de parler, me dit : Pasteur, en l'Oraison il n'y a rien de petit, ce qu'on estime grand dans le monde, n'est que petite chose devant Dieu, & ici les plus petites choses sont toujours grandes, parcequ'elles sont de Dieu : une épingle désirée en propre, c'est un poison dans le cœur; & encore bien que cela ne soit pas suffisant pour faire perdre la Grâce, on en perd toujours l'accroissement. Si ces choses, Pasteur, ne te sont point connues, tu n'as point bien vû en face la Science du Salut.

La Clarté nous mena ensuite

à un petit Dortoir, tout entouré d'Images, où j'entendis de jeunes Filles soupirer, disans : O Jésus ! ah mon Dieu, qui ne vous aimeroit ! qui ne vous serviroit ! Je lui demandai en quel endroit étoit ce lieu-là, elle me fit réponse, tu le verras bien-tôt. Aussi-tôt elle ouvrit une porte, qui nous fit voir une Dame qui avoit la physionomie bien spirituelle. Je demandai son nom, l'on me dit qu'elle s'appelloit *Méditation*, & qu'elle étoit Maîtresse des Novices de la Maison d'Oraison. Elle tenoit dans ses mains des Images qui représentoient la Passion de notre Seigneur, qu'elle distribuoit à les Novices, que l'on appelle *Affections*, *Soupirs* & *Sentimens*; lesquels si-tôt qu'ils nous virent, jettèrent les yeux sur la *Fer-*
veur,

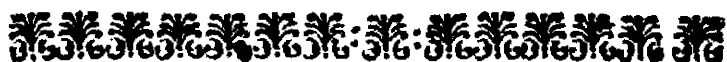
veut, qui étoit de notre compagnie, à laquelle ils firent mille caresses; & elle de sa part eût beaucoup de joie de les voir & de les embrasser. La Maîtresse se donnoit le soin de corriger les Affections & les Soupirs, leur disant qu'ils se tussent, & je remarquai qu'elle ne disoit jamais rien aux Sentimens. Ce procédé me surprit, & je lui demandai pourquoi elle reprenoit ces petits Séraphins, puisqu'ils louoient Dieu, & augmentoient la charité de ceux qui les entendoient. Elle me dit, quoique la charité augmente en celui qui les entend, il arrive souvent qu'elle se refroidit en celui qui parle: & afin que les Sentimens croissent, il est à propos que les Affections se taisent; car il faut

que les étincelles brûlent au dedans, de cette manière le four étant fermé, elles se conservent & délivrent par-là les Sentimens d'une cruelle ennemie que l'on appelle *Sécheresse*. Pour ce qui est des Sentimens, je ne me mêle pas de les modérer, parceque c'est Dieu qui les donne; & les Affections, quand elles font connoître l'intérieur, elles doivent être corrigées. Je vous avoüe que cette doctrine me plût beaucoup, & j'estimai très-heureux ceux qui ont des Peres spirituels qui la leur enseignent.

119 Nous allâmes parler à la Supérieure, qui étoit l'*Oraison mentale*, que nous trouvâmes au Chœur, regardant une Image de la Vierge qui tenoit son fils bien-aimé entre ses bras. Cette illustre Ver-

tu étoit habillée d'une étoffe pauvre, qui marquoit bien son grand détachement. Il sortoit de son vêtement une odeur suave, comme s'il avoit été pénétré d'une rosée céleste. On me dit que cet habit odoriférant s'appelloit *Onction*. Elle étoit si fort recueillie, que cette Religieuse qui nous conduisoit l'appella plusieurs fois, sans qu'elle pût avoir d'elle une seule parole. Voyant donc qu'elle ne répondoit point, elle s'avisa de lever un peu le bord de sa Robe, me disant : Prends garde, Pasteur, tu en apprendras ici assés. Nous vîmes qu'elle étoit nuds pieds, & qu'elle ne touchoit presque point à terre. Et encore bien que cet habit couvrît sa sainte Personne, il étoit si pauvre (reservé l'Onction

de Dieu) qu'on pouvoit bien dire qu'elle étoit dépourvuë de tout secours humain. Cette Religieuse me dit encore , Si tu veux être Disciple de cette sainte Dame , & te mettre à sa suite , il faut l'imiter. Regarde comme elle est amoureuse de ce cher Fils , & combien grands sont ses respects pour la très-sainte Mere. A peine , comme tu vois , touche-t'elle à terre , tous ses desirs & joies sont au ciel. Elle est débarrassée des affections d'ici-bas ; elle est dénuée de toute propriété ; elle laisse le temporel , & ne s'attache qu'à l'Eternité.



CHAPITRE XII.

*Le Pasteur visite la sainte Humilité
& l'Obéissance.*

L'Entretien de cette bonne Religieuse nous charmoit tous : mais la Clarté qui nous pressa de nous retirer , nous obligea de prendre congé d'elle ; & comme je m'informois s'il y avoit autre chose à voir dans le Palais de la Science du Salu , on me demanda si je voulois aller voir la sainte Humilité & l'Obéissance : je répondis qu'on me feroit grand plaisir de m'y mener. La Clarté nous y conduisit par un petit chemin couvert, le long duquel il falloit toujours se baisser. Après avoir ainsi long-tems marché, nous

arrivâmes à la porte de leur Appartement, où nous trouvâmes une Religieuse que l'on appelle *Abnégation*, qui nous reçût avec bien de la bonté. L'on me dit que c'étoit elle qui avoit soin du quartier de la sainte Humilité, & de celui de l'Obéissance, & que personne n'y entroit sans sa permission. D'abord elle nous convia d'entrer, & en entrant on y sentoit une odeur toute Céleste. J'y trouvai une Religieuse nuds pieds, à genoux devant un Crucifix, qui sembloit être un corps enchanté parcequ'elle ne donnoit aucun signe de vie. Aussi me dit-on, qu'un autre esprit que le sien vivoit en elle. Son corps ne pesoit rien, & le moindre soufle étoit capable de l'élever de terre. J'en demandai la raison

à la Clarté : elle me dit que cette Religieuse , qui étoit la sainte Humilité , avoit toujourns eû grand soin de s'anéantir , & qu'elle y avoit si bien réüssi , qu'elle avoit obtenu de se défaire de toute volonté propre , qui a coûtume d'embarasser & de beaucoup appesantir , & qu'aussi-tôt que la volonté Divine l'avoit trouvée vuide de soi , elle y étoit entrée , & qu'elle l'animoit & la vivifioit tout autant que cela se peut faire en terre par un moyen que l'on appelle *Transformation*. Ainsi cette sainte Religieuse , en renonçant à soi-même , a mérité d'obtenir les grandes graces que tu vois en elle , & qui te charment si fort. O sainte Humilité , m'écriai-je ! quand seras-tu que j'aurai le courage que vous avez eû de vous-même , & assés

de constance pour y persévérer? Je lui baisai humblement les pieds, ensuite je passai à l'appartement de l'Obéissance.

Cette même Religieuse qui se nomme Abnégation, nous en ouvrit la porte: nous y trouvâmes une Dame bien officieuse, prompte & vigilante, qui lisoit & étoit fort attentive aux mouvemens d'une montre qu'elle tenoit à la main. D'abord qu'elle nous vit, elle nous demanda si nous désirions quelque chose; parcequ'elle paroissoit nous vouloir rendre service. Aussi-tôt je dis qu'il étoit bien aisé de voir que cette Dame étoit l'Obéissance. Je l'observai, & je reconnus qu'elle avoit grand rapport à l'Humilité. Je demandai si elles étoient sœurs, la Clarté me dit qu'oui, & qu'el-

les avoient tant de ressemblance , que l'Humilité n'étoit autre chose qu'une intérieure obéissance , & l'Obéissance une humilité extérieure ; que l'Humilités'attachoit aux affaires du dedans , y joignant aussi les actions extérieures , par le moien de l'Obéissance , & que l'Obéissance travailloit aussi au dedans , mais que son principal emploi étoit pour le dehors. Je dis là-dessus , que ces deux sœurs ressembloient bien à Marthe & à Marie. La Clarté me répondit que cette comparaison étoit juste ; parceque , disoit-elle , l'Obéissance ressemble à Marthe , & l'Humilité à Marie ; & c'est l'Humilité & l'Obéissance qui unit ces deux sœurs , & les fait toujours trouver ensemble , & ces deux Vertus jointes ensemble en

produisent une autre, qu'on appelle *Humilité résignée*, qui est très-parfaite.

Je demandai quel Livre étoit celui dans lequel l'Obéissance lisoit ; on me dit que c'étoit celui de la Règle, dans lequel elles'examinoit exactement, pour ne pas manquer à la moindre chose de son devoir ; je fis réponse qu'elle avoit choisi un bon miroir pour se parer : & cette Horloge, que signifie t'elle ? la Clarté me dit qu'elle lui servoit à partager ses heures, pour obéir ponctuellement à la voix du Seigneur dans les différens exercices de la Maison. L'Horloge, à l'heure même sonna neuf heures : aussi-tôt cette sainte Dame nous demanda si nous désirions quelque chose, mais nous la remerciâmes, & elle

se retira, disant qu'elle alloit à ses Exercices. Je demandai s'il y avoit autre chose à voir dans cette sainte Maison, on me répondit qu'il n'y avoit plus que *la Pauvreté*, mais que je n'y trouverois rien, parcequ'elle mettoit ses soins à ce qu'on ne pût rien trouver ni désirer chés elle. La Joie qui nous avoit toujours suivi, depuis que nous l'avions trouvée chés la Pénitence, vint à dire, voilà la Pauvreté qui vient, accompagnée d'une Religieuse, que l'on appelle *Délicatesse*. La Clarté me dit que cette sainte Pauvreté avoit tant de pouvoir dans ce Palais, qu'il n'y avoit point d'endroit où elle n'entrât : elle y va examiner les cœurs : elle visite l'intérieur de l'Humilité, pour voir s'il n'y a point quelque secrète Propriété.

Elle passe chés l'Obéissance, craignant que quelque affection particulière ne s'y rencontre, n'épargnant pas même la Pénitence, où elle prend garde qu'il n'y ait point de propre volonté. Enfin, tout le jour elle ne fait qu'épurer, purifier & vuidier; la Délicatesse toujourns l'accompagne.

Ces deux saintes Religieuses arrivèrent au même tems que je demandois quel pouvoir avoit la Pauvreté sur les cœurs, & s'il ne lui suffisoit pas d'avoir soin d'étendre les tapisseries, d'ôter les miroirs & cabinets, de mépriser les meubles & tout ce qui est de superflu, en laissant simplement le nécessaire. Tu connois peu la Pauvreté, Pasteur, me dit la Délicatesse, une ame peut bien être pauvre de meubles & biens matériels,

riels, laquelle étant chargée de désirs, demeurera toujours riche. La Pauvreté que tu dis est un chemin pour arriver à celle-ci, entant que moien, mais elle n'est pas précisément nécessaire entant que fin. David étoit pauvre, & il étoit Seigneur de plusieurs Provinces. La plus grande pauvreté est celle de l'esprit, qui est de n'avoir, ni désirer avec affection rien de tout ce qui est de créé. Une seule épingle désirée avec passion, est une plus grande richesse, & fait plus de mal qu'un Roiaume méprisé & possédé. Pourquoi, sainte Délicatesse, ne souffrez-vous point que dans cette maison il y ait des meubles précieux, puisque vous confessez qu'on les peut posséder, en aiant le cœur détaché? Il vaut mieux n'en point

avoir, parceque c'est un moien plus assuré pour garder la pauvreté intérieure, à laquelle nous aspirons. Hier il m'arriva de voir deux Religieuses, qui à l'heure du dîner bûvoient à une fontaine, qui est dans notre jardin, (car ici, Pasteur, il n'y a point d'autre Réfectoir) l'une avoit une tasse de terre, dont elle se servoit pour boire, l'autre bûvoit dans la main ; alors je pris la tasse à celle qui l'avoit, & je la cassai, lui disant que cela étoit superflu, puisque cette autre bûvoit bien sans tasse. Cette Religieuse eût du ressentiment de la perte de sa tasse ; cela m'obligea de lui dire qu'elle n'avoit pas seulement la tasse dans ses mains, mais encore bien avant dans le cœur. Pasteur, continue-t-elle, vous qui êtes parmi les

meubles & les richesses , & qui possédez des rentes , n'en prenez que ce qui vous est nécessaire , & gardez-vous bien d'avoir dans votre maison rien de superflu ; car il est à craindre que les meubles qui sont sur les murailles ne se glissent dans le cœur.

Comme la Délicatesse me disoit cela , elle tourna la tête & regarda fixement une Religieuse , que l'on appelle *Observance* , qui me paroïssoit avoir la pureté d'un Ange. Je crus que la Délicatesse alloit extrêmement louer une personne si parfaite ; mais au contraire, elle lui alla ôter une aiguille qu'elle avoit mise par mégarde sur son pauvre habit ; lui disant , à quoi sert-là cette aiguille ? Cette sainte Fille lui dit d'un air humble & content , prenez-la , ma Sœur. Je

ne pûs alors m'empêcher de lui dire, sainte Délicatesse, comment pouvez-vous reprendre cette sainte Fille ? Hé quoi, après les belles qualités dont elle est remplie, qui pourra donc être pure devant vous ? Elle me dit, rends toi plus spirituel, Pasteur, si tu veux que ton troupeau profite & s'engraisse. On ne travaille point ici à faire les ames bonnes, parcequ'elles le sont, mais l'on prend soin de les rendre encore meilleures. Il est vrai, continua-t'elle, que ce seroit perdre son tems dans le Palais de l'Esprit du monde, d'y corriger ces choses ; mais dans celui-ci, cela se pratique tous les jours par mes soins. Cette aiguille, Pasteur, étoit attachée à l'habit, laquelle pouvoit blesser le corps, & de-là passer à l'ame. Cette aiguille doit

être ferrée dans la Garde-robe, où on la peut aller chercher quand on en a besoin. Par-là, lui dis-je, vous bannissez la Providence de cette Maison, qui est une Vertu si recommandable & en crédit par tout le monde, & qui fait profession de pouvoir à tout. Pasteur, reprit-elle, la Providence de cette Maison, est de mépriser celle dont tu parles, & de se fier à une autre Providence bien plus relevée. Si cette Religieuse n'a besoin de rien, elle n'est pas si pauvre que celui à qui il manque le nécessaire. Lorsque cette Religieuse aura besoin de cette aiguille, il faut qu'elle ait la soumission de la demander, & qu'il lui coûte de la peine pour la chercher dans la Garde-robe.

A tous ces discours la Pauvreté étoit présente, qui se sourioit & ne

disoit mot, laissant toujours parler la D^élicateſſe. D'où vient, dis-je, que la Ma^{is}treſſe ne dit rien, & que la Diſciple parle toujours ? La Clarté me fit répoſe que la Pauvreté ordonnoit ſecrettement, & commandoit tout ce que la D^élicateſſe exécutoit, & que c'étoit la D^élicateſſe qui ſe mêloit de répondre à ceux qui ſe plaignoient de la Pauvreté, qui eſt une ſainte Dame, chérie de très-peu de perſonnes, & beaucoup perſécutée du monde. Certainement, lui dis-je, on la perſécute bien à tort, parcequ'il me ſemble que c'eſt une Dame de grande vertu. Il eſt vrai, me dit la Clarté, mais comme jamais elle ne donne aux gens du monde qui ſont toujours avides d'avoir, il ne faut pas s'étonner ſ'ils lui veulent tant de mal : mais les gens

de bien l'affectionnent beaucoup, sçachant bien qu'elle ne leur ôte rien que ce qui leur seroit préjudiciable, & qu'à la place elle leur donne de saintes joies, & la vraie liberté des enfans de Dieu.

Nous passâmes ensuite le long d'une galerie, où nous vîmes dessus une porte écrit en gros caractère, *Infirmierie*, cela nous donna la curiosité d'y entrer. Je vous avouë que jamais on n'a vû rien de plus propre. Nous y trouvâmes deux malades, qu'on appelle *Jeu-nessè & Vieillesse*, lesquels étoient servis par deux Vierges fort douces & bien officieuses, qu'on nomme *Aumône & Charité*. Je m'étonnai d'une si grande propreté, & du grand soin qu'elles avoient de ces malades. Après avoir fait un peu de réflexion; quoi,

dis-je , la Charité travaille & assiste les malades , je croiois que tout son emploi étoit de s'enflammer en Oraison. Celle dont tu parles , me dit la Clarté , c'est la Charité qui a Dieu pour objet , Reine & Mere des Vertus , qui les perfectionne & qui leur donne leur valeur , tu la verras un peu plus avant ; celle-ci est sa fille , que l'on appelle Charité envers le prochain , laquelle sert aussi-bien les personnes qui sont en santé , que celles qui n'y sont pas. Mais l'Aumône , lui dis-je , qu'a-t'elle affaire ici ? qu'a-t'elle à y demander , puisque la Maison est si pauvre ? Tu n'entends pas encore ceci , me repartit la Clarté , l'Aumône jamais ne demande , elle donne & à toujours de quoi donner. S'il arrive qu'il lui en manque , aussi-

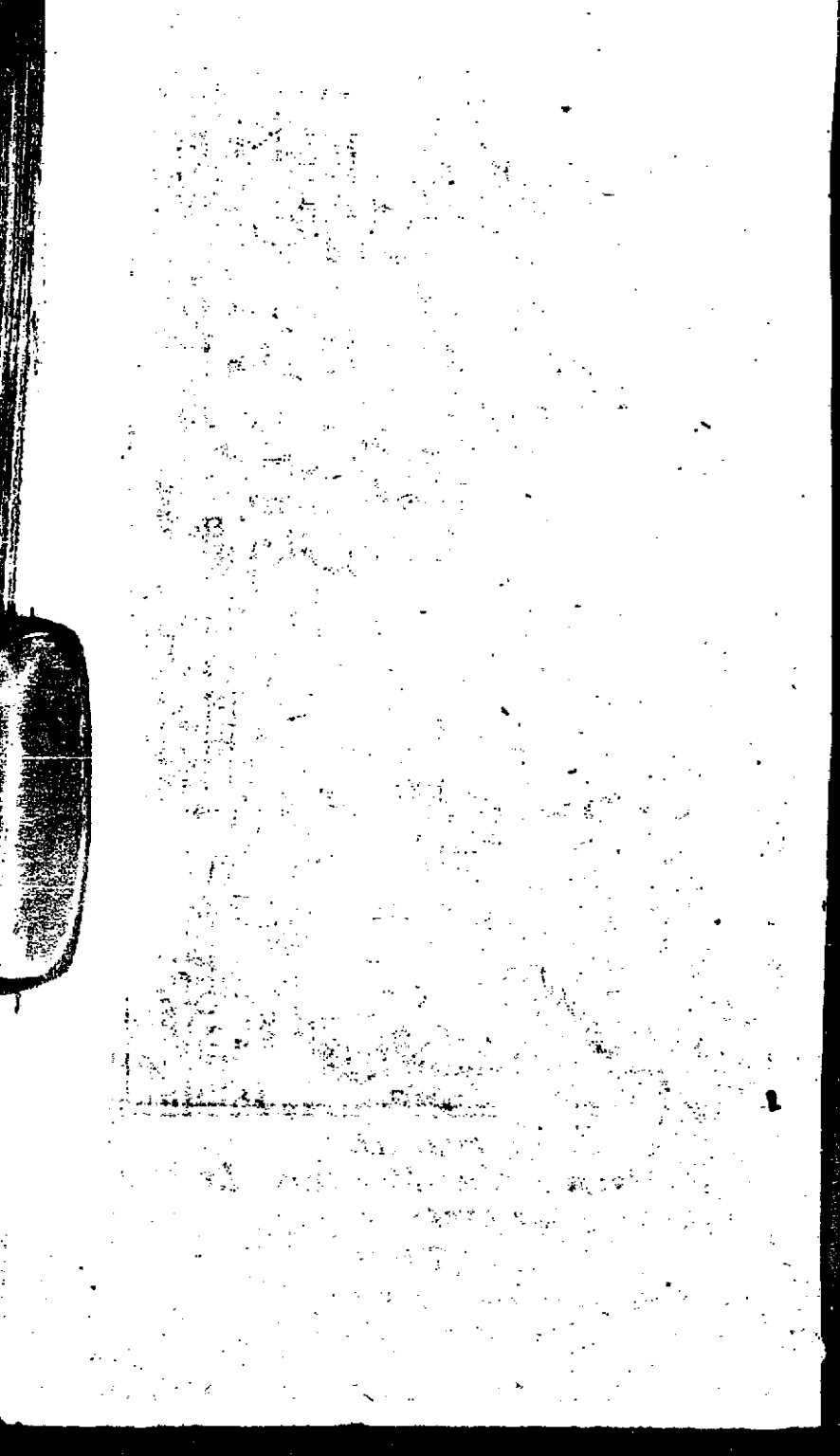
CHAPITRE XIII.

*Le Pasteur va rendre visite à la
sainte Chasteté.*

Comme je ne pouvois me lasser des merveilles qu'on me faisoit voir dans ce charmant Palais , je témoignai à la Clarté beaucoup d'envie de voir la maison de la sainte Chasteté , parceque la Science du Salut m'avoit bien recommandé de n'y pas manquer, & d'y demander une sainte Dame , qu'on appelle *Retenuë*, qui est une personne très-sage, laquelle devoit me conduire en toute sûreté dans le Palais de l'Esprit du monde. La Clarté nous y mena à travers un petit bois ; & lorsque nous fûmes arrivés à



*Chapitre XIII.
Le Pasteur va Visiter la
Sainte Chasteté.*



une petite éminence fort retirée, où il faisoit un petit vent frais qui amenoit avec soi une odeur très-agréable. Je m'y arrétoi un peu à goûter la douceur de l'air : ensuite nous arrivâmes à des Jardins semés de fleurs. Nous vîmes une pauvre maison, une Eglise cependant bien accommodée, tout y étoit propre, & il n'y avoit rien que de nécessaire. On voioit au dehors à l'appartement des Tourières une vénérable Dame qui étoit vêtue fort simplement, aiant les yeux baissés, & un chapelet en main, qui parloit seule, & disoit, Fuir, fuir, fuir, c'est le plus sûr, & le chemin de la Victoire. Alors je dis à la Clarté, je me trompe fort, si ce n'est par là la Retenuë. Elle me répondit, tu as raison, c'est elle-même. Aussi-tôt nous

l'abordâmes, & lui dîmes que nous venions avec un ordre de la Science du Salut pour voir la Chasteté & toute sa Maison, la priant d'aller avertir qu'on ouvrît les portes pour nous faire entrer. La bonne Dame nous répondit, toujours les yeux baissés, ouvrir les portes, voilà une belle demande, vous vous mocquez, mes freres, vous n'y pensez pas. Si vous voulez parler par cette grille de fer, à la bonne heure, vous le pouvez faire, & dire ce qui vous amène. La Clarté lui dit que la Science du Salut l'avoit ainsi ordonné; & que pour ce sujet elle nous avoit donné toutes dispenses; qu'ainsi elle pouvoit nous faire ouvrir, sans rien craindre. Elle nous fit réponse, que la Science du Salut ne donnoit jamais de dispense pour ces choses-

là,

là, & qu'elle n'iroit pas. Voilà, dis-je en moi-même, une rude créature: mais la Clarté ne pouvant entrer, elle fut obligé de se retirer dans un parloir qui étoit auprès de celui où étoit le Tour, qu'elle trouva tout poudreux, sans sçavoir où s'asseoir: c'étoit un lieu fort incommode, il y avoit une fenêtre sans vitre, par où il entroit un air qui geloit les gens. Sur les murailles de ce Parloir il n'y avoit que des peintures de mort. La Clarté alors tira le raion de la lumière du Ciel, qu'elle portoit avec elle, par laquelle elle donna à entendre à la Chasteté, quoiqu'absente, qu'elle désiroit lui parler. Aussi-tôt la Chasteté nous envoya sa Vicairie qu'on appelle *Modestie*; en attendant qu'elle nous vint parler. La Modestie étoit accom-

pagnées de l'écoutante, qu'on nomme *Pudeur*, qui étoient les deux plus grandes amies de la Chasteté. La Modestie nous demanda ce que nous désirions; la Clarté lui déclara l'ordre que nous avions de la Science du Salut, lui demandant qu'on y obéît: ajoutant, que c'étoit un Pasteur qui rendoit visite à toutes les vertus, & à tout ce qui étoit soumis à la puissance de cette Princesse, espérant pour lui & son troupeau en tirer beaucoup de profit: à quoi la Modestie répondit qu'elle l'alloit dire à la Supérieure, & s'en alla.

Peu de tems après la Chasteté arriva, qui nous fit quelque difficulté sur ce que nous voulions absolument entrer. Elle nous dit, que ce n'étoit pas assés d'avoir des ordres de la Science du Salut,

qu'il en falloit avoir auffi de la Prudence & de la Religion, pour entrer en son Monastère. La Clarté lui fit réponse qu'elle en avoit auffi, qu'elle étoit prête de les lui faire voir. La Chasteté dit qu'on lui donnât celui de la Religion, pour en communiquer au Définitoire, & que celui de la Prudence il le falloit donner à la sainte Retenuë, ajoûtant que si on les trouvoit valables, on ouvreroit les premières portes.

Nous retournâmes au Tour, pour passer l'ordre de la Religion à la sainte Chasteté, où nous fumes bien étonnés d'y voir la Retenuë & la ferveur en grande contestation, sur notre entrée en cette maison. La Ferveur disoit, à quoi servoient tant de façons, puisqu'on avoit un ordre exprès de la

Science du Salut pour y entrer ,
 outre qu'il y alloit du bien des
 ames. La Retenuë disoit qu'el-
 le étoit trop jeune enfant pour se
 mêler de discourir sur ces matié-
 res , & ce qu'on en faisoit n'é-
 toit que des choses nécessaires à
 observer : A quoi la Ferveur un
 peu piquée répondit, quoique je
 sois enfant , j'ai fait des enfans
 de grands Personnages. La Rete-
 nuë lui dit , sans moi aussi tu fais
 bien souvent de grands enfans.
 Le saint Désir voiant qu'ils com-
 mençoient à s'échauffer , les aver-
 tit qu'ils étoient sur les terres de
 la Science du Salut , où les affec-
 tions doivent être corrigées.

La Clarté à qui rien n'échappe ,
 s'informa du saint Désir, quel'é-
 toit le sujet de leur dispute , & a-
 près que le saint Désir l'en eût in-

formée, la Clarté dit que la Retenuë avoit raison, & qu'elle faisoit très-bien de garder sa Religion, & de faire tout difficile. En cette maison, continua la Clarté, il est nécessaire que la Ferveur se retienne & se modère un peu, parcequ'il s'agit de Clôture perpétuelle, & si on n'en use pas ainsi, on commencera en ferveur & on achevera peut-être en perdition. A ce discours, la Ferveur s'appaisa & la Retenuë se retint aussi, à qui la Clarté montra, par le raion de la raison, la permission qu'elle avoit de la Prudence, pour entrer en cette Maison. Alors la Retenuë, contrainte d'obéir, nous dit que nous pouvions entrer, mais qu'elle n'entreroit point avec nous. La Clarté lui repliqua que cela ne seroit pas bien; au-

Contraire elle devoit nous accompagner par-tout, que son grand âge & sa vénérable Personne nous honorerait, pour voir tout ce qu'il y avoit de beau.

Alors la Chasteté arriva au Tour, qui sortoit du Définitoire, d'où elle venoit de prendre résolution sur notre entrée, laquelle nous dit qu'elle obéissoit à la Religion. Elle nous demanda si la Retenuë étoit contente de l'ordre de la Prudence; aussi-tôt la Ferveur prenant la parole, répondit qu'oùï, & qu'on n'avoit qu'à ouvrir. Mais la Chasteté reprenant la Ferveur, dit que ce n'étoit point à elle à qui elle le demandoit, que c'étoit à la Clarté & à la Retenuë à répondre. Je fus tout surpris de voir que la Ferveur étoit si mal en crédit dans cette sainte Maison.

La Clarté s'approchant du Tour, dit à la Chasteté, que la Retenuë étoit prête d'obéir à l'ordre de la Prudence. La Retenuë qui s'en approcha aussi, confirma ce que la Clarté venoit de dire, ne pouvant s'empêcher de témoigner que ces ordres ne lui plaisoient pas. Mon Dieu ! m'écriai-je, tout en tremblant, après que j'eus entendu tous ces discours, quelle exactitude, pour garder la Chasteté.

La Retenuë commença par nous ouvrir une porte, qui nous conduisit par un petit passage à une autre porte qui étoit faite de même que cette première, laquelle s'ouvrit aussi. Ensuite nous arrivâmes à une troisième, qui étoit garnie de grosses pointes de fer qui choquoient d'abord la vûë, l'on appelle ces pointes, Eloignemens de ba-

gates. Ces trois portes s'appellent rigueur, dureté & désagrément. Comme nous fûmes arrivés à cet endroit, la Ferveur commença à heurter pour faire ouvrir; mais la Retenuë lui dit de s'arrêter, & qu'il falloit attendre. Nous entendîmes par dedans un bruit de clefs, qui sembloit être bien éloigné de nous, & un peu après il nous sembla que l'on ouvroit une porte, mais ce n'étoit rien. Une demie heure après nous entendîmes encore, comme si l'on vouloit ouvrir une porte, nous paroissant que ce bruit étoit à demie lieuë de nous. Pendant que nous attendions, la Retenuë tourna la tête, & apperçût la Ferveur qui regardoit par une ouverture de la porte, dont elle se fâcha si fort, qu'elle nous dit, que quand on la

devroit tuer, elle n'ouvreroit pas, si la Ferveur ne se retiroit. Car aussi-bien, dit-elle, cet Enfant ne peut pas entrer dans ce Monastère. La Ferveur lui demanda pourquoi elle n'y entreroit pas, puisqu'elle avoit toujours été bien venuë partout, & qu'elle conduisoit les ames à Dieu. La Retenuë lui répondit qu'elle faisoit les choses avec trop de précipitation, donnant dans tous les désirs; ainsi elle n'avoit qu'à se retirer. Disant encore que, quand on la devoit mettre en pièces, elles n'ouvreroit pas. Je dis en moi-même, sainte Retenuë, quel mal vous fait ce petit Ange, pour lui être si contraire? Mais la Retenuë demeurant toujours ferme dans la résolution, obligea la Clarté & le saint Désir de presser la Ferveur

de se retirer, laquelle n'osant pas leur résister, s'en alla dans l'Eglise prier Dieu. Cependant, nous demeurâmes encore long-tems à cette porte à prendre patience.

Enfin, après avoir bien attendu, on ouvrit par dedans une porte. Alors la Retenuë ouvrit celle de fer où il y avoit long-tems que nous étions. Nous en trouvâmes encore deux autres ferrées, qu'une Religieuse, qui s'appelle *Certitude* nous ouvrit promptement. La Clarté nous dit qu'on appelloit ces trois dernières portes ingratitude, mauvaise correspondance & cruauté. Ces portes ouvertes, nous vîmes un Cloître fort clair, simple & sans parure, d'où sortoit une agréable odeur, & où il n'y avoit que de très-pures créatures qui y

demeuroient. La sainte Chasteté avoit le voile baissé sur son visage, la Modestie, la Pudeur & la Certitude étoient dans le même état. La *Pureté*, qui étoit la Maîtresse des Novices, avoit deux Voiles, & ses Novices aussi, qui étoient blancs; parcequ'on dit que s'il falloit un voile étant Professe, il en falloit mettre deux n'étant que Novice, & que leur Maîtresse, pour leur donner exemple, en avoit deux noirs, afin de les soumettre sans répugnance à en porter aussi deux.

Je vis toute cette Maison, & particulièrement le lieu où travailloient ces saintes Dames, où il y avoit différens ouvrages auxquels ces belles ames s'occupoient. Je demandai à la Chasteté, pourquoi elle tenoit les saintes Personnes si

contraintes & si tristes. Elle me répondit que je n'y connoissois rien, que bien loin d'être tristes, elle étoient extrêmement joyeuses & contentes, & que dans cette Maison l'on faisoit profession de travailler & de beaucoup s'occuper, d'être long-tems au Chœur & peu au Réfectoir, de garder un long silence, d'avoir les yeux baissés contre terre, & les pensées au Ciel. Alors la Clarté me dit, on t'en a assés dit, Pasteur. Aussitôt la Retenuë nous dit de sortir; mais la Clarté tirant à part la Chasteté, elle lui dit que la Science du Salut lui avoit ordonné de lui demander la Retenuë pour conduire ce Pasteur dans le Palais de l'Esprit du monde, à quoi la Chasteté répondit qu'il lui étoit impossible de laisser aller la Retenuë, & que
la

la Science du Salut pouvoit bien considérer l'état auquel la Maison seroit exposée, si cette sainte Dame les quittoit, à laquelle on étoit redevable de toute la bonne conduite qu'il y avoit parmi elles. La Clarté ne se contentant pas d'en avoir parlé à la Chasteté, avertit aussi la Retenuë de cet ordre, laquelle répondit qu'étant sujette de la Science du Salut, elle ne pouvoit refuser d'obéir; mais que ce seroit lui causer un grand déplaisir que de lui faire quitter ces Dames, qui ne laissoient pas d'être femmes, bien qu'elles fussent des saintes; disant qu'elle-même se donnoit beaucoup de garde, & que toujours elle étoit dans la crainte, & que s'il falloit obéir, elle y consentoit. La Chasteté qui entendit ces paroles commença de s'affli-

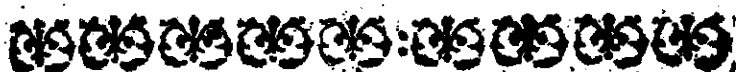
ger, la Modestie, la Pudeur & la Pureté qui le scûrent, aussi bien que toutes les autres, se mirent à pleurer, disant quelles avoient tout à craindre, si la Retenuë les abandonnoit.

Pour les consoler, la Clarté tirant le raion de la lumière du Ciel, leur dit qu'à la place de la Retenuë, elles se servissent d'une sainte Religieuse qui étoit parmi elles, qui étoit un grand trésor caché, qu'on appelloit *sainte Désiance*, à qui elles pouvoient confier les clefs de la Retenuë, les assûrant qu'elle veilleroit si bien sur leur Maison, que cela leur vaudroit plusieurs retenuës, & que de nuit & de jour elle prendroit bien garde à tout ce qui regardoit l'honneur & la sainteté de la Maison. Cet expédient fut trouvé bon; & comme

il y avoit là quelques jeunes Religieuses qui entendirent ce qu'on venoit de dire, il y en eût une qui dit à la Supérieure, Ah! Madame, l'on donne cette charge à la sainte Défiance, nous n'avons donc qu'à nous bien armer de patience, car l'on ne fera pas un pas qui ne soit autant de retenuë. L'on fut chercher la sainte Défiance, qu'on trouva qui cloüoit & accommodoit les rideaux des Grilles & des Parloirs, pour les tenir clos & bien fermés. On lui annonça la charge qu'on lui venoit de donner, laquelle elle accepta bien humblement. Et pour les messages de dehors, la Retenuë laissa une jeune Fille, qu'elle élevoit pour servir un jour de Retenuë à sa place, laquelle se nomme *Soupçon*. Toutes ces choses étant établies,

nous nous retirâmes avec la Retenuë, qui vint avec nous. En sortant, nous fûmes prendre la Ferveur, qui étoit dans l'Eglise, poussant de grands soupirs; & quoique ce fut malgré elle qu'elle quitta ce saint exercice, néanmoins elle ne laissa pas que de nous suivre, & elle faisoit de grandes caresses à la Retenuë, comme si elle n'avoit jamais eû de démêlé avec elle.





CHAPITRE XIV.

Le Pasteur n'ayant plus que la sainte Perfection à voir dans le Palais de la Science du Salut, est conduit par la Clarté chés cette illustre Vertu.

QUAND nous fûmes sortis de la Maison de la Chasteté, la Clarté me dit qu'il ne me restoit plus à voir dans ce grand Palais de la Science du Salut, que la sainte Perfection, qui étoit dans des montagnes assés éloignées du lieu où nous étions. Le saint Désir parla pour moi, & dit qu'il falloit l'aller voir. La Clarté nous y conduisit le long du penchant de certaines collines.

laquelle fit passer devant moi la Ferveur, qui ne marchoit pas ; car l'empressement qu'elle avoit d'y arriver faisoit qu'elle völoit. Je demandai à la Clarté pourquoi la Ferveur avoit si peu de crédit dans la maison de la Chasteté, & pourquoi la Retenuë lui étoit si opposée. Elle me répondit que la Ferveur à la vérité étoit louable, mais que la Retenuë se défioit touïjours d'elle, appréhendant que ce qui paroïssoit ferveur ne fut indiscretion, & que Dieu ne désaprouvoit pas cela ; parcequ'il est souvent à craindre, ajoûta-t'elle, que ce qui commence par ferveur ne dégénere en tiédeur, dont l'Apôtre se plaint si fort, écrivant aux Galates ; *O insensari Galata, sic stultis estis, ut cum spiritu ceperitis, nunc carne consummaminis* : O insensés Gala-

tes, vous avez commencé par l'esprit & avec ferveur, & vous achevez par la chair, & en perdition. La Ferveur qui est agréable & affectionnée, réjouit & fait entreprendre, mais crainte qu'il ne s'y glisse de l'indiscrétion, la Retenuë la prévient de tems en tems, l'obligeant de se modérer, & c'est même le secret de la faire durer & continuer. Et il est arrivé de grands dommages à l'Eglise, de ce que la Ferveur n'a pas toujours eü la Retenuë avec elle. O quel subtil & excellent procédé, m'écriai-je ! O heureuse Retenuë que tu es sage, puisque tu es toujours tremblante & dans la défiance ! Dieu bénisse donc ta sage conduite. En l'appellant heureuse, me dit la Clarté, tu l'appelles par son vrain nom ; puisque Dieu

l'a appelé heureux quand il a dit,
Beatus Homo qui semper est pavidus,
 Bienheureux l'Homme qui est
 toujours dans la crainte ; c'est à-
 dire, Heureux l'Homme qui est
 toujours retenu.

Je lui demandai encore que si-
 gnifioient ces noms si terribles
 que l'on donne aux portes de la
 Chasteté, comme Désagrément,
 Rigueur, Ingratitude, mauvaise
 Correspondance, Cruauté & Du-
 reté. Elle me fit réponse que les
 gens du monde leur donnoient ces
 noms monstrueux, mais qu'elles ne
 s'appellent pas ainsi, que leur vé-
 ritables noms sont, Forteresse, Va-
 leur, Honneur, Sagesse, Prudence,
 bon Sens : & que si le monde les
 nomme autrement, c'est à cause
 que ces portes à pointes de fer, em-
 pêchent les gens du monde de

donner la moindre atteinte à la Chasteté, soit par promesses, par écrits, par présens ou autrement, Que cependant ce n'étoit qu'honneur de Dieu, lesquelles, avec tous ces noms qu'on leur donne, ne laissent pas que d'être véritablement saintes, & de causer de célestes joies. Nous montâmes donc par de rudes sentiers, sur des rochers affreux & escarpés, d'où l'on découvroit de grands précipices qui nous faisoient trembler, & je crois que jamais on ne vit un plus fâcheux chemin. Je demandai comment on appelloit ces rochers & ces montagnes, on me fit réponse que ce país s'appelloit *Terre sainte*, & que, si je voulois arriver jusqu'au haut, il falloit que je me déchaussasse, ce que je fis; mais plus nous marchions,

plus le chemin devenoit rude & fâcheux : cependant nous avançons dans des païs qui nous paroïssent bien éloignés de ces grandes habitations , que nous laissons derriere nous. Nous passâmes par de certaines collines , que l'on appelle *Purgatives*. Nous en traversâmes d'autres , qu'on nomme *Illuminatives* ; & après tous ces différens chemins tenus , nous arrivâmes à un sentier étroit , creusé dans le roc , fort droit & difficile à monter , lequel sembloit avoir été fait au ciseau , on n'y montoit qu'un à un , & à peine yavoit-il place pour s'assurer les pieds , il falloit y marcher adroitement , & prendre garde à mettre les pieds dans de petits pas , aussi creusés dans ce sentier , qui étoient tout rouge du sang

de ceux qui y avoient passé devant nous. Ces pas s'appellent Initiations. La Clarté passa devant pour nous en faciliter le chemin, laquelle fut suivie du saint Désir & de la Ferveur, après laquelle je marchois directement, & la Retenue étoit derrière moi.

Nous marchâmes long-temps par ce rude sentier, qu'on appelle le sentier de l'Anéantissement. Cette montagne s'appelle la montagne d'Union. On voyoit tout le long de ce chemin sur l'écorce des arbres qui le borde, des mots gravés, qui disoient : Sois constant; il y avoit sur quelques-uns, Dieu a souffert davantage : c'est la persévérance qui couronne; & sur d'autres, Ne perds point courage, Dieu t'assiste. Enfin nous arrivâmes au haut de la montagne, où nous

trouvâmes des gras paturages & de beaux parvis, un parterre tout jonché de fleurs qui remplissoient l'air d'une odeur admirable. Ce parterre étoit entouré d'une balustrade faite d'or, argent, & autres métaux précieux. Au milieu de ce parterre, il y avoit un cristal fort élevé en façon de tour, au haut duquel on voioit une sainte Dame assise dans un fauteüil qui étoit fait d'un seul Diamant. On montoit au haut de ce rocher par des degrés gardés par dehors par de riches balustrades, sur chacun desquels étoient gravés les noms des Vertus, par lesquelles on y arrive. On y voioit aussi des mots gravés sur ce fauteüil, qui disoient: *Je n'entends rien, je ne sens rien, je ne veux rien; Dieu, Dieu, Dieu; tout, tout, tout; seul, seul, seul; rien*

rien que pour Dieu, tout pour Dieu. On me dit que cette Dame étoit la sainte Perfection. Elle avoit ses regards fort attachés au Ciel, d'où descendoient des étincelles de feu qui entroient dans son cœur, qu'on appelle Influences, d'où on les voioit sortir & remonter plus ar- dentes & embrâsées. On voioit encore sortir de son cœur une très-douce & très-claire splendeur même plus belle que celle du So- leil, qu'on me dit être la Charité, la Foi & l'Espérance, dont cette sainte Dame étoit remplie. Je vis dans cette bienheureuse Person- ne ces trois excellentes Vertus, qu'on appelle *Théologiques*. J'y vis la Foi, qui disoit : Je crois vi- vement, laquelle engendroit la se- conde Vertu, qui est l'Espérance ; & celle-ci disoit : J'espère certai-

nement. Ces deux premières ensemble produisoient la troisième, qui est la *Charité*, qui disoit : J'aime ardemment, par laquelle les deux autres étoient toutes embrâsées, & alors ces trois Vertus ne paroissoient n'être qu'une, quoiqu'elles soient vraiment distinctes. Là-dessus je dis que cela ressembloit bien au Mistère de la très-sainte Trinité. Oüi, Pasteur, & il est vrai, reprit la Clarté, la sainte Trinité est en l'ame qui possède ces trois Vertus, laquelle est son image & sa ressemblance ; car en elle le Pere vit, donnant des accroissemens à la Foi, le Fils & sa Passion forment l'espérance, & l'Esprit divin allume & donne des flâmes à la Charité. Le Pere transforme cette ame par la mémoire, le Fils par l'entende-

ment, le saint Esprit par la volonté. Ces trois puissances de l'ame y ont en effet beaucoup de rapport, qui toutes trois sont différentes & distinctes, cependant cette ame n'est qu'une. Je fus tout étonné & charmé de voir tant de beautés & de lumières; parce qu'avec cette ame bienheureuse les Anges chantoient, les Chérubins étoient en contemplation, les Séraphins en amour, & moi tout en extâse de voir tant de merveilles. J'aurois bien voulu demeurer-là une éternité; mais la Clarté me dit: Descendons, Pasteur, allons, il y a d'autres choses là-bas qui t'attendent, qui ne sont pas si agréables, mais très-nécessaires à connoître quand on est Pasteur.



CHAPITRE XV.

Le Pasteur est conduit par le sentier de la Négligence à la porte du Palais de l'Esprit du monde.

JE descendois à regret de ce lieu si charmant, d'où l'on découvroit tout le monde ; & regardant en bas je vis au-dessous de nous des nuées claires entre-mêlées toutefois de quelque obscurité, au milieu desquelles on y voioit un mot écrit, qui disoit *Imperfection*. Ces nuées s'entr'ouvrirent comme un rideau qu'on auroit tiré, lesquelles nous firent voir des personnes bonnes & saintes, qui retenoient encore quelques petites attaches, dont le cœur ne s'étoit point en-

core défait. La Clarté me dit, Regarde, Pasteur, ceux-là sont bons, cependant ils sont encore imparfaits; regarde aussi de quelle distance ils sont éloignés de nous. Cette vision passée, je vis une autre région couverte d'une nuée plus obscure, où l'on y remarquoit écrit le mot de *Tièdeur*. Les personnes qu'on y voioit, à ce que me dit la Clarté, étoient bien en grace, mais elles n'avançoient point pour arriver à la perfection, demeurans toujours chargés de passions plus grandes que les premières que je venois de voir, n'ayant toutefois que des fautes vénielles. Mais, continua la Clarté, Dieu les aidant, s'ils font bon usage de ses graces, elles parviennent à la perfection; si au contraire elles les négligent,

elles tombent dans un état bien pire & plus dangereux , qui est le profond abîme de l'Esprit du monde , lequel elle me fit voir à l'instant même. J'y vis des nuées sombres, qui foudroioient des cartaux , des éclairs terribles menaçans de grands malheurs. Le mot de *Crime* s'y voioit en gros caractère. Au-dessous de ces nuées on y voioit régner toutes sortes de vices , comme les médisances , les murmures , les sensualités , les vols , les incendies , & quantité d'autres abominations. La Clarté me dit : Regarde comme la sainte Perfection & son ardente charité est infiniment éloignée de ces misères , puisqu'elle ne voit ni n'entend rien de tout cela. Mais Pasteur, continua-t'elle , afin que tu voie de plus près , & que tu

aie plus d'horreur de ces choses ,
 viens avec moi. Je la suivis , tou-
 jours accompagné du saint Désir ,
 de la Ferveur & de la Retenuë ,
 qui ne me quittoient plus. La
 Clarté nous mena par un sentier
 court & aisé , tout opposé à ce-
 lui par où nous avions monté ,
 dont l'entrée s'appelle *Occasion* ,
 & le sentier *Négligence*. On voioit
 en descendant de cette Terre sain-
 te, sur l'écorce des arbres qu'on
 trouvoit le long de ce sentier ,
 certains mots écrits , qui disoient ,
*Qu'importe , on peut bien faire cela ,
 cela n'est pas grand mal , je ne
 m'en confesserai point , ce n'est
 qu'une simple imperfection , je suis
 jeune , j'ai encore du tems pour me
 rendre parfait , & autres choses
 semblables. Ce qui me surprit , ce
 fut qu'en un instant par ce mal-*

heureux sentier, nous nous trouvâmes au-dessous de ces nuées, auprès de la porte du Palais de l'Esprit du monde. J'en fus si étonné, que je m'écriai, Qui nous a donc amené ici, & qui nous a si vite transporté de la région de lumière à celle des ténébres ? O sainte Perfection ! où êtes-vous ? Pasteur, me dit la Clarté, il y a de certaines choses qui entrent par la porte de l'Occasion, & qui se conduisent par le sentier de la Négligence, que l'on croit être de nulle conséquence ; cependant l'on tombe insensiblement par ce malheureux sentier, de la sainteté dans l'imperfection, de l'imperfection dans le mal, & du mal dans le péché. Considère le tems que tu a mis, & combien de peines & de travaux il t'a

fallu essuier pour monter à la Perfection, & avec quelle facilité & promptitude tu es descendu d'un lieu si saint. O mon Dieu ! m'écriai-je encore, qu'il y a à veiller dans la vie spirituelle, c'est aussi ce que le Seigneur nous a si souvent dit, *Vigilate.*

Enfin, je me trouvai au même endroit où mon bon Ange me laissa, quand il me retira des mains de l'Amour-propre, & qu'il m'empêcha d'entrer dans le Palais de l'Esprit du monde. J'y retrouvai aussi ce bon Ange qui me dit : Hé bien Pasteur, tu as vû sans doute de grandes choses ? Je me jettai aussitôt à ses pieds, tout ravi de le revoir, lui disant : O bienheureux Esprit, que vous me consolez de vous trouver ici ! J'ai vû à la vérité de grandes choses qui

m'ont donné bien du contentement, & qui ne peuvent manquer de m'être de grand profit ; mais pourquoy votre présence m'a-t'elle manqué par tout où j'ai été. Pasteur, me répondit mon bon Ange, j'ai toujours été avec toi ; puisque les Anges sont toujours aux côtés de ceux qu'ils conduisent. J'y étois, quand tu fis une faute dans l'appartement de la Considération, dont la Lecture te reprit. J'y étois, quand la Vérité, en un autre lieu, te convainquit de mensonge, & quand ceux de ta compagnie te traitèrent d'ignorant dans la maison d'Oraison. Je suis présent à tout, & je vois toutes tes fautes. Vous y êtes aussi, lui dis-je, pour m'y relever quand je tombe : Oüi, reprit-il, & bien volontiers ;

mais à l'avenir je t'accompagnerai, puisque tu vas dans des lieux où il y a plus de danger pour toi. Les Vertus que tu viens de voir te pouvoient servir de garde : mais il n'en est pas de même chés les Vices, où il faut que tu ailles pour les connoître, puisque tu es Pasteur ; c'est-là où je te ferai plus nécessaire : & là-dessus mon bon Ange disparut.

Dans ce même tems je jettai la vûe sur la campagne, où j'apperçûs ce jeune homme qui m'avoit autrefois trompé, en m'amenant en ce même lieu. Reconnoissant bien que c'étoit l'Amour-propre, aussitôt je le montrai à toute ma compagnie. Le saint Désir me dit que je l'avois bien tôt reconnu ; pourquoi, me dit il, ne le con-

nus-tu pas de même quand tu t'es
laissé conduire par lui; C'est lui,
répondis-je, qui me dit que je
n'avois pas encore vû la Science
du Salut.

Allons, me dit la Clarté, il
nous faut aller voir les Vices,
dans le Palais de l'Esprit du mon-
de. Nous allâmes droit à l'Amour
propre, qui ne nous appercevoit
point, je le pris au pourpoint,
& commençai à le secouer de la
bonne sorte, lui disant: Viens-
ça, traître, tu m'as bien apperçû
pour me tromper; pourquoi ne
me vois-tu pas maintenant, tu
me le paieras. l'Amour-propre
commença de s'excuser, disant
que jamais il ne m'avoit trom-
pé ni connu, & qu'il ne m'avoit
jamais vû de sa vie. Tu es un
grand menteur, lui dis-je, c'est
ici

ici où tu m'as trompé , c'est aussi
ici où tu finiras tes jours. Alors
la Ferveur s'écria, courage Pasteur
tuë-le , ne lui donne point de
quartier. Mais la Retenuë me dit,
que pense-tu faire , éloigne-toi
plûtôt de lui , tu t'imagines le
bien tenir ; cependant c'est un
adroit qui pourroit bien te faire
encore une fois son captif , il
vaut mieux le laisser & le mé-
priser, que de prétendre le faire
périr en le retenant. La Clarté
me dit aussi de l'abandonner ,
puisque par le mépris on s'en
rendroit mieux le maître, & que
c'étoit une folie d'espérer de le
pouvoir tuer , qu'on n'en pou-
voit jamais venir à bout , aiant
autant de vies qu'il en avoit :
& qu'il en étoit de lui comme
des têtes coupées de l'Hydre ,

qui reprenoient toujours de nouvelles vies, & qu'on ne le pouvoit exterminer ; ajoutant que ce trompeur jamais ne mourroit, qu'on ne s'en défaisoit qu'à la mort. J'admirai, qu'étant proche de lui, il ne s'apperçût point que je le voiois. Mais la Clarté me dit que l'Amour-propre étoit aveugle, & qu'il aveugloit aussi ceux qui le recevoient en leur compagnie, & qu'il croioit toujours que dans tout ce qu'il faisoit personne ne le voioit. Je demandai si l'Amour-propre sçavoit bien qu'il mentoit. La Clarté me fit réponse qu'il ne croioit jamais mentir, que c'étoit un animal de si peu de mémoire, qu'aussi-tôt qu'il avoit fait son coup, il l'oublioit. Cela est vrai, dis-je ; car quand je le laissai,

à la persuasion de la Retenuë ,
il dit : Voiez un peu ce que j'ai
fait à ce Pasteur , & quand même
je lui aurois fait ce qu'il dit , n'é-
toit-ce pas pour son bien ?



CHAPITRE XVI.

*La véritable porte du Palais de
l'Esprit du monde , que le Pasteur
ne peut reconnoître.*

JE m'éloignai d'une si mau-
dite engeance, pour me ren-
dre avec ma compagnie à la
porte du Palais de l'Esprit du
monde. Nous arrivâmes à une
porte, devant laquelle nous trou-
vâmes une petite place fort sale
& fangeuse, & de méchantes mu-
railles faites de terre. Cette porte
étoit fort basse, dessous laquelle

il n'y avoit qu'une vieille pièce de bois qui la traversoit, & à côté un vilain tas de fumier. Sur cette pièce de bois on y voioit ces mots, *Tristesses*, *Afflictions*, *Fâcheriès*. La Clarté me dit, *Entre*, Pasteur, voilà la porte du Palais de l'Esprit du monde. Je me tournai vers elle, & lui demandai si elle se mocquoit de moi : mais me pressant encore plus fort, *Entre*, me dit-elle, je ne me mocque point. Mais de grace lui dis je, j'ai vû la porte du Palais de l'Esprit du monde, quand je suis venu la première fois en cette région, je la considérai à mon aise ; je vis des belles & hautes colonnes, de riches balustrades, des jardins admirables ; même j'y entendis une musique charmante ; le portail me

parut une pièce des plus magnifiques , sur le frontispice duquel on y voioit écrit en lettres d'or , **GLOIRE, JOIE, REPOS.** Ce que vous me montrez , n'a aucun rapport à ce que j'ai vû. Quoi, voudriez-vous me tromper ? La Clarté répondit : Pasteur , je suis la première Fille d'honneur de la Sagesse , ainsi tu dois croire que je ne puis mentir. Il est bien vrai que tu as vû ce que tu dis ; & il est vrai aussi que ce que tu vis alors est la même chose que tu vois présentement. Ne t'en étonne pas davantage ; car alors tu étois conduit par l'Amour-propre qui t'aveugloit & te faisoit voir les choses tout autrement qu'elles n'étoient. Mais à présent que tu es avec moi , & détrompé , tu ne peux les voir que comme elles

font, & comme elles ont toujours été : aussi n'es-tu plus le même que tu étois. Tous les yeux trompés & gâtés qui regardent ceci, n'y trouvent que de la grandeur, quoiqu'il n'y ait rien autre chose que ce que tu vois ; mais les yeux purs & clairs n'y peuvent voir en effet ce qui y est. O Dieu ! m'écriai-je, qui croiroit telle chose, si les yeux ne le voioient ? Hélas, quelle différence il y a de regarder à travers les ténébres de l'Esprit du monde, ou à travers les claires lumières de la Science du Salut !

Je fus encore bien surpris de voir la grande profusion de personnes qui étoient dans ce Palais. Et comme j'y allois entrer avec ma compagnie, un homme mal bâti me vint dire de paier l'entrée. Qu'est-ceci, dis-je, entrons-

nous dans un lieu de Comédie ?
 Cen'est point comédie , reprit la
 Clarté, bien que l'Esprit du monde
 soit une véritable comédie :
 Cet homme me pressant derechef,
 me dit, Paie donc , ne sçais-tu
 pas que dans le Palais où tu en-
 tre , dont je suis Portier , cha-
 cun y paie son entrée. Je me tour-
 nai vers la Clarté, & lui dis, cet
 homme se mocque-t'il de moi ?
 Non , dit-elle, tout paie à l'Esprit
 du monde ; quand on entre par
 cette porte , on lui donne ou ses
 biens , ou son honneur , ou sa vie ,
 ou le tems , ou l'ame. Je dis donc
 pour lors, je n'y veux point entrer ;
 mais la Clarté parlant à ce Por-
 tier , lui dit : Mon ami , cet hom-
 me-ci ne vient point pour se fai-
 re sujet de l'Esprit du monde ,
 ainsi il ne lui doit point de tri-

but ; c'est un étranger qui est venu en cette région par curiosité , du-moins laissez-nous passer par la brèche qui est à côté de la porte. Dans ce même tems je vis une petite vieille femme fort inquiète , qui crioit qu'on ne nous laissât point entrer sans paier. J'en vis encore une autre auprès d'elle , extrêmement maigre , qui étoit assise sur des sacs , dans lesquels elle serroit tout l'argent qu'elle recevoit , mettant à part les pistoles , & regardant de tous côtés si personne ne la voioit. Je demandai à la Clarté qui étoient ces personnes si avides d'argent : la Clarté me dit que cet homme s'appelloit *Domage* , que la petite vieille , si aspre pour l'argent , c'étoit la *Convoitise* , & que celle qui étoit assise sur les sacs ,

qui serroit l'argent , étoit l'*Avarice*. Je m'avisai de dire que ce Dommage , portier du Palais de l'Esprit du monde , ressembloit assés de vilage à l'Expérience , Portier du Palais de la Science du Salut. Tu dis vrai , me dit la Clarté , car celui-là est fils de celui-ci : l'Expérience est né du Dommage & de la Peine , qui est sa mère , dont le filss'est fait portier du Palais de la Science du Salut pour bien vivre , mais son perfide pere est demeuré ici. Ainsi tous deux sont portiers , mais en des lieux bien différens. La Ferveur qui reconnut la tromperie de ce lieu , désirant fort m'y servir , pressa tant qu'elle put notre entrée. La Retenuë avertit la Clarté , qu'elle prît bien garde à l'ordre de la Science du

Salut, avant que d'entrer dans un lieu si dangereux ; ajoutant, qu'il paroïssoit y avoir de la témérité de le faire, & où ils en seroient tous si ce Pasteur s'y alloit perdre. La Ferveur dit qu'il falloit y entrer, puisqu'il est nécessaire de connoître l'Esprit du monde, qui est pure tromperie, pour s'en donner de garde. La Clarté dit que son ordre portoit précisément d'y entrer. Enfin il y en entroit un si grand nombre, que nous passâmes parmi les autres sans rien paier. Nous ne fûmes pas plutôt entrés, que regardans ces sangsues qui recevoient de toutes mains, j'apperçûs que derrière elles il y avoit de jeunes libertins qui leur déroboient de l'argent, & jouïoient tout ce qu'ils leur voloient ; disant, O si

les vieilles pouvoient mourir ,
 nous jouïerions tous leurs biens !
 Voilà, Pasteur, me dit la Clarté,
 un échantillon des vices que tu
 vas voir dans ce Palais.

Je demandai qui étoient ces gar-
 çons , & si c'étoit les enfans de
 la convoitise , que l'on dit être
 une seconde mere de grande fé-
 condité , puisqu'ils faisoient leur
 compte d'en hériter. La Clarté
 me dit que bien au contraire , ils
 étoient les ennemis jurés de ces
 vieilles , lesquels s'appelloient
*Jeux, Divertissemens, Prodigali-
 tés, & d'autres noms semblables.*





CHAPITRE XVII.

*Le Pasteur va voir la place de
l'Oisiveté, & la maison
de l'Hipocrisie.*

JE demandai si ce Palais de l'Esprit du monde n'avoit point d'autres portes que celle par où nous étions entrés, la Clarté me fit réponse qu'il y en avoit plusieurs, qu'on nomme *Plaisirs, Richesses, Santé, Jeunesse, Ambition*, & de plusieurs autres semblables noms, lesquels avoient une même face & même apparence que celle-ci, & que c'étoit aussi le *Dommage* qui en faisoit paier les entrées. Après que nous eûmes fait quelques pas, nous nous trouyâmes dans
une

une grande place où nous vîmes un nombre infini de personnes pêle-mêle , sans ordre , & dans une telle confusion , qu'il étoit bien difficile de dire pourquoi ils s'y étoient rassemblés. Je demandai comment on appelloit ce lieu , l'on me dit que c'étoit la place de l'Oisiveté. J'y vis & entendis diverses conversations qui s'y tenoient ; les uns murmuroient du gouvernement , qui en disoient mille folies & extravagances ; d'autres parloient de la guerre , contans des nouvelles qui n'étoient jamais arrivées. Plusieurs s'entretenoient de quelques personnes , dont ils déchiroient entièrement la réputation. Parmi tout ce monde , j'y apperçûs un petit homme qui se fouroit par tout , semant mille menteries ,

qui allumoit parmi ces gens un feu qu'on appelle *Murmure*. Je demandai à la Clarté, qui étoit ce petit homme si laid & si malin, elle me répondit qu'il s'appelloit *Division*, fils d'une femme appelée *Pure-malice*, & d'un homme fort haï, qu'on nomme *Inquiétude*. Sur ces entrefaites nous entendîmes un grand bruit, où accoururent aussi-tôt tous ces gens qui étoient assemblés dans cette place. Je demandai ce que c'étoit, on me dit que c'étoit un grand Prince qui entroit dans le Palais de l'Esprit du monde, accompagné de plusieurs Seigneurs & Cavaliers, que tout ce peuple étoit allé voir. Je dis pour lors, voyez un peu la conséquence du sujet qui tenoit ici tous ces gens assemblés, puisque pour une cho-

se si légère, les voilà tous en un instant séparés, laissant-là toute ce qui sembloit les tenir bien occupés, & être de grande conséquence. Un autre bruit dans une place voisine, vint encore frapper nos oreilles : C'étoit une fille qui crioit de toute la force, L'on me tuë, au meurtre : nous y courûmes, & nous y vîmes quatre vieilles femmes qui outrageoient une Damoiselle. Il y en avoit une très-cruelle & terrible, qui lui disoit : Je t'étranglerai, vous avez raison, lui disoit une d'entr'elles, qui étoit extrêmement sèche & pâle ; une autre lui disoit, il est bien juste que vous vous fassiez craindre & respecter. La pauvre fille leur disoit pourquoi me maltraitez-vous, je n'ai fait aucun mal, Dieu m'en

est témoin : mais une abominable laide, lui répliqua je l'ai vû de mes propres yeux. Enfin ne pouvant souffrir tant de cruauté, je dis à la Clarté, secourons cette pauvre Damoiselle, cela me fait grande pitié de la voir traiter de la sorte. La Clarté se soulevant, me dit, tu as pitié de cette Damoiselle, aie plutôt pitié de ces méchantes femmes, Pasteur, medit-elle. Cette Fille est l'*Innocence*, celle qui la menace de l'étrangler, c'est la *Cotéte*; cette autre qui dit qu'elle a raison, c'est l'*Envie*; l'autre qui dit qu'elle se fasse craindre, c'est l'*Orgueil*, & cette maudite qui dit qu'elle l'a vû de ses propres yeux, c'est la *Calomnie*, femme très-effrontée & mensongère. Mais afin que tu sçache de quel côté tu

dois tourner ta pitié, quand tu verras souffrir un innocent, viens & approchons-nous de cette Fille. Alors la Clarté tira le raion de la lumière du Ciel, au travers duquel nous vîmes la *Médifance* abbatuë sous les pieds de l'Innocence, dont je demeurai tout surpris. La Clarté me dit, regarde maintenant cette Damoiselle, je la vis joyeuse & éclatante comme un Soleil, & deux Anges à ses cotés qui la couronnoient. Tourne-toi, à présent, & regarde : Je vis ces vieilles malheureuses étincellantes par les yeux comme des furies, jettant feu & flâmes de tous côtés, rongées du ver de leur conscience dans le fond de leur cœur, & horribles en toutes manières. Hé bien, Pasteur, à qui voudrois-tu ressembler à présent ?

Et quand tu verras souffrir quelque personne dans le monde, quelle place prendrois-tu plus volontiers de celui qui souffre, ou de celui qui fait souffrir ? Je répondis sans hésiter, de celui qui souffre. Apprens donc, me dit-elle, que quand tu verras souffrir & pécher, d'avoir pitié de celui qui péche, & de porter une sainte envie à celui qui souffre. Tout le mal de cette vie est le péché, & les souffrances en sont les véritables biens.

Nous passâmes plus avant dans un lieu fort retiré & éloigné de voisinage, où nous entendîmes comme un bruit de disciplines, entremêlé de soupirs, qui me fit croire qu'il se pratiquoit dans ce lieu quelque chose de bon & de saint, dont je me réjouis, croiant

pour lors que dans le Palais de l'Esprit du monde on ne laissoit pas que d'y trouver de la piété. Je vis une maison , qui à son extérieur me paroissoit comme un petit Hermitage. Il y avoit sur la porte une inscription qui portoit *Sainteté*; mais je m'aperçus, en y regardant de près, que les lettres se changeoient en d'autres , & on n'y lisoit plus *Sainteté* , mais *Hypocrisie*. La Clarté me dit aussi tôt, Pasteur, garde-toi bien d'entrer dans ce lieu par cette porte qui n'a que de l'apparence, viens-t'en avec moi. Elle nous mena à une petite porte cachée sous terre, laquelle elle ouvrit avec la clef d'or de la Vérité. Nous entrâmes dans cette maison , où nous trouvâmes une des servantes de l'Hi-

pocrisie , bien occupée à faire cuire des viandes , & à apprêter à manger. Nous lui demandâmes où étoit sa Maîtresse , elle nous dit qu'elle étoit occupée à quelque exercice de piété. Nous ne laissâmes pas que de monter aux chambres ; & après en avoir traversé quelques - unes dont les fenêtres étoient bien fermées , nous trouvâmes l'Hypocrisie dans un beau cabinet richement meublé , qui étoit à table à faire bonne chère , avec trois de ses intimes amies. Ce cabinet où elle mangeoit s'appelle *Fourberie* , qui par dehors semble être quelque Oratoire , & c'est un lieu de glotonnerie. Ces trois amies s'appellent *Gourmandise* , *Vanité* , & *Sensualité*. Ces Dames étoient servies par une fille que l'on appelle *Flatterie*. Je

demandai si cette fille n'étoit pas servante de la Vanité, parceque j'avois toujourns entendu dire qu'elle avoit été élevée chés elle. Il est vrai, me dit la Clarté, qu'elle la sert bien souvent, mais c'est l'Hipocrisie qui a commencé de l'élever, dont elle est la nièce, & fille d'une de ses sœurs, qu'on appelle *Tromperie*. La Clarté qui est ennemie de l'Hipocrisie, voiant que sur cette porte il y avoit en écrit, *Sainteté*, & que dans la maison les choses y répondoient si mal, fit une rude réprimande à cette malicieuse cachée, qui voulut s'excuser, disant qu'elle mangeoit avec ces personnes pour tâcher de les convertir. Ah menteuse ! m'écriai-je alors, voilà un trait de ton métier, je vois bien que tu deviendras ce qu'elles sont, & qu'elles

deviendront ce que tu es, & c'est ainsi que vous vous convertirez ensemble.



CHAPITRE XVIII.

Le Pasteur va reconnoître plusieurs Vices, entr'autres la propre Volonté.

AU sortir de ce lieu, nous fîmes rencontre d'un homme maigre, qui sortoit d'une maison, avec un sac d'argent sous son bras, & plein ses mains de pistoles, lequel courroit après des hommes, leur criant; venez, amis, venez, je vous veux enrichir & vous faire gens d'honneur. Je fus surpris de voir que ces gens s'enfuoient de lui, nonobstant les belles promesses qu'il leur

faisoit. Ensuite je vis ces hommes se retirer dans une maison, où nous eûmes la curiosité de les suivre. Nous entrâmes avec eux dans ce lieu que l'on appelle la maison de *Paresse*. Comme c'étoit en plein midi, & aux grandes ardeurs du Soleil, nous nous mîmes à l'ombre, & eux s'affécians au Soleil, comme aiant quelque chose de conséquence à faire, ils se mirent à jouer quelque peu de monnoie qu'ils avoient. Un peu après un d'entr'eux se leva tout en colère contre les autres. Un autre se trouva offensé de quelque chose qu'il lui avoit dit, lui donna sur le champ un démenti, disant des paroles choquantes. Ensuite un grand malheur arriva, dont il y en eut un de tué. Mais aussi la Justice Divine, qui marche toujours dans

le Palais de l'Esprit du monde , avec les Sergens qu'on appelle *Maladies, Disgraces, Inforeunes*, pour châtier les délits qui s'y commettent, ordonna qu'on s'en fît pour les mettre aux Galères, que l'on nomme *Tourmens & Douleurs*.

Je demandai à la Clarté , qui étoit cette homme qui couroit, chargé d'argent, après ces personnes, à qui il promettoit tant de biens & d'honneurs: & qui étoient ces misérables qui n'avoient tenu compte de ses promesses, lesquels après étoient tombés dans de si grands malheurs. Elle dit que cet homme qui les prioit & convioit, les mains pleines d'argent, c'étoit le *Travail*; mais que ces libertins, accoûtumés à l'oïfiveté, avoient mieux aimé se retirer dans la maison

son de la Paresse, que de la croire, lesquels y avoient trouvé le juste châtement dû à leur libertinage, puisqu'ils n'en étoient sortis que chargés de chaînes, & condamnés à des peines pour toute leur vie; au-lieu que s'ils avoient crû cet homme, il auroient acquis du bien & de l'honneur. Et voilà comme ils sont tombés dans un long & rude travail, pour en avoir voulu éviter un léger & de peu de durée. Cela ressemble bien, Pasteur, poursuivit la Clarté, à ce que Dieu demande de ses Créatures, les appelant sans cesse par sa Loi & par ses graces à un travail très-court, & modéré: cependant les hommes n'y voulant pas entendre, tombent sans y penser dans des travaux terribles, & plus rudes que ceux qu'ils pensoient évi-

ter, auxquels ils sont condamnés pour une éternité.

Au sortir de cette maison, nous entrâmes dans une Ruë, qu'on nomme *Méchanceté*, laquelle aboutit à une grande & belle place, qu'on appelle la place de la Fortune. Là nous vîmes passer un criminel qu'on menoit au supplice, lequel tout en marchant, étoit cruellement foüetté pour une vieille femme. Un peu loin de là nous apperçûmes l'échafaut, où le Bourreau, qu'on nomme *Châtiment*, l'attendoit pour lui trancher la tête. Ce Criminel étoit haï d'une infinité de personnes qui le suivoient & lui disoient mille injures, sans que pas un eût pitié de son malheur. Je demandai à la Clarté, qui étoit ce malheureux; elle me répondit que c'étoit un

grand scélérat qui avoit commis quantité de meurtres & beaucoup de cruautés, qu'ils s'appelloit *Tra-hison*, fils d'une certaine femme appelée *Lâcheté*, & d'un homme qui se nomme *Téméraire*; & que cette femme qui le fouettoit, se nommoit *Renommée*. Mais, lui dis-je, comment le peut-il faire que ce misérable qui est fils de la *Lâcheté*, ait tué tant de monde. C'est, me dit-elle, que tenant de son pere, qui est un homme odieux & cruel, aussi bien que de sa mere: du côté de la mere, les méchantes pensées lui viennent, & de celui de son pere, il les exécute cruellement; & que pour ses forfaits il achevoit misérablement sa vie, étant maltraité de la *Renommée*, puni par le *Châtiment*, haï de tous, & regretté de personne.

Nous entendîmes ensuite un grand bruit de plusieurs personnes, qui crioient, place, place, lesquels accompagnoient une Dame qui étoit superbement vêtue, d'une étoffe que l'on appelle *Lune*. Cette Dame étoit suivie d'un nombre infini de peuples, tant hommes que femmes, qui lui étoient tous fort soumis, & qui lui obéissoient en tout ce qu'elle exigeoit d'eux, laquelle ne vouloit pas qu'on lui refusât quoi que ce soit; & si par hazard il arrivoit qu'on vint à ne pas faire quelque chose qu'elle avoit commandé, elle le ressentoit si fort, qu'elle en étoit toute en furie, & hors d'elle-même. Nous remarquâmes que quelquefois après avoir ordonné quelque chose, lorsqu'elle voioit qu'on se portoit à exécuter ce

qu'elle avoit désiré, elle disoit aux gens: Laissez, laissez, c'est assés que vous aiez voulu m'obéir, je suis contente de votre bonne volonté.

Cette femme marchoit, & toujours disant: Je suis, je vaux, je puis, j'ai, je veux. Je me lassai à la fin de tant de Je, que je demandai qui étoit donc cette femme si haughty & si pleine d'elle-même. On me fit réponse que c'étoit la *Propre-Volonté*, très-grande Dame dans le monde, laquelle voudroit de tout son cœur réduire tout à son vouloir. Mais, dis-je, pourquoi donc quelquefois ne se soucie-t'elle pas qu'on fasse ce qu'elle a commandé & témoigné désirer avec tant d'ardeur? C'est, me répondit la Clarté, qu'elle fait bien aussi sa volonté en se désistant de

ce qu'elle a commandé , après qu'elle a vû qu'on étoit prêt de lui obéir , que lorsqu'elle l'a laissé exécuter ; ainsi , encore qu'il semble qu'en se relâchant de ce qu'elle a commandé , elle fait & donne quelque grace , elle ne donne cependant rien , mais bien plutôt elle reçoit , puisqu'il est certain que par-là elle se remplit plutôt qu'elle ne se vuide , faisant aussi en cela toujours sa propre volonté. Et si en lui déniait ce qu'elle veut , cela la tourmente , c'est parceque sa volonté ne se fait pas , qui est le but de tous ses désirs. Ainsi , Pasteur , cette femme si hautaine en toutes choses , déplaît grandement à Dieu , & est fort contraire à sa Divine volonté , qui demande de nous une grande humilité , n'étant que des néants. Cette femme est

Fille de la *Superbe*, & toute sa passion est de commander & de mépriser ceux qui commandent, qui est un autre genre d'orgueil qu'on appelle *Insolence*.

Nous quittâmes cette femme orgueilleuse pour nous rendre en une place, qu'on appelle *Contentement*. les Ruës qui y aboutissent se nomment *Richesses*, *Galanteries*, *Jeunesses*. En y arrivant nous vîmes sortir des personnes d'une maison, qui disoient qu'ils ne jouëroient plus. Je fus réjoui de ces paroles; mais la Clarté me dit, c'est parcequ'ils ont perdu leur argent. D'autres tout en colère disoient, que quand il leur en devoit coûter tout leur bien, ils se vängeroient de certaines personnes qui les avoient trompés, & que c'étoient des voleurs. Je de-

mandai à un homme que je trou-
vai là , ce que c'étoit : il me dit
que c'étoit un entretien qu'ils te-
noient entr'eux. Là-dessus je me
souîris , disant à la Clarté : Avez-
vous jamais vû tel entretien ? ces
gens sortent comme des furieux &
des enragés , prêts à se battre & à
se tuer , & ils disent que c'est un
entretien.

Nous allâmes à une de ces mai-
sons , où de la porte j'entendis
chanter très-agréablement. Je vou-
lus y entrer , mais la Retenuë me
retint par le bras , me disant : De-
meure , Pasteur , tu entendras fort
bien d'ici. A peine celui qui chan-
toit eut-il achevé son couplet ,
qu'un autre lui donna un grand
soufflet ; aussi-tôt celui qui le re-
çût mit la main à l'épée , & en un
instant nous vîmes de cette porte ,

qui étoit ouverte , toute la maison en désordre ; les uns crians , au meurtre , les autres , on nous tuë , Justice , au secours ; ce n'étoit que bruit , que coups d'épées , coups de pistolets , renversemens de tables & bancs , juremens , blasphêmes & exécutions horribles. Nous vîmes parmi cette épouvantable confusion de petits Maures très laids , qui par une infinité de petits rapports semoient une zizanie qui animoient si fort ces gens , que le désordre augmentoit toujours plus fort. Je demandai ce que c'étoit que tout cela. La Clarté me dit que cette maison étoit la maison de la *Volupté* , & que ces petits Maures s'appelloient *Falou-sies* & *Boutefeux* ; & que c'étoient eux qui causoient tout ce désordre : que par leur malice & mau-

dits sifflemens, ils avoient tant fait, qu'à la fin il en étoit arrivé de grands malheurs.

J'apperçus vis-à-vis de cette place un édifice très-magnifique, lequel pour sa grandeur paroissoit être le Palais de quelque grand Prince, d'où sortoient des personnes qui paroissoient fort mécontentes, & d'autres bien joieuses. J'entrai dans ce Palais, où je vis un Prince qui y étoit servi avec beaucoup de respect, par une femme fort humble & courtoise, laquelle faisoit tout son possible pour lui plaire & pour le contenter, ce qui faisoit qu'elle obtenoit de lui tout ce qu'elle vouloit. Cependant, je remarquai que pour une seule chose qu'il lui refusa, après plusieurs faveurs qu'elle en avoit reçues, elle murmuroit beau-

coup en arrière de ce Prince, & laquelle ne laissoit pas que de lui faire bon visage, lorsqu'elle se trouvoit devant lui. Au reste, cette femme commandoit avec une hauteur & un empire insupportable à d'autres qui étoient sous son autorité. Je fus surpris d'une si grande contrariété dans une même personne, laquelle étoit si rampante d'un côté, & si hautaine de l'autre; si douce dans la maison de ce Prince, & si rude ailleurs. Pasteur, me dit la Clarté, cette personne est l'*Ambition*, femme de grande réputation dans le monde. Ce Prince bien faisant, auprès de qui elle est si assidue & si soumise, & qu'elle déchire quand elle est hors de sa présence, c'est celui qui lui donne les charges & les emplois qui l'enrichissent; laquelle,

comme tu vois, parle mal aujourd'hui de celui qu'elle honoroit hier, & qui lui fait bien la douce mine, quand elle en veut avoir quelque nouvelle grace; ce qu'elle n'a pas plûôt obtenu, que ce n'est plus que fierté & ingratitude.



CHAPITRE XIX.

Grand Peuple qui passe dans la ruë du Tems.

Après que la Clarté eut achevé de m'instruire là-dessus, elle me dit : Regarde, Pasteur, le grand monde qui passe par cette Ruë, allons voir de près, nous y courûmes. Alors nous nous trouvâmes dans une grande & belle Ruë, fort large & spacieuse, que l'on appelle

la ruë du Tems. Nous vîmes à la tête de tout ce peuple un vénérable Vieillard à cheval, suivi de plusieurs Cavaliers superbement vêtus, après lesquels d'autres plus jeunes marchoient, aussi fort bien mis, & tous extrêmement réjoüis : l'on disoit qu'ils étoient les enfans de ces premiers, lesquels avoient beaucoup plus d'éclat & d'apparence que leurs peres. Ensuite l'on voioit suivre de jeunes filles, très-bien mises & bien éveillées, montées sur des petits chevaux, au milieu desquelles marchoit une grande Dame sur une haquenée, & richement parée. Cette Dame portoit un riche plumage, garni d'un gros diamant, sur lequel il y avoit en écrit *la Vie*. Elle marchoit discourant avec un Courtisan qui étoit à

sa droite, lequel applaudissoit à tout ce qu'elle disoit. C'étoit lui qui lui servoit de Conseil, & à qui elle abandonnoit entièrement le soin de toutes ses affaires. J'entendis que cette femme lui disoit: J'irai en Allemagne, au retour je ferai quelque chose d'importance, après je me reposerai, & ensuite je recommencerais un autre voyage. Ce Courtisan lui disoit d'un visage riant, mais bien trompeur: Oüi, Madame, vous avez raison, tout cela se peut bien. A la gauche l'on voioit un vieille femme, que l'on disoit être la sœur de ce Courtisan, laquelle lui disoit qu'il y avoit du tems de reste pour toutes choses, que rien ne la pressoit, qu'elle allât doucement & à son aise, & qu'elle passât encore par l'Italie avant que d'aller

en Angleterre. Après cette grande Dame, l'on voioit suivre un grand nombre de personnes de tous âges, les uns à cheval, les autres à pied, qui l'accompagnoient avec beaucoup de joie. Parmi tout ce peuple, je vis deux hommes masqués, montés sur des chevaux légers sans brides, allant de toutes parts, qui sembloient se chercher l'un l'autre. J'apperçûs que l'un de ces hommes tenoit une épée nuë d'acier, prenant soin de la cacher, sur laquelle étoient gravés ces mots : Ceux que je ne tuerai pas ; l'autre tenoit une épée de bois, sur laquelle on y lisoit : Je les tuerai moi. Cependant ces deux hommes frappaient qui bon leur sembloit, tantôt un à un, deux à deux, & quelquefois plus grand nombre à la fois, lesquels il met-

toient à mort sur le champ , sans qu'il fût en leur pouvoir de s'en défendre. Je remarquai que ce Vieillard qui étoit à la tête de cette grande troupe , s'arrêta à une maison , dans laquelle il faisoit entrer tous ceux qui avoient été mis à mort par ces deux hommes , & je vous assure que dans la longueur de deux ruës que nous suivîmes ce grand peuple , il n'y en eut pas un qui ne fût frappé de l'une ou de l'autre de ces deux épées ; & s'il n'en fût venu d'autres après eux , qui les suivoient en pareil nombre & en pareil équipage , qu'il sembloit que c'étoient les mêmes , ces deux hommes qui faisoient tant de meurtres seroient à la fin demeurés seuls ; lesquels continuèrent leurs massacres sur ces nouveaux venus. Il n'y en resta pas un de cette première

mière troupe , lesquels entrèrent tous par la même porte dans cette maison , qui étoit fort triste & obscure. Le Vieillard qui étoit à la porte, y entra aussi après les autres, & tout ce grand peuple à la fin s'évanoüit & disparut , comme si jamais il n'avoit été.

Alors je dis à la Clarté : Mais ceux qui paroissent maintenant dans cette ruë du Tems , ce ne sont donc pas les mêmes que nous y avons vû d'abord. Non , me répondit-elle , ce ne sont point les mêmes , encore bien que ce soit une même chose. Hé, qu'est-ce donc que tout ceci , lui dis-je ? Qui est ce Vieillard & cette Dame accompagnée de cet homme & de cette femme , qui lui servent de Conseil ? Qui sont ces deux hommes qui ont mis à mort tout

ce peuple? Et quelle est cette obscure maison où ils sont tous entrés? La Clarté me répondit: Pasteur, cette Dame que tout le monde accompagne, c'est la *Mort*. C'est la *Mort*, lui dis-je, au contraire, elle paroît être la *Vie*: N'y a-t'il pas en écrit, la *Vie*, sur ce gros Diamant qui est attaché au Plumage qui orne sa tête? Elle est aussi ce qu'elle paroît être, repris la Clarté, & cela n'empêche pas qu'elle ne soit la *Mort*, puisque la *Vie* est une *Mort* cachée. Ces lettres qui paroissent être sur un diamant, ne sont que sur un simple verre bien fragile, quoiqu'il soit de belle apparence; & on appelle ce verre *Santé*, fait seulement de terre, & d'un souffle léger qui lui donne cette grace. Et encore bien que d'un côté on

y voit écrit, la Vie, & de l'autre côté on lit, la Mort ; c'est de ce côté-ci qu'il est plus sûr de la regarder. Ce Vieillard, qui est à la tête de cette grande troupe, s'appelle *Siècle*, lequel est composé de cent années. Ces Hommes un peu âgés qui marchent immédiatement après lui, sont les *Ans*, ceux qui les suivent sont les *Jours*, & ces petites Filles gaillardes, sont les *Heures* ; cet homme & cette femme qui accompagnent cette Dame, que je dis être la Mort & la Vie même, s'appellent, l'un *Tromperie*, qui conduit tout, & l'autre *vaine Confiance*, laquelle est inséparable de la tromperie. Ce sont ces personnes qui entretiennent la Vie, comme tu vois, ils la flattent, la réjouissent, la consolent, l'amusent & la trom-

pent tout ensemble. Ces deux autres qui ravagent tout de leurs épées, s'appellent *Accident* & *Caducité*, qui sont les deux Sergens de la Mort. Celui qui se nomme *Accident*, est celui qui tient en main l'épée d'acier; & celui qui tient l'épée de bois, s'appelle *Caducité*. Sur l'épée d'acier il y a ces mots: Ceux que je ne tuerai pas; & sur l'épée de bois: Je les tuërai, moi. C'est-à-dire, que pendant la vie, ce qui ne périt par accident, qui est représenté par cette épée d'acier, qui tuë promptement, comme les fièvres, les blessures & autres maladies, périra par caducité, qui est représenté par l'épée de bois qui tuë lentement; ainsi il ne leur échape rien. Voilà comme dans le cours de la vie, par la carrière du Temps, les uns

& les autres prennent fin, & laissent la place à ceux qui viennent après eux.

Je voi bien, Pasteur, continua la Clarté, que tu désire encore savoir pourquoi ce Vieillard qui s'appelle Siécle, voit passer tous ces gens devant lui dans cette maison, après lesquels il entre aussi lui-même, & ferme la porte sur lui. C'est que leur tems se passe & s'achève dans un siécle, les uns plûtôt, les autres plus tard; & après, un autre siécle recommence qui sont d'autres personnes, mais toujours à même fin. C'est ce qui t'a été représenté par cette nouvelle troupe qui a paru, après que la première a été toute renfermée dans cette obscure maison, qui appartient à une triste veuve, que l'on nomme *Sépulta-*

te, laquelle a une si grande & si extraordinaire avidité de manger, qu'encore qu'elle avale sans cesse, jamais pour cela elle ne se rassasie. Et qui plus est, tous ceux qui viennent & viendront jusqu'à la fin des siècles, entreront tous dans cette maison, & par la même porte. C'est-là que la porte du Tems leur étant fermée, ils disent un adieu pour jamais au monde.

O lumière souveraine, m'écriai-je ! O sainte clarté ! ce que vous faites voir dans le Palais de l'Esprit du monde, est bien contraire à ce qui y paroît. Ce qui y semble beau & sain, n'est que corruption ; & ce qui y paroît bon conseil, n'est que tromperie ; ce qui y reluit & que l'on prend pour diamant, n'est que du verre ; & il n'y a pas même jusqu'à la Mort,

qui y paroît être la vie. Là-dessus, j'apperçûs mon bon Ange, à qui je dis : O Ange fidèle ! hélas ! que j'en ai vû ! Si cela n'est capable de me détromper, joint à ce que le Ciel vient de nous faire naître cette nuit en Bethléem, je suis perdu sans ressource. Mais j'espère, par la grace de ce divin Enfant, que l'Esprit du monde ne me trompera plus, & que je suivrai constamment les divines lumières de la Science du Salut. Conserve-toi donc toujours dans ces bons sentimens, me repartit mon Ange, & retourne à la Crèche, car on commence les Matines : va y assister & rejoindre ton troupeau. Voilà ce que le Pasteur me raconta de tout ce qui s'étoit passé dans son Voïage.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux, un Livre imprimé
qui a pour titre : *Ouvrages Spirituels*
de Dom Jean de Palafox Evêque d'Osma,
& traduit de l'Espagnol en François. Le
sçavant & pieux Evêque enseigne avec
beaucoup de piété dans cet Ouvrage, la
science pratique du salut & les moyens
sûrs qui conduisent à la perfection
chrétienne. A Paris le 26. Juillet,
1722.

Signé, R E G E R Y.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu,
Roi de France & de Navarre : A
nos amés & féaux Conseillers, les Gens
tenans nos Cours de Parlement, Maî-
tres des Requêtes ordinaires de notre
Hôtel, Grand - Conseil, Prévôt de
Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieu-
tenans Civils, & autres nos Justiciers
qu'il appartiendra, S A L U T. Notre

bien amé CL. J. B. HERISSANT, Libraire - Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer quil souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre: *Oeuvres Spirituelles de Dom Jean de Palafox Evêque d'Osma*: s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Livre, en tel Volume, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Roiaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, & débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en

partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de 1,500. livres d'amende & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris; & ce, dans trois mois de la date d'icelles: que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Roiaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville; & qu'il en sera remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque

publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses aians cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'original: Com-mandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce con-traires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-unième jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cents vingt-deux, & de notre Règne

- le septième. Par le Roi en son Conseil.

DE SAINT HILAIRE.

Registré sur le Registre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 204. N. 227. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 22. Septembre 1722.

BALLARD, Syndic.